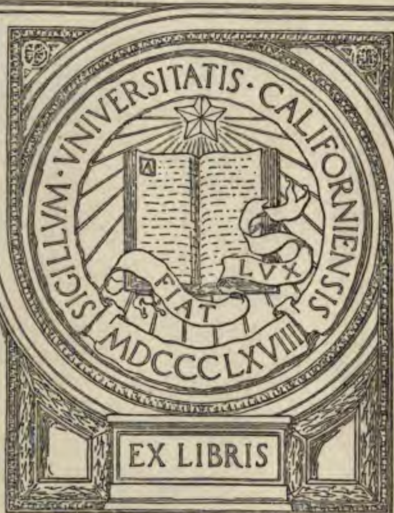

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS,

OU

SOUVENIRS HISTORIQUES

SUR

NAPOLÉON,

LA RÉVOLUTION, LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION.

TOME SECOND.

PREMIÈRE LIVRAISON



A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE
DE S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS,
QUAI VOLTAIRE ET PALAIS-ROYAL.

M D CCCXXXI.

MÉMOIRES CONTEMPORAINS.

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

TOME SECOND.

PARIS, IMPRIMERIE DE COSSON,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N. 9.

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS,

OU

SOUVENIRS HISTORIQUES

SUR

NAPOLÉON,

LA RÉVOLUTION,

LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS,

QUAI VOLTAIRE.

MDCCCXXXI.

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

CHAPITRE PREMIER.

La foire de Beaucaire. — Horreurs commises dans le midi. — Les femmes coupées par morceaux. — Court séjour à Bordeaux. — Affaiblissement de la santé de mon père. — Notre retour à Paris. — Notre hôtel rue de la Loi. — Visite domiciliaire. — L'envoyé de la section et Bonaparte. — Maladie de mon père. — Bonaparte tous les jours chez mes parens. — Mouvemens dans Paris. — La Convention et les sections. — Le 13 vendémiaire. — Bonaparte chez ma mère le 14 vendémiaire, et conversation. — Mort de mon père.

Tarascon et Beaucaire ne sont séparés, comme on le sait, que par le Rhône seulement, et les maisons des deux villes bordent les deux rives du fleuve. En voyant ces rues étroites, ces maisons à haut pignon gothique, les fenêtres à petits

châssis et à treillis serré, le pavé irrégulier, formé par les gros cailloux de la rivière, on se croit encore au moyen âge; car rien, nulle part, ne rappelle moins qu'à Beaucaire le siècle où nous sommes.

La foire de Beaucaire est une des plus célèbres de l'Europe; elle va de pair avec celles de Francfort et de Leipzig. Son originalité est même une des causes qui lui attirent autant de chalands. Le marchand de Moussoul et de Bagdad y dresse sa baraque à côté du manufacturier de Londres. Le négociant d'Astracan y vient pour traiter avec le fabricant de Lyon; et le pêcheur de perles de la côte de Coromandel fait affaire avec le joaillier de Paris, par l'entremise du marchand d'ail de Marseille.

Cela peut paraître extraordinaire au premier aperçu; mais la chose n'en est pas moins réelle; et ceux qui ont été à la foire de Beaucaire se rappellent ces montagnes immenses[1] formées uniquement par des *aulx*. On évalue le mouvement d'argent qui se fait pour cette seule denrée à plus de six cent mille francs. Voilà du moins ce que m'ont affirmé les habitans de la ville même.

[1] Elles ont quinze à vingt pieds de haut et une base en proportion.

Si je n'avais pas revu la foire de Beaucaire une autre année, je ne pourrais dire que je la connais. Cette année était la première depuis que la révolution avait bouleversé toutes les coutumes de ce genre. Aussi s'en apercevait-on à la singulière organisation des boutiques et des marchandises. On aurait dit, à voir la crainte avec laquelle les marchands dépliaient leurs étoffes, exposaient leurs pierreries, qu'ils craignaient une nouvelle réaction, et que leurs marchandises devinssent la propriété d'autrui avant que l'échange en fût *légalisé*.

Le midi était dans un état qui devait en effet donner de vives inquiétudes à ceux qui ne faisaient qu'y passer, et qui ne pouvaient espérer aucun secours de la justice et des lois, puisque rien n'était en vigueur à cet égard, dans le cas où ils auraient été attaqués par l'un de ces partis effrénés qui ensanglantaient le sol, à la suite de querelles et de combats, et par des assassinats. Ces partis prenaient toutes les couleurs; tous les cris de ralliement leur convenaient, et la férocité la plus atroce, les horreurs les plus raffinées, si l'on peut dire ainsi, présidaient à ces actes de cannibales, sous le prétexte de venger la province, disaient leurs auteurs, des maux de la terreur. Ainsi avec du sang on croyait laver le sang!! Quel baptême!

Du haut des tours du château de Tarascon on avait précipité des femmes, des vieillards, des enfans!! Dans une excavation formée par les rochers, un peu au dessous de la ville de Beaucaire, nous vîmes deux cadavres de femmes auxquelles on avait coupé les mamelles, et que la violence des flots avait poussés dans ces cavernes. Ils ne pouvaient en sortir; et, parfois, le vent apportait une odeur fétide qui faisait défaillir.

Nous ne demeurâmes à Beaucaire que le temps nécessaire pour voir la singulière réunion que présentait le moment de la foire. Cette fois, à mon grand regret, la *tarasque* ne fit pas sa promenade; on craignait avec raison, que dans un moment où l'effervescence était montée au plus haut degré, cette cérémonie n'eût des suites funestes.

La tarasque n'a aucune origine précise, et la manière dont elle est établie ne donne elle-même aucune lumière sur cette origine ignorée. Cependant, comme la bête du Gévaudan, elle doit avoir pour cause première la destruction de quelque animal malfaisant et dangereux. On sait comment on en avait perpétué le souvenir à Beaucaire. Une immense machine en osier recouverte de toile cirée, et tenue par de grands et forts cerceaux, avait la forme d'un dragon ou de telle autre bête

fantastique. Cette machine, ayant à peu près vingt à vingt-cinq pieds de longueur, était remplie d'une troupe de jeunes gens désignés par la ville lorsque la fête de *la tarasque* était décidée. C'était un honneur d'y être admis. Lorsqu'ils étaient tous dans cette bizarre voiture, ils partaient, et se lançant de toute la rapidité de leurs jambes, ils couraient dans la ville, renversant tout ce qui se trouvait devant eux, sans avoir égard à rien. Tant pis pour les aveugles ou les paresseux; ils étaient culbutés. J'ai vu cette singulière course quelques années plus tard, et j'avoue que j'ai cru être au milieu d'un peuple de fous. Il est rare qu'il n'arrive pas de graves accidens.

Nous quittâmes donc Beaucaire pour retourner à Bordeaux. Les nouvelles que ma mère recevait de mon père nous inquiétèrent assez pour nous empêcher de nous rendre au désir de plusieurs de nos amis qui nous priaient instamment d'aller à Marseille, à Avignon et à Arles. Nous reprîmes la même route et nous ne fîmes séjour qu'à Toulouse et à Castelnaudary, d'où nous nous rendîmes chez ma tante Saint-Ange. Nous la trouvâmes toujours le modèle des femmes; sa vertu avait un caractère si respectable qu'il fallait l'admirer, et tout ce qui l'approchait éprouvait ce sentiment. Ma mère, comme je l'ai dit, l'aimait tendrement; mais elle

disait elle-même en riant, qu'elle ne pourrait jamais l'égaler s'il fallait pour cela se lever à quatre heures du matin, et manger des cuisses d'oies plus de quatre fois par an. « Si ta vertu voulait seulement se lever à neuf heures et ne pas manger tant de sel, je m'en arrangerais assez, cousine ; si tu veux faire ce traité-là, je viens ici avec Loulou, et nous serons tes plus habiles ouvrières. — *Altro*, *altro figlia mia*, répondait ma tante en soulevant ma mère comme elle aurait enlevé une plume. Restons chacune dans notre route. »

Bonne et respectable femme! je l'ai revue plus tard, lorsque j'habitais un palais!... « Es-tu plus heureuse que lorsque vous alliez toi et tes cousines dévaliser les mûriers du coteau de Saint-Michel? » me demandait-elle en me voyant revenir à cinq heures du soir, m'habillant à la hâte, ayant à peine le temps d'embrasser mes enfans, et remontant aussitôt en voiture pour aller remplir ce qu'on appelait des devoirs. J'avais une place à la cour.

En quittant Saint-Michel de Lanez, nous nous dirigeâmes sur Bordeaux, où nous arrivâmes le surlendemain. Mon père nous attendait à l'*hôtel Fumele*, où il avait fait disposer notre logement.

Quelque préparées que nous fussions au changement de mon père, par les récits de Laudois

et de M. Emilhaud, nous fûmes attérées en le voyant. Sa pâleur, sa maigreur, ses yeux éteints, sa voix cassée, tout en lui annonçait un homme frappé par la mort. Son caractère avait conservé cette teinte sombre et chagrine qui le dominait à Toulouse. L'extrême solitude dans laquelle il avait constamment voulu vivre, lui avait été mortelle.

En nous revoyant, il sortit pendant quelques heures de cette rêverie morne dans laquelle il était toujours plongé; mais il retomba bientôt, et ne parut mettre aucune importance à la fuite de Salicetti : seulement, en écoutant le récit que nous lui fîmes de la manière dont nous l'avions sauvé, il sourit avec une amertume très-marquée, et dit à ma mère : «Tu devais tout lui offrir ; il ne devait rien accepter et encore moins demander.» Lorsqu'il apprit la conduite de Bonaparte, il en reçut une si vive impression qu'il se leva de sa chaise, et fit plusieurs tours dans la chambre sans dire une parole, mais visiblement ému. Enfin il se rassit, et prenant la main de ma mère : «Ma chère amie, lui dit-il, cette conduite est admirable!» Ce mot était beaucoup pour mon père, car je n'ai jamais connu d'homme plus avare d'une épithète louangeuse. «J'ai dit la même parole à Salicetti, répliqua ma mère ; que crois-tu qu'il m'ait répon-

du?.... — Auriez-vous donc voulu qu'il m'eût livré? m'a-t-il dit avec dédain. » Mon père leva les épaules. « J'ai presque toujours vu, dit-il, que les gens qui trouvaient dans les autres une conduite noble et généreuse la chose la plus simple du monde, en étaient eux-mêmes les plus incapables; ce sont des épreuves difficiles à expliquer et surtout à juger. L'homme qui n'a rien à venger, ne peut se mettre à la place de l'homme dont la vie est détruite par celui dont le sort est dans sa main. Il est tout simple de dire, lorsqu'on est tranquillement assis dans son fauteuil: *Vous trouvez cela beau? en vérité, je ne sais pas pourquoi; eh bien! s'il eût agi autrement, ce serait un misérable!* On parle ainsi, loin des passions, loin des ressentimens, sans considérer que c'est une grande, bien grande vertu que celle de pardonner une injure. »

Il m'est arrivé d'être offensée dans ce qu'un être vivant, soit un homme, soit une femme, possède de plus cher; l'offense avait été entourée de ce qui peut l'aggraver. S'il m'était possible de donner les détails de cette partie de ma vie, on ne pourrait concevoir comment une faible femme a pu résister aux offenses qui ont suivi l'injure. Peut-être est-ce leur grossièreté qui m'a préservée. Je me suis trouvée si grande, l'offenseur si

bas, si petit, que tout à coup mon rôle est devenu facile. C'est à cette époque que la religion me fit rentrer dans la route que je n'aurais jamais dû quitter ; c'était un beau sacrifice à faire sur l'autel du repentir que celui de la haine la plus méritée.

Après avoir terminé toutes leurs affaires, mes parens quittèrent Bordeaux, au commencement de septembre 95, et se mirent en route pour Paris, où ils devaient se fixer de nouveau. Nous y arrivâmes le 4 du même mois, et nous descendîmes à l'hôtel de l'Autruche, rue de la Loi. C'est une grande et belle maison située en face de la fontaine qui fait faire la fourche à la rue Traversière et à la rue de la Loi.

Mon frère accourut aussitôt qu'il sut notre arrivée. Quel fut son chagrin, en voyant l'état de mon pauvre père! Le voyage l'avait tellement fatigué qu'il était presque mourant, en arrivant. M. Duchannois était alors notre médecin. On l'envoya chercher; il demanda une consultation. Deux jours après, mon pauvre père était bien mal. Une fièvre pernicieuse était venu se joindre à ce qu'il souffrait déjà. C'était trop fort.

Bonaparte, averti par mon frère, vint aussitôt nous voir. Il parut touché de l'état de mon père, qui voulut le voir, quoiqu'il fût très-souffrant. Il

vint tous les jours, et, le matin, il envoyait, ou venait lui-même, pour savoir des nouvelles de la nuit. Je ne me rappelle sa conduite d'alors qu'avec une grande reconnaissance.

Il nous apprit que Paris était dans un état qui devait nécessairement finir par un déchirement. La Convention, à force d'avoir répété au peuple qu'il était le maître, lui avait appris la réponse qu'il lui faisait à son tour. Les sections étaient en insurrection, sinon ouverte, du moins presque avouée. La section Lepelletier, qui était la nôtre, était la plus bruyante et en effet la plus à craindre; des orateurs ne craignaient pas d'y prononcer les discours les plus incendiaires. Ils avançaient que le pouvoir du peuple assemblé était au dessus des lois. « Tout cela va de plus mal » en plus mal, nous disait Bonaparte; la contre- » révolution va éclore et en même temps enfanter » elle-même des désastres. »

Ainsi que je l'ai dit, il venait tous les jours; il dînait avec nous, et passait sa soirée dans le salon à causer à voix basse, à côté de la bergère de ma mère, qui, excédée de fatigue, sommeillait quelques instans pour reprendre des forces, car elle ne quittait pas le chevet du lit de mon père. Je me rappelle qu'un soir, mon père s'étant trouvé fort mal, ma mère pleurait et se désespérait. Il

était dix heures du soir. A cette époque, il était impossible de déterminer un des domestiques de l'hôtel à sortir, passé neuf heures. Bonaparte ne dit rien. Il descend l'escalier en courant, et va chercher M. Duchannois qu'il ramène, malgré les objections de celui-ci. Il faisait un temps affreux; il pleuvait à verse. Bonaparte n'avait pas pu trouver de fiacre pour aller chez M. Duchannois, son habit était trempé. Oui, oui, à cette époque, Bonaparte avait un cœur susceptible d'attachement.

Cependant nous étions chaque jour de plus en plus alarmés par les dangers qui se manifestaient autour de nous. Paris retentissait du bruit des factions qui tiraient l'épée et arboraient chacune leur étendard. La Convention, alors la seule autorité réelle, avait en face d'elle les sections qui depuis quelques jours lui avaient enfin déclaré la guerre. Notre section surtout était en pleine insurrection. Paris ressemblait presque à une ville de guerre. Les sections avaient une attitude hostile et même militaire. La nuit on entendait les sentinelles s'appeler, se répondre, comme dans une ville assiégée; les recherches les plus sévères avaient lieu pour découvrir des armes, des munitions; on mandait aussi à la section tous les hommes en état de porter les armes. Cette mesure

donna même lieu à une triste scène dont notre maison fut le théâtre.

Les 11 vendémiaire, à deux heures après midi, mon père sommeillait un peu. Il avait été très-fatigué par l'effet d'un vomitif, et nous prenions les plus grandes précautions pour qu'il n'entendît aucun bruit. Tout à coup les portes s'ouvrent avec fracas, et trois hommes parlant haut, frappant du pied pour appeler, ayant des manières de crocheteurs, entrent dans l'appartement suivis plutôt que conduits par le maître de l'hôtel, qui était un brave et digne homme : « Voilà bien des façons! dit l'un de ces misérables avec des juremens affreux; pourquoi donc ne peut-on pas marcher dans cette chambre?—Parce qu'il y a une personne malade, » dit ma mère en s'avançant au devant de cet homme, et fermant la double porte de la chambre de mon père, car il fallait lui éviter une émotion de cette nature.—« Et quelle est cette personne malade? » demanda ce même homme avec une inflexion de voix qui indiquait qu'il n'en croyait rien. — « C'est mon mari.—Votre mari?» Feuilletant alors un cahier qu'il portait avec lui. « Et comment, reprit-il, votre mari ne s'est-il pas fait inscrire à la section? Il est en effet porté sur le rôle des arrivans de l'hôtel, et nous ne l'avons pas vu. Que signifie

cette conduite, dans un moment où la nation a besoin de tous ses défenseurs? — Et qui êtes-vous, s'il vous plaît, demanda ma mère, pour venir ici troubler l'intérieur de ma famille? Êtes-vous de la Convention? — J'ai probablement pouvoir suffisant pour vous parler comme je le fais, citoyenne. Répondez-moi, et dites-moi pourquoi votre mari n'est pas venu à la section. »

Ma mère allait peut-être l'envoyer promener, mais le maître de l'hôtel lui fit un signe qui la retint. « Mon mari est arrivé ici tellement malade, répondit-elle, qu'il s'est couché en arrivant. Le maître de la maison peut vous le certifier. »

Le maître de l'hôtel confirma le dire de ma mère, en y ajoutant de bonnes paroles. Alors l'homme de la section regarda son cahier. « Eh bien! dit-il, il est arrivé le 28 fructidor (15 septembre); il y a de cela dix-neuf jours. Qu'est-ce que c'est donc que cette maladie-là? J'aurais eu le temps de mourir et de ressusciter trois fois, moi! Au reste, il n'est pas question de tout cela : où est-il, ce citoyen Permon? il faut que je le voie; il faut que je lui parle. — Je vous ai déjà dit qu'il était malade, citoyen. — Il n'est pas temps d'être malade lorsque la patrie est elle-même en danger. Allons, ouvrez-moi cette porte! — Vous êtes un fou ou vous êtes un monstre,

s'écria ma mère en se mettant en travers de la porte de la chambre de mon père; misérable! n'approchez pas, ou prenez garde à vous. »

A cette vive allocution, l'homme *sectionnaire* recula de quelques pas; ma mère avait une expression qui devait lui faire une peur au moins égale à celle qu'il inspirait. Tandis qu'il hésitait, ma mère me dit en grec d'aller sur-le-champ auprès de mon père par l'autre chambre pour le rassurer et tâcher de calmer l'effet que ce bruit aurait pu faire sur lui. Je trouvai effectivement mon père fort inquiet du tumulte qu'il entendait; déjà, dans la nuit, les cris des sentinelles l'avaient alarmé. La garde, qui n'avait pas osé le quitter, me dit que depuis un grand quart d'heure il voulait savoir quel était ce bruit. Je lui dis que c'était un homme de la section qui était venu pour le porter sur les contrôles de la garde nationale, mais qu'ayant appris qu'il était malade on n'avait pas insisté. Ce qui m'engageait à parler ainsi, c'est que je n'entendais plus rien. Mon père me regarda fixement, et me dit : « Est-ce bien vrai? » Comme je savais que la vérité sur cette scène pouvait lui causer une crise funeste, je répondis affirmativement, et la femme de chambre de ma mère, qui avait tout entendu, vint pour m'appuyer. Mon père ne nous croyait pas; j'entendais qu'il mur-

murait les mots de « misérables! pauvre patrie! » Enfin, il demanda ma mère. Je fus la chercher : mais dans quel état je la trouvai!

Depuis quelques années ma mère était sujette à des crises nerveuses d'un caractère d'autant plus effrayant qu'elle ne perdait jamais connaissance : elle se maîtrisait même, et, bien loin de faire croire à des spasmes de comédie, elle demeurait dans un état convulsif terrible pendant une ou deux heures. Elle n'aimait pas qu'il y eût du monde autour d'elle dans ces momens-là.

Lorsque j'arrivai dans le salon, je la trouvai tout en pleurs et dans un spasme des plus violens. Le général Bonaparte était auprès d'elle, s'efforçant de la calmer; il n'avait pas voulu appeler, de peur d'alarmer mon père. Je m'empressai d'arranger une potion que ma mère prenait toujours dans ses crises et qui la calmait à l'instant. Je lui frottai les mains, je l'approchai du feu, et bientôt elle fut en état d'aller joindre mon père, qui, ne la voyant pas venir, commençait à être lui-même fort inquiet.

Le général Bonaparte me dit qu'en arrivant il l'avait trouvée au moment de se battre avec l'adjoint de la section, pour défendre l'entrée de la chambre de mon père; heureusement qu'il y avait une double porte. « Je voudrais bien éviter

» de pareilles scènes à votre mère, me dit-il. Je n'ai
» pas un grand crédit : cependant, en sortant d'ici,
» je vais passer moi-même à la section; je verrai le
» président, si c'est possible, et j'arrangerai l'affaire
» de tout à l'heure. Tout est en feu dans Paris, de-
» puis ce matin surtout. Il faut bien prendre
» garde à tout ce qu'on fera, à tout ce qu'on dira.
» Votre frère ne doit pas sortir non plus. Veillez à
» tout cela, mademoiselle Laurette, car votre pau-
» vre maman est dans un triste état. »

La nuit fut terrible pour mon père; la maladie faisait des progrès rapides, augmentés encore par tout ce qu'il entendait, et que nous ne pouvions lui cacher. Le lendemain matin, on battit la générale dans la section Lepelletier; il nous fut impossible de lui dissimuler ce bruit qu'il ne connaissait que trop, et lorsque M. Duchannois vint le voir, il ne nous cacha plus le danger de sa situation.

Mon pauvre père le vit avant que M. Duchannois n'eût dit une parole; peut-être aussi le sentait-il. Quoi qu'il en fût, il demanda à voir M. Brunetière et M. Renaudot, son notaire. On fut les chercher. Déjà les rues étaient peu sûres, quoique cependant on vînt, on allât dans Paris, comme si quelques heures plus tard on n'allait pas s'égorger. On ne trouva pas ces messieurs; M. Brune-

tière n'était pas à Paris, et M. Renaudot était sorti.

Le tumulte devint très-fort vers le soir, c'est-à-dire à la brune. Cependant les spectacles étaient ouverts! En vérité, nous sommes un peuple de fous.

Dans la matinée du 12, Bonaparte, qui était venu, comme de coutume, nous parut assez préoccupé : il sortit, puis rentra, sortit encore, et revint comme nous étions au dessert. Je me rappelle qu'il mangea une grappe de raisin, et prit une grande tasse de café. « J'ai déjeuné fort tard, nous » dit-il, chez *** [1]. On a tant et tant parlé politi- » que, que je n'en puis plus. Je vais aller aux nou- » velles; si j'apprends quelque chose d'intéressant, » je viendrai vous le dire. »

Nous ne le revîmes pas. La nuit fut orageuse, surtout dans notre section. Toute la rue de la Loi était hérissée de baïonnettes. Le général d'Agneau, qui commandait les sections, était venu voir quelqu'un dans la maison voisine de la nôtre, et l'un des officiers qui étaient avec lui avait annoncé les dispositions les plus hostiles. Des barricades étaient déjà faites dans notre rue, et puis des officiers de la garde nationale les avaient fait dé-

[1] Je crois que c'est Bourrienne, mais je n'en suis pas sûre.

faire. La garde nationale était la principale force des sections. Ses grenadiers et ses chasseurs, des marchands, quelques particuliers tenant au parti, voilà ce qu'on opposait à des troupes de ligne commandées par des généraux expérimentés, tels que Brune, Berruyer, Mont-Choisy, Verdier, et enfin Bonaparte!

Le 13, au matin, mon père était fort mal. Il était impossible d'espérer M. Duchannois. Quelle fut notre reconnaissance en le voyant arriver! Il demeura près d'une heure avec nous; il prévit tout ce qui pourrait advenir, et laissa des ordonnances pour les exécuter, dans le cas où il serait impossible de le joindre; mais il ne nous cacha pas, à mon frère et à moi, tout le mal que notre malheureux père allait recevoir des événemens qui se préparaient. « J'avais repris de l'espoir, depuis quelques jours, nous dit-il; mais ce qui est arrivé avant-hier, et qu'il a su par sa garde (la malheureuse avait cru le distraire en le lui contant après mon départ), lui a redonné la fièvre avec redoublement. Je n'ose me livrer à l'espoir qu'il n'entendra pas le vacarme qui va avoir lieu. »

Pendant quelques heures, nous nous flattâmes que les choses en viendraient à bonne composition entre la Convention et les rebelles; mais vers quatre heures et demie on commença à tirer

le canon. A peine le premier coup fut-il parti que de toutes parts on riposta. L'effet en fut terrible et immédiat sur mon pauvre père! il poussa un cri perçant en appelant au secours, et le délire le plus violent s'empara de lui. Ce fut en vain que nous lui donnâmes des calmans et les potions qui avaient été ordonnées par M. Duchannois! Toutes les scènes de la révolution passaient en revue devant lui; et chaque décharge qu'il entendait, était un coup qui le frappait, lui personnellement. Quelle journée! quelle soirée! quelle nuit! Toutes nos vitres tombaient en pièces. Vers le soir, la section se replia sur nous; on se battit presque sous nos fenêtres. Mais lorsqu'on fut à Saint-Roch, et surtout au théâtre de la République, nous crûmes que la maison allait crouler.

Mon père était à l'agonie; il criait, il pleurait. Jamais, non, jamais je ne souffrirai ce que j'ai souffert durant cette affreuse nuit. Mais que devînmes-nous lorsque nous entendîmes former des barricades dans la rue de la Loi! Nous nous crûmes perdus! Des patrouilles circulaient en tous sens; il y en avait de tous les partis; et, en vérité, dans cette désastreuse journée, on en comptait plus de deux. Il avait fallu tout dire à mon père. Nous avions songé, d'abord, à lui parler d'une

fête, de salves de réjouissance. Comme il était extrêmement affaibli par une maladie longue et douloureuse, peut-être serait-on parvenu à le lui faire croire, sans l'indiscrétion de sa garde; enfin il savait tout.

Chaque heure de cette nuit d'angoisses fut pour moi comme cette heure du damné dont parle le père Bridayne : *toujours! jamais!* J'aimais mon père avec une extrême tendresse; j'adorais ma mère! Je voyais l'un mourant des coups du canon qui retentissait, tandis que l'autre, étendue sur le pied du lit mortuaire, semblait prête à le suivre. Il y a des souvenirs éternels; ceux de cette horrible nuit et de ces deux journées resteront incisés dans mon cœur avec un fer brûlant.

Le lendemain, le calme était, dit-on, rétabli dans Paris. Ce fut alors que nous pûmes voir les ravages que quelques heures avaient apporté dans l'état de mon père. Le calme était-il possible là? Rien ne rachetait la vie détruite. M. Duchannois vint dans la matinée. Mon père voulut parler seul avec lui. Il fit demander ma mère ensuite. Tout à coup j'entendis un grand cri. Je courus dans la chambre de mon père: ma mère avait une de ses plus terribles crises nerveuses. Elle me fit signe d'appeler Joséphine, sa femme de chambre, pour l'emmener. Sa figure, toujours si belle, était bouleversée.

Hélas! jusqu'à ce jour elle s'était flattée! son espoir venait seulement d'être détruit.

Je ne puis guère rendre compte de la journée du 14. L'état de mon père, qui allait en empirant à chaque heure, ne me laissait aucune autre faculté que celle de souffrir et d'essayer de donner un peu de courage à ma pauvre mère. Vers le soir, Bonaparte vint un instant; il me trouva tout en larmes. Lorsqu'il en sut le motif, sa physionomie gaie et ouverte changea subitement. « Je voudrais » bien voir madame Permon, » me dit-il. Je fus chercher ma mère, qui vint à l'instant même. Elle ignorait, ainsi que moi, toute la part que Bonaparte venait d'avoir à cette grande journée. « Ah! lui dit ma mère en pleurant, ils l'ont tué!... Vous comprendrez ma peine, vous Napoléon. Vous souvenez-vous que le 1er prairial, lorsque vous vîntes souper chez moi, vous me dites que vous veniez d'empêcher Barras de bombarder Paris? Vous le rappelez-vous? Quant à moi, poursuivit-elle, je ne l'ai pas oublié. »

Je n'ai jamais su quel effet ce discours avait produit sur Bonaparte. Beaucoup de personnes ont prétendu qu'il avait toujours vivement regretté cette journée. Je l'ignore. Il aurait fallu, pour connaître la vraie pensée de Bonaparte, qu'il fût sans intérêt dans les affaires du 14 vendémiaire.

Quoi qu'il en soit, il fut admirablement bien pour ma mère dans ces momens de douleur. Il était lui-même dans une circonstance qui devait faire pâlir tout les intérêts ; eh bien ! il fut comme un fils, comme un frère.

Mon pauvre père languit encore deux jours. Nous le perdîmes le 17 vendémiaire. Il était plus qu'un père pour moi : c'était un ami comme l'amitié en fournit si peu, indulgent sans faiblesse. Mon frère fut au désespoir. Lui aussi, il avait un ami encore jeune dans mon père. C'était par lui qu'il avait été élevé ; et combien en effet il lui devait de reconnaissance pour avoir été formé ainsi ! Quant à ma mère, elle fut long-temps inconsolable dans la véritable acception du mot ; elle avait pour mon père ce sentiment qui fait qu'on pleure toujours celui qui en a été l'objet.

CHAPITRE II.

L'hôtel d'Autriche et l'hôtel de l'Autruche. — Maison de ma mère à la Chaussée-d'Antin. — Grand changement dans l'existence de Bonaparte. — Le pain de munition donné à ma mère. — Affreuse disette, et bienfaits répandus par Bonaparte. — Le cadavre d'un enfant, et histoire de la veuve d'un maçon. — Les modes d'autrefois comparées aux modes de la république. — Maison de madame R..., — L'amiral Magon.

Dès que mon frère avait été certain de notre retour définitif à Paris, il s'était occupé de chercher une maison seule dans laquelle nous pussions demeurer tous ensemble, et où il aurait été facile de loger ma sœur lorsqu'elle viendrait à Paris. Tous ces projets de douce réunion venaient d'être cruellement déjoués. Hélas ! ils devaient l'être bien douloureusement encore !

Aussitôt que notre nouvelle demeure fut prête,

ma mère se hâta de quitter l'hôtel *de l'Autruche*[1], pour échapper aux souvenirs pénibles qui sont inséparables de la prolongation de séjour dans un lieu où vient de se passer un événement malheureux.

La maison que nous allâmes habiter était située dans la Chaussée-d'Antin. C'était le petit hôtel ou plutôt la petite maison (on sait que toutes les maisons de cette partie de la Chaussée-d'Antin n'étaient pas autre chose avant la révolution) de M. de Varnachan, ancien fermier-général; elle était commode, et son peu d'étendue n'était qu'un agrément de plus dans un moment où tout le monde cherchait à s'effacer en dissimulant ses moyens de fortune.

Nous apprîmes avec étonnement ce qui venait d'arriver d'heureux à Bonaparte, ou plutôt ce qu'il avait contraint le sort de lui accorder. Ma mère, absorbée dans son chagrin, n'eut pas de pensée à donner à ce que la conduite du jeune général pouvait offrir de singulier, comparée à ses propres paroles. Elle le revit même sans avoir la volonté de le lui rappeler. Un grand changement au reste s'était opéré dans Bonaparte; et le changement relatif

[1] Cette maison s'appelait avant *hôtel d'Autriche*. Le changement est heureux.

au soin de sa personne ne fut pas le moins remarquable. Une des choses que ma mère avait le plus en aversion était l'odeur des bottes mouillées et crottées lorsqu'elles sont échauffées par le feu ; c'était pour elle d'un effet tellement nauséabond que bien souvent elle quittait la chambre pour n'y revenir que lorsque la botte était parfaitement sèche. Mais alors il s'ensuivait un autre malheur (car il était dit que ma pauvre mère serait prise par tous les sens dans sa contrariété), c'était le bruit du craquement produit par la semelle séchée; ce que je conçois d'autant plus aisément que c'est une de mes antipathies. Or, dans ces temps d'infortunes, où c'était une chose de luxe que de prendre un fiacre, on pense bien que ceux qui n'avaient qu'avec grand'peine de quoi dîner, ne se donnaient pas la jouissance d'éclabousser les autres, et qu'ils conservaient assez de philosophie pour se crotter les pieds. Ma mère convenait de la justesse de la remarque, mais n'en mettait pas moins son mouchoir parfumé sous son nez pendant une demi-heure, lorsque Bonaparte établissait ses petites jambes sur les chenets. Il s'en était enfin aperçu, et comme à cette époque il craignait fortement de déplaire à ma mère, il avait mis notre femme de chambre dans ses intérêts pour qu'elle lui fît la toilette de ses jambes avant d'en-

trer. Ce détail, qui n'est certes rien par lui-même, et n'offre aucun côté remarquable dans sa *vulgarité*, devient intéressant lorsqu'on se rappelle l'homme qu'il concerne.

Mais après le 13 vendémiaire il n'était plus question de bottes crottées. Bonaparte n'allait plus que dans un bel équipage, habitait une maison fort convenable, rue des Capucines [1]. Enfin il était devenu un personnage important, nécessaire, et tout cela sans antécédent, sans bruit, comme par un coup de baguette. Il venait tous les jours nous voir avec la même amitié, le même naturel; quelquefois il nous amenait un de ses aides-de-camp, mais rarement. C'était Junot, Muiron; d'autres fois c'était son oncle Fesch, homme de la société la plus douce et la plus égale; mais, comme je l'ai dit, peu souvent. Nous étions bien éloignés, moi et Junot, de l'idée qu'un jour nous nous marierions ensemble. L'une des personnes qui venaient le plus souvent avec Bonaparte était un nommé *Chauvet*. Je ne me rappelle pas bien ce qu'il était, mais ce que je sais, c'est que Bona-

[1] M. de Bourrienne se trompe. La maison qui fut long-temps le quartier-général de la division, est à côté de la maison qu'il cite rue des Capucines. Le maréchal Mortier y a logé lorsqu'il commandait la division.

parte l'aimait beaucoup et qu'il était d'une humeur douce et d'une conversation très-ordinaire.

À cette époque, la famine régnait à Paris, plus encore que partout ailleurs : on souffrait réellement du manque de pain ; les autres denrées elles-mêmes commençaient à ne plus arriver à Paris ; cela tenait à un plan insurrectionnel. Quelle époque ! grand Dieu ! quel temps ! La misère était affreuse. Le discrédit des assignats augmentait en proportion du malheur. Les ouvriers ne travaillant plus, mouraient dans leur grenier, ou bien allaient se réunir aux bandes de voleurs, de chauffeurs qui commençaient à s'organiser dans les provinces ; dans Paris même on n'en était pas à l'abri.

Bonaparte nous fut alors d'un grand secours. Nous avions du pain blanc pour notre consommation ; mais nos domestiques n'avaient que celui de la section, et c'était une nourriture aussi malsaine que celle qu'ils auraient disputée à un pourceau dans son auge ; il était immangeable. Bonaparte nous envoyait tous les jours de beaux pains de munition dont il nous arrivait bien souvent de manger avec un grand plaisir. Je ne sais, à cette occasion, ce que veut dire madame de Bourrienne, en parlant d'une histoire de pain arrivée chez elle. Ce que je puis affirmer, parce

que Bonaparte voulut bien m'associer au bien qu'il faisait, c'est qu'à cette époque il sauva de la mort plus de cent familles. Il faisait faire *à domicile* des distributions de bois et de pain; ce que lui facilitait sa position. J'ai été chargée par lui de donner de ces bons de bois et de pain à plus de dix familles malheureuses qui *mouraient* de besoin. La plupart logeaient dans la rue Saint-Nicolas, tout près de notre maison. Cette rue n'était alors habitée que par le peuple le plus misérable, et quiconque n'est pas monté dans un de ses greniers n'a pas d'idée de la *véritable* misère.

Un jour, Bonaparte, venant dîner chez ma mère, fut arrêté, en descendant de voiture, par une femme qui tenait le cadavre d'un enfant sur ses bras. C'était celui du plus jeune de ses six enfans. Son mari, couvreur de son état, s'était tué, six mois auparavant, en travaillant à la toiture des Tuileries. On lui devait près de deux mois de travail. Sa veuve ne pouvait pas être payée. Elle nourrissait; la misère, ensuite la faim avaient tari son lait. Son pauvre petit enfant venait d'expirer, il n'était pas encore froid. Elle voyait descendre de voiture, presque tous les jours, un homme avec un habit chargé d'or; elle venait lui demander du pain, « pour que ses autres enfans n'eussent pas le

sort du plus jeune, disait-elle; et si l'on ne me donne rien, je les prendrai tous les cinq, et puis nous irons tous nous jeter à l'eau.»

Ce n'était point un vain mot dans la bouche de cette malheureuse mère, car alors les suicides se succédaient chaque jour; enfin, on n'entendait parler que de morts tragiques. Quoi qu'il en soit, ce jour-là Bonaparte entra chez ma mère avec une expression de tristesse qu'il conserva pendant tout le dîner. Il avait, pour le plus pressé, donné quelques assignats à cette malheureuse femme. Après qu'on fut sorti de table, il dit à ma mère qu'il la priait de faire prendre des informations sur elle. Je m'en chargeai. Tout était vrai; et, de plus, cette pauvre mère était une honnête et vertueuse femme. Bonaparte la fit payer d'abord de ce qui était dû à son mari, puis on lui donna une petite pension. Cette femme s'appelait *Marianne Huvé*. Elle a demeuré long-temps près de notre maison. Elle avait quatre filles, qu'elle a élevées en bonne mère. Deux d'entre elles venaient souvent travailler en journée dans notre lingerie; elles avaient la plus profonde reconnaissance pour *le général*, comme elles l'appelaient. Si je me suis autant arrêtée sur cette histoire, peu importante en elle-même, c'est pour montrer ce fait en regard avec ce que raconte madame de Bourrienne rela-

tivement à un dîner fait chez elle avec Bonaparte et son frère Louis. J'ai bien peur que le ressentiment n'ait taillé le crayon de madame de Bourrienne. C'est un écueil qu'il faut éviter.

Ce n'est pas à présent que je ferai le portrait de Bonaparte; plus tard, je parlerai de lui comme je l'ai vu. Alors il n'était pour personne un être prestigieux; il est donc dans mon souvenir pur de toute prévention et de toute influence. Au reste, il y avait en lui deux hommes fort distincts pour moi, et j'espère que je parviendrai à faire comprendre et partager ma manière de voir: mais à présent marchons toujours.

Nous fûmes quelque temps à nous bien établir. Ma mère prenait patience, lorsqu'elle était dans un hôtel garni et comme passagère dans une ville; mais dès qu'il était question d'un établissement durable, elle devenait la plus difficile des femmes. Elle avait fait un plan d'ameublement, moitié asiatique, moitié français, qui était la plus charmante des inventions. Elle avait déjà écrit à Livourne pour les tapis.

Malgré ma jeunesse, mon frère me parla d'une chose qu'il fallait enfin aborder. C'était notre position; elle était effrayante.... Les scellés étaient levés; l'inventaire des papiers fait, on n'avait rien trouvé. Mon père n'avait rien laissé ! — « Rien

laissé! dis-je à mon frère: et l'argent porté en Angleterre? — Il n'existe aucun papier, aucune trace, rien. Mon père, en venant de Bordeaux, a toujours payé; il avait de l'argent pour le peu de dépenses qui se faisaient. Arrivé à Paris, il n'a pas dit une parole à Brunetière. Ma mère, comme tu le sais, ne parlait jamais d'affaires d'intérêt avec lui. Quant à moi, s'il ne m'en a pas parlé en Angleterre, ce n'était pas pour m'en parler ici. »

Ma mère fut ma première pensée. « Mon Dieu, dis-je à Albert, elle ne vivra pas; cet état de privation la tuera! »

Nous décidâmes alors, mon frère et moi, de cacher à ma mère, du moins pour quelque temps, le malheur affreux qui bouleversait son existence. Nous avions encore quelque chose sur le Grand-Livre, de l'argent comptant. Mon frère en avait à lui appartenant, que mon père lui avait donné pour qu'il le fît valoir. A cette époque tout le monde tentait ce moyen de gagner de l'argent. « Bonaparte nous aime, me dit mon frère; il me fera avoir une place. Tout ce que je gagnerai sera pour ma mère et pour toi; mais à présent cachons à ma mère ce qui est arrivé; elle n'a pas besoin de nouvelles peines. »

J'ai déjà dit que je n'ai eu ni enfance ni adolescence: maintenant va s'ouvrir pour moi une

nouvelle vie, étonnante d'occupations, bien éloignées de celles qui auraient dû égayer ma jeunesse. On ne peut se faire une idée exacte de mon existence depuis la mort de mon père jusqu'au jour de mon mariage.

Tous les enfans aiment leur mère. Quel est celui qui n'éprouve pas de l'affection pour celle qui lui a donné la vie? S'il en existe, ce sont des monstres hors de nature. Mais il est un sentiment plus tendre, plus exalté, et c'est celui que mon frère et moi nous avions pour ma mère : nous l'adorions dans l'acception littérale du mot; nous l'entourions de soins, d'attentions délicates, que nous éprouvions du bonheur à imaginer. Ceci n'a rien d'exagéré, c'est l'exacte vérité; nous n'aurions pas voulu qu'elle éprouvât une peine, une inquiétude; nous étions heureux de sa joie, nous souffrions de sa douleur. Bonne mère! comme elle nous aimait aussi! Elle était d'une vivacité difficile à imaginer. Que de fois je l'ai vue le cœur navré d'avoir dit à mon frère une parole dure, de me voir pleurer, s'en aller dans son cabinet, y rester assez pour qu'on ne vît plus de traces de larmes; et, revenant ensuite, faire oublier par des caresses, des mots tendres, la peine que son injustice avait causée!

Quel est le sacrifice qu'une mère ne peut pas

demander dans un pareil moment? Quant à moi, j'ai prouvé à ma mère que tout ce que je pouvais lui donner de respect, de soins, d'amour, j'avais mis mon bonheur à le faire. Quant à mon frère, son admirable conduite a été assez connue pour que je me dispense d'en parler en ce moment: dans quelque temps d'ailleurs les événemens parleront assez.

Élevée fort durement en Corse, ignorant jusqu'à l'existence des objets de luxe qui faisaient alors partie de la toilette d'une femme, ma mère avait été dans une sorte d'enivrement lors de son arrivée en France. Mon père, qui était éperduement amoureux d'elle, éprouvait ce charme si doux qu'on trouve à entourer la femme que l'on aime de tout ce qui peut flatter ses goûts. Il jouissait autant qu'elle de ses surprises et se plaisait à les multiplier. Elle avait donc vécu dans un continuel enchantement, d'autant plus que mon père lui épargnait tout l'ennui de la surveillance d'une maison; c'était lui qui se mêlait de tout; il ne lui demandait que de s'amuser. Lorsqu'elle arriva en France, son ignorance de la langue et des usages la rendait inhabile à tout ce qu'elle aurait dû faire comme maîtresse de maison. Plus tard, ce fut un pli pris.

Lorsque les affaires s'embrouillèrent, et que

mon père voulut mettre sa fortune à l'abri, il en parla à ma mère comme d'une chose de confiance. Ma mère reçut sa confidence de même, mais n'y comprit rien; seulement à la mort de mon père, elle paraissait certaine que, la dot de ma sœur payée, il nous restait une fortune honorable; mais comme elle n'avait apporté aucune dot, elle ne se comptait pas dans la répartition. « Mes enfans, nous disait-elle, votre père m'a épousé *sans rien*; je lui dois *tout*; ainsi tout est à vous. Seulement, ajoutait-elle avec son charmant sourire, et en nous tendant les bras, vous me donnerez une place à votre feu. »

Ce ne fut pas chose facile que son établissement. Il y avait des marchands qui étaient déserteurs; ils ne se trouvaient plus; et ma mère ne se serait pas crue *bien et duement* logée, si elle n'avait pas eu une foule d'accessoires inconnus aujourd'hui, malgré le catalogue de brimborions qu'on est convenu d'appeler des raretés. Transportée en France à la fin du règne de Louis XV, ma mère avait reçu une nouvelle existence au sein d'une foule de délices qui, pour elle, étaient devenus les besoins d'une seconde nature. Jamais les Français n'avaient été plus créateurs qu'à cette époque; jamais les sensualités de tous genres ne s'étaient autant multipliées pour entourer une

femme de leur élégance recherchée. Nous croyons avoir gagné en ce genre et nous n'y entendons rien; une femme, qui avait quarante mille livres de rentes il y a cinquante ans, vivait mieux qu'une femme de notre époque qui en dépense deux cents. Tout ce qu'elle avait alors autour d'elle ne se peut nombrer; c'était une profusion de niaiseries utiles, dont non-seulement nous manquons, mais dont l'usage est lui-même perdu, et qui n'ont pas été remplacées. Le service d'une femme comme il faut n'était jamais composé de moins de deux femmes de chambre, et presque toujours d'un valet de chambre se mêlant du service intérieur. Une salle de bain était de rigueur, car une femme élégante ne passait pas deux jours sans se baigner; et puis des parfums en abondance; les batistes, les toiles les plus fines, les dentelles les plus précieuses, pour chaque saison, étaient sur la toilette, dans les sultans, les corbeilles ambrées, garnies de peaux d'Espagne, qui recevaient les objets nécessaires, en premier ressort, à la toilette d'une femme riche. Cette recherche s'étendait à tout. L'ameublement était aussi une partie fort soignée de ce qui regardait les dépenses d'une femme. C'étaient des appartemens bien frais, bien parfumés de fleurs pendant l'été, et bien chauds, bien clos

pendant l'hiver. Dès que le froid arrivait, on mettait des tapis d'Aubusson, épais de plusieurs pouces. Une femme, en rentrant le soir dans sa chambre à coucher, la trouvait échauffée par un grand feu fait dans une vaste cheminée; de longues draperies tombaient devant les doubles fenêtres; et le lit, entouré de rideaux amples et épais, était un asile où elle pouvait prolonger sa nuit sans que le jour vînt interrompre son sommeil.

Il en était de même des choses servant à la vie ordinaire. L'argenterie, les porcelaines, le linge, tout cela était bien autrement commode, et fait pour l'usage de gens qui s'y entendaient. Les formes étaient moins gracieuses à l'œil, sans doute; mais quelle différence! Au surplus, mon avis se confirme chaque jour; car tout ce qui est du siècle dernier reprend faveur, au point d'expulser, je l'espère, bientôt toutes ces modes grecques et romaines, qui allaient très-bien à des gens qui habitaient sous le beau ciel de la Messénie et de Rome, mais qui ne sont pas en harmonie avec notre ciel gris et notre vent de bise, auquel il plaît de souffler neuf mois de l'année. Une pièce de mousseline, pendue à un mauvais bâton revêtu de papier doré, ne vaut rien, si ce n'est pour donner l'illusion qu'on est derrière des rideaux.

Il en est de même de ces tapis de moquette; de ces murs épais de six pouces, qui ne préservent ni de la chaleur en été, ni du froid en hiver. Toutes les autres parties de la toilette et de l'ameublement sont comprises par moi dans le même anathème, et l'ont toujours été. Espérons que toutes celles qui servent à la vie de l'homme seront également changées, et reviendront à des formes qne le bon goût aura rectifiées dans ce qu'elles ont de mal. On est sur la voie; il ne s'agit que de continuer.

On a prétendu qu'on avait tout simplifié, qu'on avait mis chaque chose plus à la portée de toutes les fortunes. Cela est vrai, dans un sens; c'est-à-dire que notre épicier aura des rideaux de mousseline et des bâtons dorés à ses fenêtres, et que sa femme aura un manteau de soie comme le nôtre, parce qne cette soie est devenue si mince et à si bon marché qu'elle est à la portée de tout le monde, mais elle ne tient chaud à personne. Il en est de même de toutes les étoffes. Il ne faut pas s'y tromper. N'allez pas dire : « Tant mieux ! voilà l'égalité! » Pas du tout. L'égalité n'est pas plus là qu'elle n'est en Angleterre, qu'elle n'est en Amérique, qu'elle n'est nulle part, puisqu'elle ne peut pas exister. Il s'ensuit que vous aurez de mauvais taffetas, de mauvais satin, de mauvais velours, et voilà tout,

« Mais voyez comme tout est confortable !» disent les gens qui donnent raison à la dernière chaise que leur fait leur ébéniste, comme à la dernière des treize ou quinze constitutions qui nous ont été données depuis trente ans; et ils croient avoir tout dit avec ce grand mot qu'ils ne comprennent quelquefois pas. J'ai été long-temps aussi à le comprendre; enfin je me le suis fait littéralement expliquer. Cela veut dire *convenablement bon*. Eh bien ! de tous les objets auxquels on applique ce mot, un bien petit nombre le justifie. Tout ce qui le mérite aujourd'hui est copié des modes du temps de Louis XV; car c'était là, alors, le vrai règne des sensualités exquises. Sous Louis XVI, la reine allait à âne, et portait des petites robes de percale; cela allait mal. L'expérience lui a fait voir qu'une reine ne doit pas aller à âne : donc ce n'était pas une mode à suivre. Le trône de la mode a donc rencontré l'autre trône dans son choc. Le peuple français, en devenant un peuple de frères, n'avait plus les mains propres; je ne sais pas pourquoi. Il n'aimait plus les bonnes choses. Les vastes bergères bien moelleuses, les tapis épais, les larges et longues draperies, les coussins d'édredon, toutes les recherches de l'art culinaire, que nous entendions *seuls* en Europe, tout cela n'était bon qu'à nous faire mettre en prison; et

pour peu qu'on habitât un bel hôtel situé dans le fond d'une cour, pour n'avoir pas l'odieux fracas et l'odeur de la rue, on avait le cou coupé. Cette façon de reconnaître les bonnes manières en avait un peu dégoûté. On s'en était donc éloigné, et pendant quelque temps, elles furent abandonnées. Mais on fait actuellement justice du mauvais goût, et chaque jour voit mettre dans le garde-meuble un de ces fauteuils grecs qui vous cassent les bras, et ces canapés qui sentent l'écurie parce qu'ils sont pleins de foin.

Je grogne parce que je deviens vieille. Si je vois qu'on fait ce que je veux, je ne dirai plus rien, et peut-être même ferai-je comme ces gens qui donnent raison à la dernière chose venue. J'applaudirai à tout, même à notre nouveau gouvernement. Il faudrait cependant, pour cela, avoir une grande vocation à trouver tout bien. Je n'en suis pas encore là.

En relisant les pages que je viens d'écrire, j'ai été au moment de les déchirer. Pourquoi? parce que je ne sais trop, à présent, quelle suite leur donner. Et puis, d'où viennent-elles? En effet, ne pourra-t-on pas me dire: « Vous n'avez pas vécu du temps de Louis XV: pourquoi trouvez-vous donc son règne si admirable? » Non; je n'ai pas même assez vu celui de Louis XVI pour en

parler. Mais je ferai observer que ma famille, que ma mère surtout, avait conservé toutes les traditions avec une religieuse exactitude. De fidèles serviteurs avaient sauvé du naufrage une foule de choses charmantes, au milieu desquelles j'ai été élevée. Lorsque ma mère s'établit dans sa nouvelle habitation, elle se fit un plaisir de tout placer, et de faire meubler sa chambre à coucher et son salon comme elle l'entendait. Ce fut en vain que son tapissier voulut lui mettre du casimir, des mousselines; elle répondit qu'elle ne voulait pas avoir l'air de la femme d'un fournisseur de la république, qui faisait des fauteuils avec les mauvais draps qu'il n'avait pas pu placer. Le salon fut meublé en lampas vert et blanc, et la chambre à coucher en même étoffe bleue et en quinze-seize.

Je me rappelle qu'assez long-temps après cette époque on parlait beaucoup dans Paris d'une maison que Bertaud, je crois, venait d'arranger. Cette maison était, nous disait-on, la merveille des merveilles. On allait la voir sans être connu des maîtres de la maison. Ma mère, que ce bruit impatientait, dit un jour à l'amiral Magon, l'un de nos plus chers amis, qu'elle voulait aller voir cette maison. Le maître étant son banquier, la chose fut facile. On prit un jour où la belle maîtresse en était absente, et l'amiral nous y conduisit. Je fus

émerveillée; et j'avoue que je trouvai et du bon goût et du bon arrangement de femme dans tout ce que je vis : mais ma mère fut impitoyable. Elle cherchait autour de l'appartement ces choses qui font le charme de l'habitation intérieure et qui sont répandues avec ordre dans leur désordre sur tous les meubles de la chambre. Il faut que la valeur de ces objets fasse pardonner leur présence. Ainsi une corbeille en ivoire de la Chine contiendra des ouvrages de femme. Des ciseaux, un dé seront à côté. Le dé et les ciseaux seront en or et entourés d'émail ou de perles fines. De riches flacons, de beaux nécessaires, tout çela doit être ici, disait ma mère. Cette chambre n'est donc jamais habitée?

Lorsque nous rentrâmes, je fus tout étonnée, en me retrouvant dans notre bonne habitation, de ne pas regretter le palais de fée que je venais de voir. Quant à ma mère, il ne fut jamais possible de lui faire avouer que cette maison était une chose admirable. « C'est un joli colifichet, et voilà tout, » répétait-elle. Mais quand elle sut ce qu'elle avait coûté, elle pensa sauter hors de sa bergère.

« Je voudrais arranger vingt maisons comme celle-là, s'écriait-elle, et vous verriez quelle différence! Qu'importe au luxe, à l'agrément, à la commodité, toutes choses indispensables dans

l'ameublement et l'arrangement d'une habitation, qu'il y ait dans un salon où l'on ne se tient jamais des meubles en bois des Indes? ne vaudrait-il pas mieux que l'argent que ces fauteuils ont coûté eût été employé à les faire recouvrir avec une étoffe plus riche, à leur donner une forme nouvelle, puisqu'on en voulait une, mais commode et telle qu'on n'ait pas les bras cassés?

— « Il est vrai, disait l'amiral en s'étendant de toute sa longueur dans une vaste et bonne bergère à oreilles, que tous ces bois des Indes, nous autres marins, nous n'en faisons pas grand cas. A Calcutta, je me rappelle que les caisses de sucre qu'on expédie sont faites en bois de citronnier. Les ports d'Angleterre, d'Espagne et de Portugal sont remplis de cette futaille-là. » J'avais toujours peur du bon amiral lorsqu'il abordait dans l'Inde ou qu'il en débarquait. Nous étions assurés d'une complète narration d'une heure au moins, si ma mère avait quelque chose qui l'occupât; car sans cela elle lui disait : « Amiral, vous avez déjà conté cela au moins dix fois. Tenez : Loulou s'endort. »

CHAPITRE III.

Deuil de ma mère. — Altération de sa santé. — Une loge à Feydeau par ordonnance de médecin. — Bonaparte accompagnant ma mère au spectacle. — Singulières ouvertures de Bonaparte à ma mère. — Projets de trois mariages entre deux familles. — Ma mère refusant d'épouser Bonaparte. — Stephanopoli parent de ma mère. — Vive querelle entre ma mère et Bonaparte. — Rupture définitive. — Mariage de Bonaparte et le commandement en chef de l'armée d'Italie.

Le deuil de ma mère était profond; les convenances exigeaient une entière solitude, qui prenait chaque jour plus fortement sur sa santé habituellement délicate. M. Duchannois lui dit un jour que, dans les circonstances où elle se trouvait, les convenances pouvaient exiger qu'elle n'allât pas dans le monde, mais qu'il fallait qu'elle prît de la distraction. En conséquence, il lui ordonna de louer

une loge à quelque spectacle, et d'y aller dans le plus profond incognito; d'écouter là de bonne musique dans le coin de sa loge, entourée d'amis, de soins, et l'âme dans une douce léthargie qui, pendant quelques heures au moins, lui ferait oublier tous ses chagrins. Ma mère prît une loge à Feydeau; elle allait y passer une ou deux heures tous les soirs. Bonaparte ne manquait jamais d'y venir. Il n'aimait pas la musique française; et pour dire la vérité, la voix de madame Scio, de Gaveaux-Bouche [1], n'étaient pas faites pour lui en donner le goût.

A cette époque Bonaparte eut avec ma mère une conférence bien étrange, et si étrange même que, moi-même, je ne puis aujourd'hui m'empêcher de sourire en la repassant dans ma mémoire.

Un jour Bonaparte dit à ma mère qu'il voulait faire un mariage qui unît les deux familles. « C'est, » ajouta-t-il, celui de Paulette et de Permon. Per- » mon a quelque fortune » (on ne savait pas encore que nous n'avions rien trouvé à la mort de mon père). « Ma sœur n'a rien, mais je suis en posi- » tion de beaucoup obtenir pour les miens, et je » puis faire avoir une bonne place à son mari.

[1] Il avait la bouche très-grande, et on le nommait ainsi pour le distinguer de Gavaudan.

» Cette alliance me rendrait heureux. Vous savez » combien ma sœur est jolie! Ma mère est votre » amie. Allons! dites oui, et ce sera une affaire ar» rangée. »

Ma mère ne dit ni oui ni non, et répondit que mon frère était parfaitement le maître de sa destinée, qu'elle ne l'influencerait en rien, et que tout dépendait de lui.

Bonaparte avoua que Permon était un jeune homme si remarquable que, bien qu'il n'eût que vingt-cinq ans, il avait la maturité et l'habileté qui le rendraient propre aux emplois. Jusque-là, ce que disait le général Bonaparte était naturel et convenable. Il s'agissait du mariage d'une jeune fille de seize ans avec un jeune homme de vingt-cinq. On croyait à ce jeune homme dix mille livres de rentes; il était d'un extérieur agréable, il peignait comme Vernet dont il était élève, jouait de la harpe beaucoup mieux que Kromphultz son maître; parlait l'anglais, l'italien, le grec moderne comme le français, faisait des vers comme un ange; avait une facilité de travail, une habileté de conduite des affaires qui l'avait fait distinguer de tous ceux qui s'étaient trouvés en relation avec lui à l'armée du Midi. Tel était l'homme que Bonaparte demandait pour sa sœur: ravissante personne il est vrai, bonne enfant;

mais là s'arrêtait l'éloge. On pouvait ajouter à tout ce que je viens de dire de mon frère: qu'il était le meilleur des fils, et homme remarquable dans ses devoirs de membre de la société et dans tous ceux d'ami, de frère et de simple parent. Peut être m'accusera-t-on de laisser couler ma plume d'après mon cœur, et de l'écouter un peu trop. Non, je suis loin du charme et de la prévention. Je parle de M. de Permon selon la plus stricte et la plus scrupuleuse vérité. Il reste encore beaucoup de ses amis, de ses parens, de ses parens surtout pour lesquels il fut une seconde providence: qu'ils parlent comme moi, qu'ils répondent à l'appel de ceux qui ne l'ont pas connu et qui veulent savoir si l'éloge que j'en fais est vrai, et qu'ils le fassent sans être arrêtés par cette sotte et ridicule vanité qui empêche souvent de dire: « Voilà un homme à qui je dois tout. »

Tel était donc mon frère, lorsque Bonaparte parla à ma mère du projet de l'unir à mademoiselle Pauline Bonaparte, appelée dans la famille et par tous ses amis *la Jolie Paulette*. Il ajouta à cette demande le projet de doubler l'alliance et de me marier avec Louis ou avec Jérôme.

« Jérôme est plus jeune que Laurette, dit ma mère, en riant. En vérité, mon cher Napoléon,

vous faites le grand-prêtre aujourd'hui ; vous mariez tout le monde, même les enfans. » Bonaparte riait aussi, mais d'un air embarrassé. Il convint que le matin en se levant, il avait soufflé sur lui un vent de mariage; et pour le prouver, il ajouta, en baisant la main de ma mère, qu'il était décidé à lui demander de commencer l'union des deux familles par un mariage entre lui et elle, aussitôt que les convenances de deuil le permettraient.

Ma mère m'a si souvent raconté cette scène singulière que je la connais comme si j'en eusse été l'actrice principale. Elle regarda Bonaparte pendant quelques secondes, avec un étonnement qui tenait de la stupéfaction; puis elle se mit à rire avec un tel abandon que nous l'entendions de la pièce voisine, où nous étions trois ou quatre.

Bonaparte, fut d'abord très-choqué de cette manière de recevoir une proposition qui lui paraissait toute naturelle. Ma mère, qui s'en aperçut, se hâta de s'expliquer, et de lui dire que c'était elle qui, au contraire, jouait là dedans, du moins à ses yeux, un rôle parfaitement ridicule. « Mon cher Napoléon, lui dit-elle, lorsqu'elle eut cessé de rire; parlons sérieusement. Vous croyez connaître mon âge? Eh bien! vous ne le connaissez pas. Je ne vous le dirai pas, parce que

c'est ma petite faiblesse. Je vous dirai seulement que je serais non-seulement votre mère, mais celle de Joseph. Laissons cette plaisanterie; elle m'afflige venant de vous. »

Bonaparte lui dit et lui répéta que c'était très-sérieux, d'après sa manière de voir; que l'âge de la femme qu'il épouserait lui était indifférent, si, comme elle, elle ne paraissait pas avoir trente ans; qu'il avait réfléchi mûrement à ce qu'il venait de lui dire : et il ajouta ces mots bien remarquables : « Je veux me marier. On veut me donner une » femme qui est charmante, bonne, agréable, et qui » tient au faubourg Saint-Germain. Mes amis de Paris » veulent ce mariage. Mes anciens amis m'en éloi- » gnent. Moi, je veux me marier, et ce que je vous » propose me convient sous beaucoup de rapports. » Réfléchissez. » Ma mère rompit la conversation, en lui disant en riant que ses réflexions étaient toutes faites; qu'au surplus, pour ce qui regardait mon frère, elle lui en parlerait, et rendrait sa réponse le mardi suivant (nous étions au samedi). Elle lui donna la main, lui répéta toujours en riant que, bien qu'elle eût des prétentions, elles n'allaient pas jusqu'à conquérir un cœur de vingt-six ans, et qu'elle espérait que leur bonne amitié ne serait pas troublée par cette petite affaire. « Mais réfléchissez au moins!

« disait Bonaparte. — Eh bien ! je réfléchirai, » répondait ma mère en riant de plus belle.

On pense bien que j'étais trop jeune pour que l'on me fît part de cette conversation à l'époque où elle eut lieu. Ce ne fut que lors de mon mariage que ma mère me la raconta telle que je viens de la rapporter. Mon frère avait tenu note de cette singulière aventure, qui avait en effet une couleur étrange, Bonaparte n'eût-il jamais été ce qu'il est devenu.

Lorsque Junot l'entendit, il nous dit que cela lui paraissait plus naturel qu'à nous. Bonaparte, à l'époque du 13 vendémiaire, était parvenu à se faire attacher à quelque comité de la guerre : je ne sais ce que c'était, mais ce n'était pas grand chose. Ses projets, ses plans avaient tous un but, tous une direction qui tendaient vers l'orient. Le nom de *Comnène* pouvait avoir un grand intérêt pour une imagination éminemment créatrice. le nom de *Calomeros*, uni au nom de Comnène, pouvait lui être d'une grande utilité. « Le grand secret de tous ces mariages, pensait Junot, était dans cette idée. » Je le crois aussi.

Pour bien comprendre ce qui va suivre, il faut savoir qu'un cousin de ma mère, nommé Dimo Stephanopoli, était arrivé de Corse depuis peu de temps, demandant aide et secours à sa cousine

pour obtenir du service et de l'avancement. Je ne lui en veux pas, mais il me reporte à une époque dont je ne puis avoir qu'un amer souvenir, puisqu'elle me rappelle involontairement une scène désagréable, qui brouilla pour toujours Bonaparte avec ma mère, ce dont je ne puis m'empêcher de gémir, lorsque les conséquences de ce fait si simple en lui-même se présentent à ma mémoire.

Ce fut, comme je l'ai dit, un samedi que Bonaparte eut avec ma mère la conversation que je viens de rapporter. Le mercredi précédent, *jour* que ma mère avait choisi pour réunir quelques personnes à dîner, elle avait parlé au général Bonaparte en faveur de son cousin Stephanopoli, pour qu'il le fît entrer dans la garde de la convention; il était remarquablement beau; il avait une taille de cinq pieds neuf pouces, une tête peut-être trop petite pour cette haute stature, mais de jolis traits. Enfin, il n'était certes pas de régiment ou de garde qui ne fût heureux de faire une telle acquisition. Bonaparte en convint, lorsque ma mère le lui fit remarquer en le lui présentant; il promit une réponse prompte et surtout favorable.

Le vendredi, ma mère demanda au général s'il avait pensé à sa recommandation. « Vous ne pouvez pas en douter, répondit Bonaparte. J'ai la

promesse du ministre de la guerre : il ne faut qu'une démarche que je me propose de faire demain, et je vous apporterai le brevet à vous-même. »

Le lendemain fut le malheureux samedi. Ma mère lui demanda encore ce qu'était devenu son brevet. « Car, dit-elle, je le regarde comme *mien*. » Il répondit sous l'influence de ce qui venait de se passer, et quoi qu'il n'y eût pas d'aigreur dans ses paroles, il ne parut pas être aussi bien disposé que la veille.

« Napoléon, dit en riant ma mère, il y a deux hommes en vous dans ce moment. Soyez, je vous prie, toujours celui que j'aime et que j'estime, et surtout ne vous laissez pas envahir par l'autre. » Bonaparte était à table en ce moment à côté de ma mère. Il fronça le sourcil, et repoussa vivement son assiette : « Pourquoi vous fâcher? » lui dit doucement ma mère. — « Vous vous trompez sur » la véritable cause de ma colère, répondit Bona» parte. Je suis fâché contre moi. C'est aujourd'hui » quintidi, et il n'y a rien de fait. Mais demain » comptez sur moi. » Par délicatesse, ma mère n'avait pas insisté ce jour-là, quoiqu'elle en eût bonne envie.

Le soir même, elle parla à mon frère de la conversation du matin. Mon frère répondit sur-le-

champ, *non.* Des raisons étrangères à ces Mémoires l'empêchèrent d'accepter. Quoi qu'il en soit, il y a peu de temps que, racontant cette histoire à une personne, qui cependant n'est pas sotte, elle me dit avec une expression d'étonnement: « Comment! votre frère a refusé la princesse Pauline?..... — Eh! oui, sans doute! Faites donc la part des années, des positions respectives, des changemens fabuleux, et ce qui vous paraît si extraordinaire deviendra tout de suite naturel. »

Le lundi, le général Bonaparte vint voir ma mère dans la matinée; il était à cheval et était entouré d'un nombreux état-major. Il paraissait assez gai, et dit à ma mère une foule de choses aimables et même gracieuses. Le matin même, Dimo Stephanopoli avait écrit à sa cousine une longue et ridicule lettre (je lui en demande pardon) dans laquelle il se plaignait avec amertume du retard qu'éprouvait sa nomination, retard dont il semblait accuser ma mère. Au moment où le général Bonaparte lui baisait la main en lui en vantant la petitesse et la blancheur, elle l'arrache des siennes avec violence et lui demande si enfin le brevet est expédié.

Le général répondit qu'il ne l'était pas, mais qu'il avait promesse pour *le lendemain.*

C'était un mot malheureux; ma mère s'en serait

moins fâchée, s'il n'avait pas été prononcé dix fois depuis le commencement de l'affaire. «Qu'est-ce à dire? » reprit-elle en fronçant ses deux petits sourcils et regardant Bonaparte avec des yeux animés, des joues colorées] et les deux narines ouvertes : « Qu'est-ce à dire? Est-ce une gageure, une mystification? L'une doit être gagnée; l'autre est trop longue. Est-ce mauvaise volonté? Mais alors il était bien plus simple de me refuser dès le premier jour. J'aurais encore bien trouvé des amis qui m'auraient servie.—« Il n'y a rien de tout » ce que vous venez de dire, madame Permon, » répondit Bonaparte, mais il y a des occupations » graves qui ont pris tous mes momens. » —Allons donc, tous vos momens! Ne me dites pas des absurdités pareilles. Quelles sont-elles, ces graves occupations qui vous empêchent de tenir votre parole? Est-ce la coutume que vous avez adoptée aujourd'hui dans votre nouveau code militaire? » Bonaparte devint pourpre, ce qui ne lui était pas habituel. « Ceci devient bien fort, madame Permon. »—Cela ne l'est pas encore assez. Il faut vous réveiller, par une secousse, du rêve où vous plongent les grandeurs de votre république.»

La conversation, qui d'abord avait été générale, était suspendue, et alors le plus profond silence régnait autour des deux interlocuteurs; chacun

était gêné. Chauvet, qui, par son amitié pour les deux personnes, pouvait plus que tout autre ramener la paix, voulut le tenter et dit un ou deux mots à ma mère; mais elle était tellement montée qu'aucun son de voix ne parvenait à elle. «Elle se trouvait offensée, disait-elle. Vingt fois le général Bonaparte lui avait donné sa parole (ce qui était vrai) que le brevet avait été accordé et qu'une légère formalité qui dépendait de lui causait seule le retard. Elle lui avait expliqué combien il était important, pour des raisons de famille, que Dimo Stephanopoli eût son brevet. Le général Bonaparte savait tout cela; et de jour en jour, de parole en parole, le temps s'était écoulé sans que rien eût été fait. » Qu'eût fait de plus un ennemi? poursuivit ma mère, s'animant à mesure qu'elle parlait. Il paralysait ainsi toutes les démarches que j'aurais pu faire. Je croyais en lui, enfin. — « Vous êtes trop animée pour ne pas être injuste » en ce moment, madame Permon, dit le général » Bonaparte en prenant son chapeau pour sortir; » demain, j'espère vous trouver plus calme et par » conséquent plus juste. » Bonaparte s'approcha de ma mère et lui prit la main pour la lui baiser; mais ma mère était tellement irritée qu'elle la retira avec violence. Dans le mouvement qu'elle fit, elle lui attrapa même l'œil au point de lui

faire mal. « Vous ne pouvez réparer ce qui s'est passé, lui dit-elle avec hauteur; ce qui est fait est fait; les mots ne sont rien pour moi, les actions sont tout. *Ma va bène. Ramentatevi che, se non sono Corsa, sono nata in Corsica.—Questa rimembranza sarà sempre per me cosa gradevole, signora Panoria. Mai non temerò di lei. Dunque la mano e pace.* » Il s'avança et dit assez bas à ma mère, en essayant de lui prendre la main : « Ces jeunes »gens-là se moquent de nous. Nous avons l'air de » deux enfans. » Ma mère retira sa main et croisa ses deux bras avec un sourire dédaigneux. Bonaparte la regarda un moment, comme pour lui demander un changement qu'il était évident qu'il souhaitait. Lorsqu'il vit qu'elle demeurait impassible, il fit un geste d'impatience plutôt qu'un salut, et sortit rapidement.

« Au nom de Dieu, dit Chauvet, ne vous séparez pas ainsi! Laissez-moi le rappeler, madame de Permon! je vous en conjure! Vous lui avez fait de la peine. Vous avez eu tort de lui parler ainsi devant ses aides-de-camp. Tenez, voyez comme il descend doucement; il attend, j'en suis sûr, que je le rappelle. » Ma mère était essentiellement bonne, et avait surtout un avantage rare dans une femme : c'était de convenir de ses torts. Mais, soit que dans le moment son amour-propre

fût trop vivement blessé, soit qu'en effet elle ne crût pas avoir tort dans cette affaire, elle ne voulut jamais que Chauvet rappelât Bonaparte. « Voyez quel entêtement il met de son côté! disait ma mère. Il a tort : eh bien! rien ne lui ferait faire un pas rétrograde. Pourquoi voulez-vous que ce soit moi qui le fasse, ce pas? »

Un domestique étant venu demander M. Chauvet de la part du général : « Allez, mon cher Chauvet! lui dit ma mère en lui tendant la main; allez! ne me condamnez pas, je n'ai pas tort. »

Mon frère était absent, lors de cette malheureuse scène. S'il y eût été, je suis sûre qu'elle n'aurait pas eu lieu ou qu'elle aurait tourné tout autrement. Lorsque je la lui racontai, le soir même, par ordre de ma mère (car d'en parler l'animait encore trop) il en fut au désespoir. Quant à ma mère, elle en eut beaucoup de regrets. Elle aimait Bonaparte, comme on aime un enfant qu'on a élevé. Par la suite, la rancune de Bonaparte provoqua chez ma mère un sentiment d'aigreur, qui prit une teinte, non pas de haine, parce qu'elle n'en avait pour personne, mais d'éloignement très-prononcé, surtout vers le 18 fructidor, qui frappa un grand nombre de ses amis, et que la voix publique attribuait à Bonaparte. Je ne sais si ce fut le même jour ou le lendemain que

nous revîmes Fesch. Son caractère était bon, doux et surtout extrêmement conciliant; il fut très-fâché de cette querelle entre ma mère et son neveu, et tenta de les raccommoder : mais il y avait deux sujets d'empêchement d'autant plus difficiles à détruire que l'un était seulement connu de ma mère et de Bonaparte, et l'autre de lui seul. C'était peut-être le plus important des deux. Il s'agissait, comme l'avait prévu Chauvet, de ce qu'il avait pu souffrir en se voyant traiter, comme un écolier sortant de Brienne, devant des officiers dont il était peu connu. S'il n'y avait eu que Junot, Chauvet ou quelques autres, il aurait ri le premier d'une chose qui au contraire l'ulcéra profondément. L'autre sujet, qui avait aussi dans tout cela une part très-active, était l'état d'aigreur et d'hostilité dans lequel était Bonaparte, depuis le samedi. Enfin, quoi qu'il en soit, la rupture fut entière. Nous fûmes plusieurs jours sans le voir; puis il vint un jour où il savait que nous étions au spectacle; enfin il ne vint plus du tout. Nous apprîmes un peu plus tard par son oncle et par Chauvet, qu'il allait épouser madame de Beauharnais, et bientôt après qu'il était nommé au commandement en chef de l'armée d'Italie. Nous le revîmes une fois, avant son départ, dans une fatale circonstance.

CHAPITRE IV.

Souvenir de Toulouse. — M. de Regnier, commandant de place. — Présentation de M. de Geouffre à ma mère, et singulier hasard. — Amour mutuel, et M. de Geouffre, mon beau-frère. — Belle carrière manquée. — Tristes pressentimens de ma sœur Cécile. — Mort de ma sœur à l'âge de dix-huit ans, et désespoir de famille. — Mon neveu, M. de Geouffre. — Destruction de notre fortune. — Le comte de Périgord, oncle de M. de Talleyrand. — Admirable conduite d'un valet de chambre pendant la terreur. — Altération de la santé de ma mère. — Visite de condoléance faite par Bonaparte à ma mère. — Mort du comte de Périgord. — Mon frère à l'armée d'Italie. — Voyage aux eaux de Cauterets. — Les Pyrénées.

J'ai dit pour quels motifs ma mère, pendant son séjour à Toulouse, s'était déterminée à recevoir du monde. Un jour qu'elle avait invité quelques personnes, parmi lesquelles était M. de Regnier, commandant de la place, et dont j'ai déjà parlé,

M. de Regnier, un des plus assidus de notre cercle d'intimité, et que mon père aimait beaucoup; ce jour-là il se fit excuser une demi-heure avant le dîner ; il écrivait à ma mère « qu'un de ses amis arrivait à l'instant même, chargé d'une mission pour lui ; il était obligé de lui faire les honneurs de l'état-major de la place, et ne le pouvait quitter. » On se doute de la réponse de ma mère : elle l'engageait à venir et à se faire accompagner de son ami.

« Un adjudant-général, ami de Regnier, dit ma mère, ce ne peut être qu'une vieille perruque comme lui, qui sera ennuyeux comme la peste. Adieu notre projet de musique, mes enfans (mon frère était en congé dans ce moment et était venu nous faire une petite visite); mais nous avons la ressource de le faire jouer au reversi. Un vieil officier d'infanterie, cela sait toujours jouer au reversi, et de plus cela triche toujours aussi. »

Ma mère fut donc très-étonnée lorsqu'elle vit s'avancer derrière M. de Regnier un jeune homme d'une jolie tournure, d'une jolie figure, et ayant des manières de fort bonne compagnie ; ce qui, à cette époque, n'était pas chose commune.

Après le dîné, le projet de musique, loin d'être abandonné, fut au contraire exécuté à la prière de M. de Geouffre, qui déjà ne pouvait pas croire

qu'il sortît des sons autrement que célestes de la bouche de ma sœur.

Depuis sa sortie du couvent des Dames de la Croix, ma sœur était devenue une charmante personne. Ses traits n'avaient rien de régulier, ils étaient au contraire peu agréables à détailler; mais leur ensemble formait un tout si gracieux, si doux, si en harmonie avec tout le reste de sa personne, qu'en la voyant on ne pouvait s'empêcher de dire : Voilà une charmante jeune fille ! De grands yeux d'un violet foncé avec de longues et épaisses paupières, une fraîcheur de rose, des dents parfaitement blanches, les plus beaux cheveux blonds cendrés que j'aie jamais vu, une taille toute svelte et gracieuse : ces avantages, qui ne sont nullement exagérés, balançaient grandement les défauts extérieurs de Cécile, et l'on ne remarquait plus alors une bouche grande, un nez trop fort, des mains et des bras beaucoup trop forts aussi pour sa taille.

Mais ce que ma sœur avait surtout d'inappréciable, selon moi, dans une femme, c'était ce charme répandu sur toute sa personne par un air de douceur mélancolique qui la rendait adorable. Elle était parfaitement bonne, douce, spirituelle et triste; tout cela réuni formait une sorte de nuage dans lequel était enveloppée cette

fraîche et suave figure de seize ans, sur laquelle on était tout surpris de ne saisir qu'au passage un sourire fugitif. Cécile était une femme qui aurait eu de grands succès dans le monde, s'il avait été assez heureux pour la conserver.

Le jour de la présentation de M. de Geouffre, elle était dans l'une de ses journées *à sourires*, comme nous les nommions. Je la vois encore, malgré le nombre d'années écoulées, mise comme elle l'était ce jour-là. Elle avait un *fourreau* de crêpe rose, lacé par derrière, et marquant ainsi sa taille de guêpe, en faisant flotter autour d'elle un nuage rosé. Les manches du fourreau étaient amadis et garnies au bout d'une blonde blanche formant manchettes. Ses épaules et sa poitrine, qui étaient d'une grande blancheur, se voyaient au travers d'un fichu de gaze de Chambéry également garni d'une blonde blanche. Dans ses cheveux était passé un ruban rose noué sur le côté. En la voyant ainsi parée, il était impossible de ne pas être frappé de l'accord gracieux de sa fraîche et jeune figure, avec ce costume également jeune et frais. M. de Geouffre en reçut une vive impression. Le soir, on fit de la musique. Ma sœur, élève d'Hermann, avait un talent supérieur sur le piano; elle joua des duos avec mon frère, elle chanta : la soirée s'écoula comme par

enchantement. M. de Geouffre fléchit sous le charme. Il devint tellement amoureux de ma sœur qu'avant de quitter notre maison il sentit que son bonheur ne pouvait plus dès lors lui venir que de celle qui l'habitait. M. de Geouffre resta à Toulouse, et envoya un officier porter ses dépêches au quartier-général de Dugommier, où il était envoyé. Il revint faire une visite le lendemain et encore le jour d'après; ma mère, qui s'aperçut aussitôt du but de ses visites, n'osait rien dire, mais elle souffrait. M. de Geouffre engagea enfin M. de Regnier à parler pour lui, bien que celui-ci eût une extrême répugnance à le faire, car; il connaissait la façon de penser de mon père et bien que ma mère fût infiniment plus modérée, M. de Regnier ne cacha pas à M. de Geouffre qu'il y aurait entre eux accord de volonté négative pour ne pas donner leur fille à un officier de l'armée républicaine. Comme il l'avait prévu, le premier mot de mon père fut un refus, ainsi que celui de ma mère.

« Mais que pouvez-vous objecter contre lui? disait Regnier; il est bien né. Je vous ai prouvé qu'il était des Geouffre de Chabrignac du Limousin; plusieurs personnes de cette famille servaient dans Champagne et Bourgogne, et ont émigré. Il a une fortune honnête, une jolie terre près de Brives-la-Gaillarde; il a un grade remar-

quable pour son âge; il est considéré à l'armée, et Dugommier promet de le faire aller très-loin; il est de plus joli homme, ce qui ne gâte rien à une affaire de mariage; enfin il a de l'esprit. Allons, madame de Permon, laissez-vous persuader. » Ma mère convenait de tout cela, mais disait toujours *non*. Elle ne changeait pas d'avis, lorsqu'un beau matin on vit arriver à Toulouse M. de Geouffre, chargé de prendre le commandement de la division militaire. C'était le général Dugommier, qui, l'aimant et voulant faciliter son mariage, le mettait ainsi en position d'oser insister davantage. En effet, lorsqu'il fut à Toulouse, les sollicitations personnelles se joignirent à celles de M. de Regnier. M. de Geouffre intéressa en sa faveur une famille avec laquelle nous étions très-liés : c'était la famille de Peytes de Moncabrié. Madame de Moncabrié parla pour la première fois d'une chose à laquelle personne n'avait songé, quelque étrange que cela paroisse, si ce n'est pourtant M. Geouffre; encore en était-il aux conjectures. L'excellente femme écrivit aussitôt à madame de Saint-Ange, qui accourut tout de suite. Elle ne parla de rien à ma mère, mais observa Cécile. Elle vit bientôt que ma sœur était atteinte d'une maladie de langueur qui pouvait devenir mortelle Un matin elle dit à ma mère :

« Panoria, quand maries-tu Cécile? — Quelle question! lui dit ma mère; tu sais bien que j'ai refusé.

— » As-tu regardé ta fille? as-tu vu à quel point elle est changée? sais-tu que tu es comptable de ce qu'elle souffre?

— » Kalli, lui dit ma mère fort émue, je te laisse le soin de gouverner ta famille; je te prie de ne pas t'occuper de la mienne.

— » En vérité, le prends-tu sur ce ton-là? eh bien! avec ma franchise habituelle, je te dirai que tu n'es pas bonne mère.

— » Kalli!...

— » Oui, tu n'es pas bonne mère. Fais venir ta fille, demande à Loulou comment sa sœur passe les nuits, et tu pourras après parler plus haut que moi. »

Je fus interrogée. Je fus obligée d'avouer que ma sœur pleurait beaucoup; mais elle m'avait tellement défendu d'en parler que j'avais été contrainte de me taire. Ma mère se mit à pleurer à son tour; ma sœur fut appelée. Le fait est que la pauvre enfant aimait comme elle était aimée, et qu'elle n'osait pas en dire un mot devant ma mère qu'elle craignaît à l'excès, parce que, tout en étant bonne mère, elle était fort sévère pour elle. Mon père était trop souffrant pour qu'on osât l'abor-

der; mon frère était loin de nous; et moi, trop enfant pour quelle se permît un pareil sujet de conversation. Madame de Moncabrié fut, dans sa vertueuse bonté, l'ange qui alla au devant du secret, qui aurait fini par tuer la pauvre fille.

« Tu veux donc ce mariage? dit ma mère. Eh bien! il se fera! »

En effet, un mois après, ma sœur devenue madame de Geouffre [1], était établie à l'hôtel Spinola, chef-lieu de la division militaire que commandait son mari.

Il est difficile d'imaginer un bonheur plus profond, plus complet que celui de ma sœur pendant les premiers mois de son mariage. Elle était faite pour le sentir, aussi en a-t-elle joui pleinement. Une seule chose la troublait; c'était l'idée que son mari pouvait partir pour la guerre. Il avait beau lui répéter que ce grade élevé dont il jouissait, il ne le devait qu'à sa présence sur le champ de bataille et à quelques blessures dont enfin il n'était pas mort, elle ne répondait à tout cela que par des pleurs, et demandait d'une voix bien timide que son mari donnât sa démission. Il lui démontrait en souriant que c'était impossible, que son armée faisait une guerre active, et que ce serait compromettre son honneur. Enfin, la paix entre

[1] Mois d'octobre 1794. (vendémiaire an III)

la France et l'Espagne fut signée ; et ma sœur, devenue presque mère, fit un nouvel essai qui fut plus heureux. Son mari, qui l'aimait avec passion, sollicita sa réforme avec l'ardeur que d'autres apportaient dans le même temps à se faire placer. Tous ses amis le détournaient de cette démarche, qui, en effet, brisa sa destinée future. Quelques mois plus tard, ce fut dans cette même armée des Pyrénées orientales, que le général Bonaparte prit cette foule d'officiers supérieurs qui formèrent le beau noyau de l'armée d'Italie, et qui tous étaient les compagnons d'armes de mon beau-frère. C'était Augereau, Lanusse, Lannes, Marbot, Bessières, Duphot, Clauzel, etc., etc. Sa destinée n'eût pas été différente de la leur; mais il céda aux instances de sa femme, et ils se retirèrent dans leur terre d'Objat, près de Brives-la-Gaillarde; c'est ainsi que, n'ayant pas encore vingt-quatre ans, il rentra dans la vie civile, et se ferma sans retour une carrière qu'il avait si brillamment commencée.

Lorsque ma sœur quitta Toulouse, elle était grosse de cinq mois. En partant, elle demanda la bénédiction de ma mère de la manière la plus touchante. « Elle était convaincue, disait-elle, qu'elle ne survivrait pas à sa couche. » Hélas ! son pressentiment n'était que trop fondé.

Ma sœur était accouchée à la fin du mois de janvier[1], peu après la mort de mon père. Mon beau-frère nous avait fait part de cet événement toujours redouté pour une jeune femme, lorsqu'il a lieu pour la première fois, avec une joie proportionnée à son bonheur. Cécile lui avait donné un beau garçon qu'elle se proposait de nourrir. « Ma femme se porte si bien, écrivait M. de Geouffre, qu'elle forme déjà le projet de porter notre Adolphe à sa mère pour recevoir sa bénédiction. Elle est plus charmante que jamais; sa fraîcheur est celle d'une rose. Vous concevez, ma chère maman, quelle est la joie de tout ce qui l'entoure; elle est tant aimée! Cependant cette ivresse ne porte aucune atteinte à la sévérité des soins que réclame sa position dans une saison aussi rigoureuse; vous pouvez être parfaitement tranquille. Plus d'inquiétudes, maintenant: du bonheur et de la joie, voilà notre avenir. » Le reste de la lettre contenait des détails sur l'événement, qui avait été des plus heureux. Mon beau-frère délirait. Nous reçûmes cette lettre le 27 janvier; ma sœur était accouchée le 23.

Le 1er février, ma mère et moi nous étions chez mon frère, qui occupait à lui seul l'appartement

[1] 23 janvier 1795.

du second. Il avait un gros rhume, et ma mère n'ayant pas voulu qu'il s'exposât au froid, on avait dîné dans sa salle à manger. Ma mère s'était établie sur son canapé; elle avait mis mon frère dans une grande bergère, à moitié emmailloté, et faisait des rires d'enfant en pensant que, si mon frère était marié, comme elle voulait qu'il le fût dans six mois (elle avait un fort beau mariage en vue pour lui), que je le fusse, moi, quelque temps après, « il n'y a pas de raison, disait-elle, maintenant que cela est commencé, pour que je ne devienne pas grand-mère de vingt-cinq ou trente enfans. »

« Cécile doit être une charmante jeune mère, dit-elle enfin en cessant ses rires et avec émotion; je voudrais bien la voir dans ses fonctions de nourrice. »

Ma mère était fort mobile dans ses impressions. En parlant de sa qualité de grand-mère, cette idée lui avait paru bouffonne, et elle avait ri aux larmes. Mais aussitôt que son âme aimante lui eut retracé ce même petit enfant, qui la rendait aïeule, attaché au sein de sa fille et y puisant la vie, ses yeux se mouillèrent, et elle tomba dans une sorte de rêverie, un état doux, une demi-somnolence animée, que mon frère et moi nous nous gardâmes bien d'interrompre. Les détails

de cette soirée me sont aussi présens que si elle avait eu lieu hier.

Il était neuf heures; tout était tranquille: car, à cette époque, les équipages ne se disputaient pas le haut du pavé dans Paris, et notre quartier, indépendamment de cela, était alors assez solitaire. Nous gardions tous trois le silence; il n'était troublé que par un chant doux et monotone que ma mère murmurait à demi-voix; on aurait dit qu'elle berçait un enfant. Elle pensait à Cécile et à son petit Adolphe. Tout à coup le marteau de la porte-cochère retentit avec une telle force que nous ne pûmes retenir une exclamation; puis nous nous mîmes à rire, mon frère et moi. « Ce coup m'a fait mal, dit ma mère en portant sa main à son front; quelle est donc la personne assez mal apprise pour frapper ainsi par le temps qui court? » La porte de la rue se referma, et nous entendîmes de gros talons de bottes résonner pesamment sur le pavé. « Je n'ai pas défendu ma porte, » observa ma mère. Mon frère sonna; on lui remit une lettre que le facteur venait d'apporter pour lui. « Ah! dit Albert, des nouvelles de Cécile! C'est de Brives et de l'écriture de Geouffre. — Qui donc a-t-il perdu? » observai-je, car le cachet noir de la lettre venait de me frapper. En faisant cette question, à laquelle je n'attachais

nulle importance, je lève les yeux sur mon frère : je le vois pâle, et les traits bouleversés : « Que dit Geouffre dans cette lettre? » dit ma mère en se levant et s'avançant vers mon frère, dont l'état subit lui révélait un malheur. — « Ma sœur a été malade, mais elle est mieux maintenant, » répondit Albert d'une voix brisée. Ma mère s'élance sur la lettre, y jette les yeux, et pousse un cri terrible en tombant sur ses genoux. Ma pauvre sœur était morte!

Il faut avoir perdu, d'une manière aussi inattendue, des êtres qu'on chérissait, pour comprendre notre désespoir; rien ne saurait le décrire ni l'exprimer. Ma mère fut très-mal pendant plusieurs jours. La mort de ma sœur l'aurait toujours douloureusement affectée; mais au moment où elle venait de devenir mère, au moment où la tombe de notre père était à peine refermée sur lui! Et puis, cette joie, ces chants au milieu desquels cette mort avait été annoncée. Pauvre mère! elle fut bien malheureuse. Oui, elle fut bien malheureuse! car à tout cela se joignait un sujet de peine, que mon frère et moi avons *seuls* connu, et qui lui déchirait le cœur lorsqu'il se présentait à elle.

Cécile fut regrettée de tout ce qui la connaissait. La famille qui l'avait adoptée, sa belle-mère, son

beau-père, la pleurèrent comme nous. Elle était douce et pieuse comme un ange; douée de talens, de vertus, de grâces, de ces charmes attrayans qui ne s'imitent pas et vous font aimer de chacun. Bonne et chère sœur! elle était ma marraine. Je l'ai bien pleurée, et je la regrette encore. Son fils m'est resté; il a recueilli ma tendresse pour sa mère. Je trouve de la douceur à l'aimer. Il rappelle ma sœur dans toutes ses aimables qualités; comme elle il est doux et bon, avec les nuances, toutefois, qui existent entre le caractère d'une femme et celui d'un homme; comme elle aussi, il est aimé, et, comme elle, estimé de chacun.

Bonaparte envoya dès le lendemain du jour où il apprit ce nouveau malheur qui venait de frapper ma mère, et lui-même vint la voir. Il lui parla avec l'accent de la plus sincère amitié. Ma mère était si profondément accablée qu'à peine put-elle prendre sur elle de le recevoir. Il partit ensuite. Il était déjà marié avec madame de Beauharnais.

Mon beau-frère vint presque aussitôt à Paris. Il avait besoin de sortir de cet enfer qui tout à l'heure encore était un paradis pour lui. Son entrevue avec nous fut déchirante. Ma mère sentit son malheur encore plus vivement lorsqu'elle vit

M. de Geouffre. Elle me dit, le soir en se couchant, que peut-être le lendemain ne pourrait-elle pas le revoir. Il se mêlait à sa présence le souvenir de cette époque où elle avait résisté aux prières qu'il lui faisait pour l'unir à ma sœur. Cécile l'aimait, et ma mère disait en pleurant : « Pauvre Cécile! ta vie a été si courte! et j'en ai retranché six mois de bonheur. »

M. de Geouffre ne demeura pas long-temps avec nous. Il retourna en Limousin, où le rappelait le seul intérêt qui lui restât. Il était impatient de se retrouver auprès de son fils qu'il avait laissé aux soins de sa mère. En lui disant adieu, nous lui fîmes promettre de nous amener bientôt Adolphe.

Il avait bien fallu apprendre à ma mère que notre position n'était plus telle qu'elle pouvait encore la supposer. Le coup lui fut moins sensible que je ne le craignais. Il y avait dans son cœur tant de plaies saignantes, qu'il ne recevait pas d'atteintes de sujets semblables. Elle sentit parfaitement la nécessité de faire des réformes dans notre maison, qui avait été maintenue sur un pied trop dispendieux pour notre fortune presque détruite. Mon frère, qui ne songeait qu'à notre bonheur, sans penser à lui, voulut essayer quelques tentatives dans le commerce et eut la chance heureuse de

réussir. Il fut au moment de se donner entièrement à cette carrière; mais il craignit un engagement qui l'aurait lié pour quinze ans. Il fallait aller dans l'Inde; il fallait s'expatrier, nous quitter, ne plus nous protéger. Tout cela l'effraya. Il remercia notre ami Magon qui lui avait procuré cette possibilité de faire fortune. Il se borna à ce qu'il faisait alors.

Ma mère avait retrouvé quelques anciens amis. Les prisons s'étaient ouvertes depuis le régime directorial, et on commençait à respirer avec plus de liberté. Nous avions revu des personnes auxquelles nous avions dit un triste adieu. Cela produisit une singulière impression. Je me rappelle que c'était un mélange de joie et d'inquiétude. Ce ne fut qu'au bout d'un long temps que l'on put jouir du bonheur de les retrouver libres. Mais pour beaucoup, combien ce bonheur était empoisonné! Du nombre de ceux-là était le plus cher des amis de ma mère, celui que j'aimais dans mon enfance comme on aime un aïeul; c'était le comte de Périgord. Échappé aux sanglantes proscriptions, il rentrait dans le monde sans bonheur et sans joie. Il était d'un âge fort avancé, souffrant, goutteux, sans nulle fortune et tout-à-fait isolé. Ses deux fils étaient émigrés. Sa fille, madame la duchesse de Mailly, était morte; il ne lui restait que quelques

amis malheureux comme lui [1] et dont la fâcheuse position ne leur permettait pas de venir à son aide.

Lorsque nous le revîmes, ma mère ne put s'empêcher de faire un mouvement de triste surprise. Son changement était si grand que l'œil de l'amitié pouvait à peine le reconnaître. C'était la même bonté dans son accent, mais ce n'était plus lui; son regard était éteint; on voyait que les ressorts de la vie étaient usés.

Comment ai-je pu dire qu'il était seul? Comment ai-je pu oublier cet homme aussi noble qu'aucun preux, se dévouant à lui et lui sauvant la vie par sa belle conduite? M. le comte de Périgord avait parmi ses gens un valet de chambre nommé Beaulieu. Cet homme avait toujours été un excellent serviteur; il prouva que l'intérêt n'avait pas été son mobile. Dès qu'il vit son maître arrêté, tous ses soins lui furent consacrés. Il lui portait tout ce qu'il jugeait lui être bon ou agréable. Son dévouement fut entier.

M. le comte de Périgord, comme toutes les personnes innocentes qui alors étaient mises en pri-

[1] Il faut excepter de ce nombre monsieur le comte de Monchenu, qui, étant demeuré avec de la fortune, fit, pour le comte de Périgord, tout ce qu'une amitié dévouée peut offrir à un ami malheureux.

son, était persuadé qu'en fatigant le comité du salut public de pétitions on obtiendrait prompte et entière justice. Rien n'était plus faux que ce raisonnement. Beaulieu l'apprit d'un des parens de l'homme chez qui logeait Robespierre. Les pétitions répétées étaient la cause de la mort de la plupart des prisonniers. Quelquefois on n'avait pas pensé à celui qui écrivait. Sa première pétition donnait de l'humeur; la seconde la redoublait, et bien souvent les misérables mettaient les pauvres victimes en jugement pour éviter une troisième pétition.

Beaulieu, averti de cette manière de rendre la justice, se promit bien que son maître ne l'obtiendrait pas ainsi. Mais ce pauvre comte de Périgord avait précisément la conviction qu'il ne sortirait de prison qu'à force d'importunités. En conséquence, tous les jours une pétition était adressée tantôt à *ce bon monsieur de Robespierre*, tantôt à *cet excellent monsieur de Collot-d'Herbois*, ou bien encore à *monsieur Fouquier-Tinville.* « Enfin c'est une chose étrange, disait le comte de Périgord; personne ne me répond. Je ne conçois rien à cela. »

Il y avait une très-bonne raison pour que les pétitions restassent sans réponse. C'est que Beaulieu les jetait toutes au feu. Il parvint ainsi à faire

oublier son maître. Il payait les guichetiers fort cher; puis lorsque le comte de Périgord commençait à être connu dans une prison, il obtenait sa translation dans une autre. Enfin, un fils n'aurait pas eu pour son père une sollicitude plus tendre ni surtout plus active. Cet homme se multipliait autour de son maître. Lorsqu'il eut le bonheur d'obtenir sa liberté, M. de Périgord alla loger chez M. de Monchenu son ami. Beaulieu fut toujours auprès de lui, le soignant, l'entourant d'attentions délicates, et sacrifiant à cela tout ce qu'il avait. Ce qui prouve la bonté de M. de Périgord, c'est qu'un de ses domestiques, un homme de la livrée, classe du service où les sentimens sont en général moins honorables et moins élevés, vint, aussitôt qu'il sut son maître hors de prison, pour lui offrir ses services. Cet homme s'appelait Boisvert. Je ne sais ce que lui et Beaulieu sont devenus à la mort de M. de Périgord, qui arriva peu de temps après sa sortie de prison; mais j'espère que le prince de Chalais aura beaucoup fait pour de tels hommes : un mérite aussi rare a droit à une récompense.

Le comte de Périgord était pied-bot. Je ne me rappelle pas bien si c'était de naissance ou par suite d'une blessure, mais il y aurait des raisons pour croire que c'était de famille.

Il venait tous les jeudis passer la journée presque entière avec nous; alors il y avait toujours une querelle très-vive entre lui et Beaulieu. Il voulait venir à pied; Beaulieu ne le voulait pas, et disait avec raison qu'il ne le pouvait pas. En effet, son infirmité l'empêchait de marcher. Il souffrait horriblement.

Un jour il reçut une lettre de M. de Chalais, qui alors était en Angleterre. Cette lettre, dont certainement M. de Chalais était loin de prévoir les conséquences, en eut de terribles. Il disait à son père qu'il mourait de faim en Angleterre, que la misère y était au comble parmi les émigrés, et qu'enfin il était fort malheureux. M. de Périgord dînait précisément chez ma mère, le jour où cette lettre lui parvint. Son changement était frappant. Il avait pris le malheur dont parlait son fils, tout-à-fait au pied de la lettre. Pendant tout le dîner, il ne pouvait que répéter: « Grand Dieu! ils souffrent de la faim! » Et son assiette restait chargée de ce qu'on lui servait. Enfin plusieurs personnes lui remontrèrent que cela n'était pas possible, puisqu'il savait lui-même que M. de Chalais avait emporté des ressources. « Il peut les avoir perdues, » disait le pauvre père.

Il acquit la certitude dès le lendemain, par un

rentrant (car il y en avait déjà à cette époque), que son fils était encore riche, du moins qu'il avait une fortune qui le mettait à l'abri de tout besoin. « Les émigrés ne sont pas tous aussi heureux que lui, » disait M. de N....

M. le comte de Périgord fut plus tranquille; mais le coup avait frappé sur un corps usé par les quatre années de révolution qui venaient de s'écouler. La mort de la famille royale, la captivité du jeune roi et de la princesse, tous les malheurs de la monarchie, qui l'avaient atteint comme des malheurs de famille, tout cet ensemble de destruction lui avait porté des coups mortels. Aussi le moindre ébranlement suffit-il pour l'achever. Huit jours après, la place qu'il occupait à notre table n'était pas occupée; et deux jours plus tard, il n'existait plus.

Sa mort fut encore un nouveau malheur pour ma mère; elle retomba malade. Sa poitrine était affectée. Des insomnies, une toux opiniâtre, un peu de fièvre, enfin des symptômes alarmans la déterminèrent à consulter. On lui ordonna les eaux de Cauterets.

Dans ces entrefaites, mon frère reçut une lettre qui devait amener un grand changement dans notre sort. Il était appelé en Italie pour y exercer

les fonctions administratives; je suis sûre que Bonaparte ne fut pas étranger à cette nomination, quoiqu'il parût n'y être pour rien.

La séparation fut triste. Tant de malheurs nous avaient accablés! Tant de déchiremens avaient fait saigner le cœur de notre pauvre mère! Elle redoutait tout. La démarche la plus simple lui faisait craindre un résultat funeste. Elle fut au moment de demander à mon frère de ne pas la quitter. Si elle eût été seule, sans nul doute, elle l'aurait fait. Mais aussitôt que ses yeux s'arrêtaient sur moi, elle sentait bien que mon frère devait remplir la promesse qu'il avait faite à mon père sur son lit de mort. « Jamais tu n'abandonneras ta mère ni ta sœur; n'est-il pas vrai, mon ami? » avait dit mon pauvre père. Ma mère consentit donc au départ de mon frère; il partit, et je restai chargée de soigner ma mère, et, malgré ma jeunesse, chargée également de tout ce qui pouvait la concerner.

« Dieu te donnera des forces, et le jugement nécessaire pour que tu puisses remplir ta noble tâche, ma pauvre enfant, me dit mon frère en m'embrassant au moment de son départ. Confiance en Dieu, confiance en toi-même, et tout ira bien. Je t'écrirai souvent; toi, tu me tiendras

au courant de tout. Dès que ma mère aura manifesté un désir que les moyens que je te laisse ne te permettront pas de satisfaire, écris-moi à l'instant même, et ce Dieu en qui j'ai une grande foi n'abandonnera pas deux enfans dont le seul but est le bonheur de leur mère. »

Mon frère se rendit à sa destination, et nous nous mîmes en route de notre côté pour les Pyrénées. J'ai vu Cauterets depuis cette époque; je l'ai revu avec tout ce que la fortune pouvait me permettre de faire pour entourer mon existence de chaque jour, de chaque moment, d'un nouveau plaisir. Eh bien! je n'y ai pas retrouvé ce qu'il m'avait alors gratuitement prodigué; ce ne sont pas des illusions romanesques faites à plaisir. Ce ne sont pas des émotions redemandées au souvenir d'un livre, qu'on vient de lire. Non! j'interroge mon âme. C'est elle seule, qui me répond. Les impressions réveillées par cette interrogation, sont aussi vives que le jour où je les ressentis.

Plus tard, j'ai revu ces belles montagnes, rivales des Alpes. J'ai longé, traversé, parcouru leur longue chaîne; mais ce ne fut qu'à mon troisième voyage à Cauterets que je pus me livrer à mon ardent désir de parcourir ces belles montagnes que

je voyais devant moi. Ces belles forêts de sapins, qui sont comme la ceinture du Vignemale[1], la plus haute des Pyrénées françaises, me virent, seule, parcourir leurs routes frayées par le caprice des promeneurs. La Cerisay, Maourat, le Pont-d'Espagne, le lac de Gaube, et même Esplémousse, étaient les buts favoris des courses que je faisais faire à ma mère, non pas à pied (elle ne pouvait plus marcher), mais dans l'étrange voiture du pays. C'est une chaise à porteur, formée par un petit tabouret de paille, auquel sont adaptés deux très-gros bâtons, et qui est recouverte d'une toile blanche, soutenue par trois cerceaux fort légers. Deux ficelles fixent une petite planche, large de deux pouces, sur laquelle reposent les

[1] On sait qu'à une certaine élévation les animaux et les végétaux ne peuvent exister. Il y a alors un contact trop immédiat entre l'air et l'individu qu'il frappe. Le résultat de cette impression est quelquefois mortel. On verra dans les volumes suivans comment j'ai fait ce voyage, l'un des plus périlleux et le plus curieux que qui que ce soit puisse faire dans les montagnes. La reine Hortense l'avait fait l'année précédente, mais son voyage n'a aucune ressemblance avec le mien. Mes guides s'égarèrent, et quoique son voyage n'eût pas comme le mien un risque périlleux, ses guides obtinrent d'elle une médaille d'or sur laquelle était écrit : *Voyage au Vignemale.*

pieds. Lorsqu'on est établi dans cette espèce de cage, deux robustes montagnards, à l'œil de faucon, aux pieds d'isard, vous emportent avec une agilité qui vous trouble d'abord. Il y a du fantastique dans cette vélocité avec laquelle on est entraîné sur le bord d'un précipice obscur, dont l'œil ne peut mesurer la profondeur, ou dans une ascension non moins rapide, à travers une mer de nuages que le soleil colore de pourpre et d'azur.

Cette impression est vraiment fort étrange. Le premier moment a quelque chose de si inusité, de si éloigné de nos sensations ordinaires, que les yeux se ferment, et que la main, par une crispation nerveuse, s'attache à l'une des légères poignées du tabouret. Bientôt on veut voir où l'on est; on regarde avec avidité ce même péril qu'on croyait redouter; et, un instant après, la rapidité de la course, soit descendante, soit ascendante, ces vives lumières, cet arc-en-ciel mouvant qui nous entoure, ces parfums qui s'élèvent sous chaque pression du pas robuste du montagnard sur le tapis diapré et parsemé de thym, de serpolet, d'œillets sauvages, sur lequel il vous fait voler; cette succession d'enchantemens qui sont naturels, et dans lesquels vous

roulez, pour ainsi dire; tout cela vous enivre et vous donne une activité de vie, une double respiration, qui ajoute à l'existence et en augmente le bonheur.

CHAPITRE V.

Notre retour à Paris. — Les émigrés rentrés. — Tableau de la société de Paris. — Les bals publics, et les personnages connus. — Madame de Da . . s au bal de l'hôtel Thélusson. — Singulière nuit passée par M. d'Hautefort. — Madame Tallien. — Madame Bonaparte. — Madame Hamelin. — Trénis et les beaux danseurs.

Ma mère revint des eaux avec une santé presque rétablie. Sa tristesse était aussi fort adoucie par la distraction du voyage et surtout par l'espoir de retrouver à Paris une foule de connaissances intimes que l'on est convenu d'appeler *amis* dans le monde, et qui, au fait sans être de véritables amis, apportent dans le commerce de la vie un charme tout particulier. La société d'aujourd'hui ne le connaît pas; tout y est acerbe, dur; nul ne veut convenir qu'il faut dans des habitudes journalières que chacun fournisse son contingent de

complaisance et d'aménité. Aussi maintenant ne voit-on plus de ces réunions amicales de quarante ou cinquante personnes se retrouvant chaque jour chez cinq ou six d'entre elles. Indépendamment de l'agrément que cette manière de vivre répandait sur l'existence, il en résultait des avantages plus sérieux. Celui qui n'avait pas de crédit trouvait toujours un appui dans la société dont il faisait partie. Si ce n'était par un mouvement de bonté naturelle, c'était par la crainte de rencontrer chaque jour une personne qu'on aurait refusé d'obliger; on aurait vu un visage mécontent. C'était donc une obligation pour celui qui le pouvait d'obliger ce qui était autour de lui. Je sais qu'à cela on peut répondre: « Ah! mon Dieu! que dites-vous donc? Eh! vraiment, c'était un beau temps que celui qu'il vous plaît de nous rappeler là!... Le talent n'était jamais récompensé; c'était une horreur. » Je conviens qu'alors, comme toujours, il y avait des abus, et que la faveur en provoquait beaucoup. Mais je demanderai si, sous une forme plus rude, plus spéculative pour les intéressés, moins agréable dans ses résultats, il n'y a pas aujourd'hui, comme au temps dont je parle, d'immenses abus de pouvoir, enfans de la faveur? Si j'avais du temps à perdre, je ferais une belle liste de noms ignorés que la patrie ne con-

naît que par ce qu'il faut bien les mettre dans des brevets et dans des titres de pension. Quoi qu'il en soit, lorsque ma mère apprit le retour de la plus grande partie de ses connaissances, sa joie fut extrême. La France avait alors une apparence de tranquillité, et les émigrés rentraient en foule avec une confiance qui leur fut au reste bien fatale [1] quelques mois plus tard, mais qui alors paraissait parfaitement motivée. Les femmes surtout étaient dans un enchantement vraiment communicatif. Cette douce patrie, cette belle France, que rien ne remplace, et qui redouble par son souvenir l'amertume de toute terre d'exil, quelque hospitalière qu'elle soit, elles la revoyaient donc encore! Je me rappelle qu'en retrouvant ma mère, avec laquelle elle était intimement liée, madame de Martois [2], arrivée seulement depuis quelques jours à Paris, et tout émue encore de cette joie qu'elle avait éprouvée en voyant seule-

[1] Au mois de fructidor.

[2] Elle était Napolitaine ou Romaine, je ne sais lequel des deux ; mais venue à un an en France, et s'y étant mariée, elle l'aimait comme et même plus que sa terre natale. Elle était de la plus charmante figure. Jeune encore, à l'époque de sa rentrée, elle se disposait à jouir de tout le bonheur qu'elle lui causait, lorsque, trois mois après son retour, elle mourut de la petite vérole à l'âge de trente-quatre ans.

ment les barrières, se jeta dans les bras de ma mère en fondant en larmes, et fut plus d'un quart d'heure avant de surmonter son émotion. Sa fille nous dit qu'il en était ainsi pour tous les amis qu'elle revoyait; il n'y avait de sa part ni affectation ni comédie ; cela provenait d'une âme ardente qui jouissait dans sa plénitude de tout le bonheur attaché au mot *patrie !*

Mais combien de mécomptes attendaient les malheureux proscrits à leur retour sur la terre natale ! La pauvreté, l'isolement, la mort, voilà ce qui les attendait pour la plupart. Ah ! tout n'était pas bonheur dans de pareils jours !

Une des amertumes les plus douloureuses peut-être, et dont je fus souvent témoin, naissait de la différence ou plutôt de la diversité des nuances de l'opinion. Eh bien ! ces nuances jetaient le trouble dans les familles les plus unies. La suite toute naturelle d'un long bouleversement de choses et de principes, avait nécessairement amené un autre bouleversement dans les habitudes les plus ordinaires de la vie. Ainsi, toutes ces douces réunions qui jadis faisaient le charme des relations intimes, n'existaient plus, ou bien étaient empoisonnées par l'odieuse politique ayant à sa suite l'aigre contradiction, la colère, la dispute, et finissant souvent par amener une rup-

ture entre le mari et la femme, le frère et la sœur, et quelquefois entre le père et le fils.

Ce tableau est celui que présentaient les sociétés de Paris à l'époque dont je parle en ce moment, c'est-à-dire en 1796 et 97; aussi le mot *société* était-il employé vulgairement pour désigner une réunion; mais à bien dire, il n'y en avait aucune. Les maisons particulières craignaient de montrer du luxe en recevant habituellement, et l'on se bornait à aller beaucoup dans des réunions d'abonnés où se trouvait alors la meilleure compagnie. Il en était ainsi non-seulement pour des concerts, mais pour des bals. On n'imagine guère aujourd'hui que les femmes les plus élégantes allaient danser au bal de Thélusson[1], au bal de Richelieu[2]; et le plus curieux de tout cela, c'est que toutes les opinions, toutes les castes s'y trouvaient réunies et confondues et s'entendaient fort bien ensemble pour rire et sauter.

Un jour, au bal de Thélusson, il arriva une assez drôle d'aventure à madame de Da..s qui y menait quelquefois sa fille. Un froissement

[1] A l'hôtel Thélusson, au bout de la rue Cerutti, en *face* du boulevart, il y avait alors une immense arcade. Murat l'acheta sous le Consulat.

[2] De même à l'hôtel de Richelieu.

devait nécessairement avoir lieu entre des gens non-seulement opposés dans leur manière de voir, mais mutuellement blessés les uns par les autres : aussi, malgré l'apparente intelligence, y avait-il souvent des scènes, inaperçues par la foule, mais d'un extrême intérêt pour ceux qui avaient le bonheur d'en être témoins, et qui pouvaient les comprendre.

Madame de Da . . s était arrivée fort tard. Le grand salon rond était totalement rempli et il n'y avait aucune possibilité de trouver deux places. Cependant à force de coups de coudes et de sollicitations, ces dames parvinrent au centre du salon. Madame de Da. . s, qui n'était pas absolument timide de son naturel, regardait de tous côtés pour voir si elle découvrirait au moins une place, lorsque ses regards tombèrent sur une jeune et charmante figure, entourée d'une profusion de cheveux blonds, regardant timidement avec de beaux et grands yeux bleu-foncé et offrant dans tout son ensemble l'image de la plus gracieuse sylphide. Cette jeune personne était reconduite à sa place par M. de Trénis, ce qui prouvait qu'elle dansait bien; car M. de Trénis n'admettait à l'honneur d'être invitées par lui, que celles qui méritaient la réputation de *belle danseuse*. La gracieuse jeune fille, après avoir salué,

en rougissant, *le Vestris* des salons, s'assit auprès d'une femme qui paraissait être sa sœur aînée, et dont la parure élégante faisait l'objet de l'attention et de l'envie de toutes les femmes du bal. « Qui sont ces femmes-là[1] ? demanda madame de D..as au vieux marquis d'Hautefort qui lui donnait le bras. — Comment! vous ne reconnaissez pas la vicomtesse de Beauharnais ? C'est elle et sa fille. Elle est aujourd'hui madame Bonaparte. Eh ! mais,... tenez, voici une place à côté d'elle; venez vous y asseoir; vous renouvellerez connaissance. »

Madame de Da . . s, pour toute réponse, donna une telle secousse à M. d'Hautefort qu'elle l'entraîna, malgré lui, dans l'un des petits salons qui précédaient la grande rotonde : « Êtes-vous fou? lui dit-elle lorsqu'ils furent dans l'autre pièce. Une belle place vraiment! à côté de madame Bonaparte! Ernestine aurait donc été forcée de faire connaissance avec sa fille! Mais la tête vous tourne, marquis! — Ma foi! non. Que diable trouvez-vous de mal à ce qu'Ernestine fasse connaissance, se

[1] A cette époque, madame Bonaparte n'était pas fort connue dans le monde. On sait qu'elle n'avait pas été présentée à la cour de Marie-Antoinette. Le fait réel est que madame de Da . . s ne la connaissait pas.

lie même d'amitié avec mademoiselle Hortense de Beauharnais? C'est une charmante personne; elle est douce, aimable..... — Qu'est-ce que tout cela me fait, à moi? je ne veux pas me lier avec de pareilles femmes. Je n'aime pas les gens qui déshonorent leur malheur[1]. » M. d'Hautefort leva les épaules et ne répondit pas.

« Eh! mon Dieu, quelle est cette belle personne? » dit madame de Da.. s, et elle indiquait une femme qui entrait en ce moment dans le salon, et vers laquelle non-seulement les regards, mais la foule se portait.

Cette femme était d'une taille au dessus de la moyenne. Mais une harmonie parfaite dans toute sa personne empêchait de s'apercevoir de l'inconvénient des trop hautes statures. C'était la Vénus du Capitole, mais plus belle encore que l'œuvre de Phidias, car on y retrouvait la même pureté de trait, la même perfection dans les bras, les mains, les pieds, et tout cela animé par une expression bienveillante, une réflexion du miroir magique de l'âme, qui disait tout ce qu'il y avait

[1] Le mot a été dit; il est positif. La scène nous fut rapportée dans son entier par l'un des parens de M. d'Hautefort qui donnait le bras à madame de D...., et ne quitta pas ces dames de la soirée.

dans cette âme, et c'était de la bonté. Sa parure ne contribuait pas à ajouter à sa beauté, car elle avait une simple robe de mousseline des Indes, drapée à l'antique, et rattachée sur les épaules avec deux camées; une ceinture d'or serrait sa taille et était également fermée par un camée; un large bracelet d'or arrêtait et fixait sa manche fort au dessus du coude; ses cheveux, d'un noir de velours, étaient courts et frisés tout autour de la tête; cette coiffure s'appelait alors *à la Titus;* sur ses blanches et belles épaules était un superbe schall de cachemire rouge, parure à cette époque fort rare encore et fort recherchée. Elle le drapait autour d'elle d'une manière toujours gracieuse et pittoresque, formant ainsi le plus ravissant tableau.

« C'est madame Tallien [1], » répondit M. d'Hautefort à madame de Da..s. « Madame Tallien ! s'écria-t-elle. Ah ! mon Dieu, comment m'avez-vous amenée ici, mon cher ami ? — Ma foi ! je vous défie de trouver dans tout Paris un lieu où soit rassemblé

[1] J'ai habité Bordeaux ; j'ai eu des amis qui doivent leur vie à madame Tallien. J'ai su sur les lieux même tout le bien qu'elle a fait, et je n'en puis trop dire. N'ayant jamais eu à m'en plaindre, il est donc naturel que j'en fasse l'éloge.

une meilleure compagnie. » Puis il marmotta quelques-unes des bonnes paroles qu'il avait au service de ceux qui lui déplaisaient.

Dans ce moment une forte odeur d'essence de rose se fit tout à coup sentir dans l'appartement. Un mouvement assez vif fit porter vers la porte une foule de jeunes gens, de ceux qu'on appelait alors des incroyables, au devant d'une jeune femme qui arrivait seulement, quoiqu'il fût prodigieusement tard. Dans cette femme on trouvait ce qu'on peut appeler de la laideur, et cependant un inconcevable attrait. Elle était mal faite, mais ses petits pieds dansaient si bien! Elle était brune, mais ses yeux noirs brillaient d'une telle expression! Et puis elle était gracieuse; on voyait que si elle était méchante pour quelqu'un, c'est qu'on l'avait attaquée. Son regard vif et malin étincellait d'esprit, et exprimait en même temps toute la bonté de la personne la plus simple. Elle était, tout ensemble, bonne amie, et la plus amusante des femmes. Enfin elle plaisait; elle était à la mode alors, et son nom était redouté ou souhaité lorsqu'on désirait être jugé par elle. Tous les hommes remarquables du bal l'entourèrent, aussitôt qu'elle parut; parmi eux on remarquait les deux MM. de l'Aigle, M. de Montron, M. Bachué, Albert Dorsay, les Anisson, les deux frères Charles

et Juste de Noailles, les trois Rastignac et plusieurs autres dont les noms sont moins connus. M. Charles Dupaty, M. de Trénis, M. Laffitte lui demandèrent à l'instant de danser avec eux; elle répondit à chacun avec une expression de bonne humeur et d'esprit, en souriant de manière à montrer deux rangées de dents d'ivoire, et continua d'avancer, en agitant ses légères draperies parfumées, embaumant ainsi tout l'appartement.

Madame de Da..s, que cette odeur tourmentait, et qui, comme toutes les personnes tracassières, veulent toujours se plaindre de ce qui plaît aux autres, commença par s'agiter sur la banquette où elle avait enfin trouvé une place, et finit par dire très-haut avec un accent fort impertinent : « En vérité! je crois que c'est la femme ou la fille de Fargeon [1]. Il y a de quoi faire évanouir l'homme le plus robuste [2]. — C'est madame Hamelin, » dit

[1] Fargeon était, avant la révolution, un très-fameux parfumeur. Son fils, qui lui a succédé et qui demeure rue du Roule, est aussi un fort bon parfumeur.

[2] Ceci me rappelle un mot assez drôle de M. de Conflans, père de madame la marquise de Coigny, celle que tout Paris a connue si aimable et si spirituelle. Son père était un peu original. C'était lui qui ne mettait jamais de poudre, parce que sa tête fumait, à ce qu'il prétendait, comme un volcan aussitôt

M. d'Hautefort. Le lendemain, il nous raconta que rien ne l'avait plus amusé dans cette soirée que d'être le premier gentilhomme de madame de Da . . s, lui nommant ainsi des personnes qui pour elle étaient de vrais épouvantails. « Madame Hamelin! s'écria-t-elle, madame Hamelin! Venez ici, Ernestine, ajouta-t-elle d'une voix émue de colère. Mettez votre palatine, et partons. » Tout ce qu'on put lui dire ne servit qu'à hâter son départ. Elle répétait avec un accent indigné : « Et ce marquis! m'assurer que je trouverais ici mon ancienne société! Vraiment, oui. Depuis une heure je tombe de fièvre en chaud-mal. Allons, ma fille, partons. »

Cette scène s'est passée à quelques pas de la banquette où ma mère et moi nous étions assises.

que la houpe la touchait. Sa belle-mère et lui étaient en guerre continuelle; cette guerre devenait souvent fort méchante, tout en ayant l'origine la plus simple. Un jour madame de Conflans étant en couches, et M. de Conflans, s'approchant de son lit pour l'embrasser, en fut empêché par sa belle-mère qui lui dit qu'il sentait l'ambre. Or la vénérable personne avait, à ce que dit la tradition, l'inconvénient d'avertir de son voisinage autrement qu'en parlant, et son gendre lui dit avec humeur : « Eh! que diable! madame, croyez-vous donc qu'il n'y ait que les bonnes odeurs qui fassent mal? »

Quant à ce qui précède la dernière partie de cette comédie, nous connaissions le marquis d'Hautefort, qui, avec son esprit satirique, ne nous en laissa ignorer aucune particularité. Il était fort moqueur, et long-temps il nous fit rire en nous racontant sa nuit de bal.

CHAPITRE VI.

Une amie de ma mère et sœur Rosalie. — Ma première communion. — Mademoiselle Adèle de Boisjelin, madame de Laville-Gontier, et la robe bleue de ciel. — L'évêque de Saint-Papoul, et l'église remplie.

Ce fut vers cette époque que ma mère s'occupa de me faire faire ma première communion. Je commençais à être même plus grande qu'il ne le fallait pour cette cérémonie si remarquable pour la jeunesse. Jusqu'alors il avait été impossible d'avoir le libre exercice du culte dans une église; enfin quelques-unes venaient d'être rouvertes dans Paris; mais le nombre en était encore si restreint que, demeurant rue Sainte-Croix, dans la Chaussée-d'Antin, je ne pus trouver une église que dans le quartier Poissonnière; ce fut donc à

Bonne-Nouvelle que je fis ma première communion, et que je reçus la confirmation.

Ma mère avait retrouvé à Paris une famille de Marseille à laquelle elle était sincèrement attachée. M. et madame de Saint-Mesmes étaient bien les meilleurs, les plus excellens amis. M. de Saint-Mesmes était à la tête d'une partie des fournitures de l'armée d'Italie. Il était assez âgé pour être le père de sa femme, jeune et charmante personne, qui l'aimait avec autant de tendresse et même d'amour que s'il eût été le plus beau garçon de Paris. Sa vertu, sa pureté, la rendaient vraiment intéressante. Je me sens heureuse, en rappelant seulement son souvenir. J'éprouve une sorte de calme qui rafraîchit mon sang, lorsque je me rappelle cette jeune mère entourée de six ou sept enfans qu'elle avait nourris, et s'occupant, au milieu d'eux, des soins de sa maison, comme une jeune Grecque aurait pu le faire jadis au sein de son gynécée.

Ce fut cette aimable femme qui me fournit le moyen de faire ma première communion. Elle connaissait une religieuse bénédictine qui, sans elle et ses secours, eût été fort à plaindre. Madame de Saint-Mesmes était la providence de sœur Rosalie. Pour lui témoigner sa reconnaissance, sœur Rosalie venait s'établir pendant des mois

entiers chez madame de Saint-Mesmes, et enseignait la parole de Dieu à ses enfans. Il y avait deux de ses filles dont l'âge se rapprochait un peu du mien, quoiqu'elles fussent plus jeunes, et avec lesquelles j'allais souvent passer quelques heures avec grand plaisir. Sœur Rosalie me demanda si je voulais faire ma première communion. On pense que ma réponse ne pouvait être douteuse. J'acceptai avec le plus vif empressement, et aussitôt nos arrangemens furent pris. Ma mère, qui déjà se sentait atteinte des douleurs cruelles qui, plus tard, l'ont mise au tombeau, fut heureuse de penser que j'allais enfin remplir un devoir que les événemens de la révolution l'avaient, jusqu'alors, empêchée de me faire accomplir. Sœur Rosalie vint donc lui communiquer le lendemain les arrangemens qu'il était nécessaire de prendre, et que voici.

Plusieurs jeunes personnes étaient confiées à la sainte fille pour le même objet, ou pour la confirmation. Laurette Saint-Mesmes était du nombre des dernières; mais parmi les autres se trouvaient des jeunes filles logées à des distances immenses l'une de l'autre. Il fallait, cependant, que tout cela fût réuni tous les jours à huit heures et demie dans la sacristie de l'église de Bonne-Nouvelle, en présence de M. de Cani,

curé de cette paroisse, le plus digne des hommes, et l'un des pasteurs qui ont le moins abandonné leur troupeau aux jours du péril.

Sœur Rosalie ne fut rebutée par aucune difficulté ni effrayée par aucune fatigue. A cette époque, ma mère était trop souffrante pour que sa femme de chambre de confiance pût la quitter en même temps que moi, qui étais sa garde habituelle. Rosalie le comprit à merveille; aussi tous les jours elle venait du fond du Marais (de la rue des Trois-Pavillons) chez ma mère; elle me prenait par le bras, se remettait en marche, et nous allions alors ensemble rue d'Orléans, toujours au Marais, pour chercher mademoiselle Adèle de Boisgelin, qui devait faire sa première communion avec moi. Elle était fort délicate, et ne pouvait se lever d'aussi bonne heure que Laurette de Saint-Mesmes et moi; elle dormait donc pendant que Rosalie rassemblait son petit bataillon, et puis nous la prenions, et nous nous rendions à l'instruction. Quelquefois madame de Boisgelin faisait conduire Adèle à l'église, mais rarement.

Adèle de Boisgelin avait alors douze ans; elle était fort petite, même pour son âge, et paraissait à peine dix ans. Elle était pâle et maigre; toute sa personne était frêle, sans cependant annoncer de la souffrance; elle était douce et gaie, bonne,

gracieuse, et tout-à-fait spirituelle, annonçant devoir être un jour une femme aimable. Ce fut l'effet qu'elle fit à ma mère, et elle a confirmé pleinement le jugement qu'elle en a porté. Elle est devenue madame de Laville-Gonthier, et chacun sait combien c'est une personne agréable.

Nos exercices de piété, nos instructions, tout ce qui a rapport à cet acte solennel, par lequel la jeune fille quitte l'enfance, ainsi que le jeune garçon, tout fut conduit avec la plus grande régularité par ceux qui nous dirigeaient, mais surtout par notre pasteur; celui qui, chaque jour, nous distribuait des conseils, des instructions, avec une émotion de joie qui faisait même battre nos jeunes cœurs. Nous étions touchées, tout jeunes filles que nous étions, de voir ce vénérable prêtre, sortant des périls de la proscription, et ne craignant pas d'en affronter d'autres, en reproduisant la parole de vie parmi cette jeune génération qui avait été au moment d'en être privée. Jamais le souvenir de ces six semaines ne sortira de la mémoire de mon cœur. Jamais je n'oublierai les exhortations de M. de Cani; ses paroles admirables, sa vertu, son courage, et surtout sa bonté pour nous, pauvres jeunes filles, mal apprises, quoique instruites. Rien ne le rebutait: il nous traitait comme si nous eussions été ses enfans.

C'est une grande époque dans notre vie que celle de notre première communion. Il existe un rapport entre elle et les temps à venir de notre existence que rien ne peut jamais détruire, lorsque la première instruction a été bien faite. Je l'ai éprouvé; je l'éprouve encore tous les jours; et, tous les jours, pensant à Rosalie, à M. de Cani, je les bénis, et je prie maintenant pour eux celui qu'ils m'ont si bien fait connaître.[1]

Notre retraite fut austère, et pourtant je ne trouvais pas qu'elle le fût encore assez. J'aurais voulu, dans de pareils momens, être appelée à donner une preuve de mon dévoûment par l'abandon de tout mon être. Eh! qui n'a pas, comme moi, connu tout le charme de semblables momens? Le souvenir en est encore présent, et avec d'autant plus de force que rien ne vient l'altérer, rien ne vient troubler la limpidité de sa source. Nul regret ne se mêle à cette époque de ma vie. Je n'y vois que des fleurs, des flambeaux, un autel, un ciel s'ouvrant pour me montrer un Dieu venant à moi; tout est joie, pureté, amour, bonheur!

Nous communiâmes le lundi de Pâques. La foule

[1] Sœur Rosalie vit toujours. Je l'ai appris depuis quelques jours; elle habite un couvent dans les environs de Meaux.

était immense. L'église de Bonne-Nouvelle était tellement encombrée de monde, que les jeunes communiantes pouvaient à peine circuler. Le peuple de Paris, privé depuis si long-temps de ses cérémonies religieuses, éprouvait une joie presque délirante, en voyant cette troupe de jeunes filles avec leurs voiles blancs, leur figure virginale, s'agenouillant devant l'autel et offrant à Dieu un cœur pur et pieux. Dans cette foule chacun reconnaissait une fille, une sœur, une nièce, et se croyait meilleur en voyant des bouches si pures prier pour lui. Ma mère, qui, bien qu'elle fût souffrante, était venue à la cérémonie, me dit le soir qu'elle avait entendu à cet égard des choses étranges, puisqu'elles venaient de gens qui certes n'étaient influencés ni par le fanatisme ni par aucun autre prestige que celui de la vérité.

J'ai dit que ma mère m'avait rapporté ce qu'elle avait entendu; car pour moi, quoique je fusse aussi dans l'église, je ne vis et n'entendis dans cette journée qu'une seule et unique chose. Mais il en est que l'on décrit : celle-ci n'est pas du nombre, et je me tais.

Le lendemain fut encore un jour heureux pour moi. Je reçus la confirmation, dans la même église de Bonne-Nouvelle, des mains de M. de Maillé, évêque de Saint-Papoul. La foule était tellement

immense qu'il fut obligé d'administrer le sacrement jusque sur la dernière marche extérieure de l'église. C'était une telle ferveur, que des femmes malades apportaient leur enfant sur leurs bras, et le tendant à l'évêque : « Bénissez-le! bénissez-le, monseigneur! s'écriaient-elles; hélas! peut-être ne vous reverrons-nous pas! »

Laurette de Saint-Mesmes, trop jeune pour faire sa première communion, avait été confirmée avec moi. C'était une bonne et excellente enfant, ayant beaucoup de gaîté et de naturel, et que j'aimais beaucoup. Je ne me rappelle pas si Mélanie de Saint-Mesmes, sa sœur, fut confirmée en même temps que nous. C'était aussi une bonne et douce jeune fille; elle est aujourd'hui mariée au général Romœuf, commandant à Dijon.

Ce ne fut qu'après la cérémonie du lundi de Pâques, que je revins assez à moi pour remarquer la toilette plus que burlesque de la pauvre Adèle de Boisgelin le jour de sa première communion. Je n'ai jamais pu m'expliquer la raison qui a fait venir mademoiselle de Boisgelin à l'église dans une occasion solennelle, avec une robe de gros de Naples ou plutôt de gros de Tours bleu-de-ciel, faite ce qu'on appelait en 89 en fourreau lacé, avec les manches demi-courtes, en sabot, avec des petites

manchettes de dentelles, et un fichu croisé très-richement garni, puis ensuite un bonnet monté avec des barbes. Ceux qui croiront que je charge le tableau peuvent le demander à madame de Laville-Gonthier elle-même. Elle est devenue une de nos femmes les plus élégantes, et peut bien convenir d'un fait qui, d'ailleurs, ne fait même qu'une ombre de plus en faveur du tableau gracieux qu'elle nous présente aujourd'hui.

Quelques jours après la cérémonie de Pâques, ma mère me fit donner un grand déjeuné à toutes mes jeunes compagnes de bonheur. Adèle de Boisgelin y vint avec la robe bleu-de-ciel et le bonnet monté. La bonne Rosalie me gronda terriblement fort, pour m'être permis de faire une observation à Adèle sur son singulier costume. « Il est convenable pour une jeune demoiselle de sa sorte, me dit-elle ; vous deriez être mise comme elle, mademoiselle Laure; toutes ces robes à la grecque vous donnent l'air d'une baladine; permettez-moi de vous le dire. »

La colère de sœur Rosalie m'apprit que c'était elle qui avait ordonné la toilette de la pauvre Adèle pour le jour de Pâques, et elle-même me le confirma. Du reste, comme je l'ai dit plus haut, elle a bien rappelé de cette époque. Si je n'en avais été moi-même témoin oculaire, je n'aurais

pas ramené sur la scène la robe bleu-de-ciel, les manches à sabot et le bonnet monté. C'est, d'ailleurs, un tribut payé au plaisir de parler de ma première jeunesse.

CHAPITRE VII.

L'armée d'Italie. — Triomphes de Bonaparte. — Mon frère à Massa-Carrara. — Lucien Bonaparte et Christine Boyer. — Lucien Brutus et Saint-Maximin-Marathon. — Course à Versailles. — Aventures de mon frère. — Madame Felice, et enlèvement. — Le général Lannes et M. Felice. — Rivalité de Lannes et de mon frère. — Léoben et Campo-Formio. — Bonaparte à Paris, et enthousiasme général. — Haine du Directoire pour Bonaparte. — Bal chez M. de Talleyrand.

L'armée d'Italie surprenait chaque jour par les prodiges qu'annonçaient ses bulletins. Le Directoire, qui n'aimait pas le général Bonaparte, aurait bien voulu dissimuler la gloire du jeune héros; mais alors la patrie qu'il sauvait de l'invasion autrichienne, les soldats qu'il menait à la victoire, tout avait des milliers de voix pour la proclamer, et la ressource unique qui restait au ridicule gouvernement que notre sottise nous avait

donné, était de nuire dans l'ombre à celui qu'il aurait voulu détruire après l'avoir élevé.

Mon frère était alors en Italie. Il avait rejoint le quartier-général, et Bonaparte avait été parfait pour lui. Mon frère lui avait remis une lettre de recommandation de Joseph Bonaparte : « Pour-» quoi donc cette lettre? avait dit le général; d'où » vient de votre part une aussi grande méfiance de » vous-même? » poursuivit-il en regardant plus sérieusement Albert. Mon frère répondit que la légère altercation qu'il y avait eu entre ma mère et lui lui avait fait craindre que le général n'en eût peut-être gardé le souvenir. « Vous vous trompez, » dit Bonaparte: cette scène a été aussitôt effacée » de mon souvenir. Je crains même que madame » Permon en ait plus de rancune que moi. Et cela » doit être, ajouta-t-il en riant; ceux qui ont tort » se fâchent toujours. »

En cette occasion, le contraire arriva; car c'est Bonaparte qui n'a jamais perdu le souvenir de cette malheureuse altercation. Plus de dix ans après il m'en parlait encore avec amertume. Quoi qu'il en soit, il fut très-bien pour mon frère, l'accueillit à merveille, lui donna tout l'appui qu'il pouvait demander, et lui fit avoir une fort bonne place.

Tandis que le général Bonaparte parcourait

l'Italie de victoire en victoire, sa famille se réunissait à Paris et y formait une colonie. Joseph Bonaparte, après avoir été ambassadeur de la république française à Rome, était revenu à Paris, ramenant avec lui la sœur de sa femme, mademoiselle Désirée Clary, qui alors était dans le deuil le plus profond de la mort tragique du malheureux et brave Duphot qui avait été massacré à Rome presque sous ses yeux, au moment où elle allait l'épouser. La première douleur avait perdu un peu de sa violence, mais il en restait encore assez pour exciter beaucoup de pitié. Heureusement qu'elle était jeune alors et fort agréable.

Lucien annonçait son arrivée. Il venait d'obtenir une place je ne sais où, en Allemagne, et il voulait passer par Paris pour voir sa famille qui s'y trouvait presque toute réunie dans ce moment. Lucien venait de faire à cette époque un coup de tête, dont le général en chef, qui dès lors se regardait comme le chef de la famille, était courroucé au dernier point. Lucien Bonaparte est un homme que, sans nul doute, beaucoup de gens ont bien connu, mais que peut-être peu ont bien jugé. Je l'ai vu long-temps et beaucoup. Je l'ai vu sans prestige, sans prévention ; ce sont deux écueils à éviter dans le jugement à porter d'un individu, quel qu'il soit.

Lucien Bonaparte a été doué par la nature d'une profusion de talens, d'une richesse de capacité immense. Son esprit est vaste, il ne recule devant aucun plan. Son imagination brillante, accessible à tout ce qui porte un caractère de grandeur et de création, lui a souvent donné l'apparence d'un homme peu susceptible d'être guidé par la raison dans une occasion importante. Mais cela n'est pas; son cœur est bon, et quoique les passions l'aient souvent entraîné, quel est le reproche sérieux qu'elles lui aient fait encourir? Et quant à sa conduite avec l'empereur, elle est parfaitement belle et honorable.

En 1794 ou 1795, Lucien obtint une place de garde-magasin à Saint-Maximin, petit village de Provence. A cette époque, la folie était un peu à l'ordre du jour, même pour les plus sages. Il fallait se sacrifier à cette manie du moment. Il le fallait sous peine sévère. Ce n'est pas que je veuille justifier Lucien de sa folie, en prétendant qu'il y était contraint; je crois au contraire que ce qu'il a fait, il l'a fait tout-à-fait volontairement, et je suis convaincue qu'il agissait non-seulement de son plein gré, mais même par goût, lorsqu'il prit le nom de *Brutus*, et changea aussi, tandis qu'il était en train, le nom de Saint-Maximin en celui de *Marathon*. *Brutus à Marathon*, cela n'allait

guère ensemble : mais les noms étaient bien ronflans, et c'était ce qu'il fallait.

Le village de *Saint-Marathon-Maximin* n'est pas une magnifique résidence. *Lucien-Brutus* le sentit bientôt, et l'ennui l'aurait gagné, si l'amour ne l'eût consolé. Lucien-Brutus devint amoureux, mais amoureux fou, de mademoiselle Christine Boyer, dont le père était à la tête de la petite auberge de Saint-Marathon. Lucien était jeune alors, il avait à peine vingt-trois ans. Il aimait pour la première fois, et il aimait un ange de bonté, de vertu et de candeur. Christine ne se vit pas adorée par un jeune homme ardent, emporté, mettant en œuvre auprès de sa simplicité villageoise toutes les ruses, les ressources que sa courte expérience du monde lui avait fait connaître, et que son amour lui faisait employer habilement; Christine ne se vit pas impunément en butte à une telle attaque. Elle aima comme elle était aimée; mais jamais elle n'oublia son devoir, et Lucien fut contraint de l'épouser pour être heureux. Mais il l'aimait trop lui-même pour s'apercevoir de tous les désagrémens que cette alliance pouvait lui susciter dans sa propre famille. En effet, aussitôt que le général Bonaparte apprit ce mariage, il prononça comme un arrêt que jamais il ne connaîtrait la femme, et ne reverrait le

mari. Une place fut alors donnée en Allemagne à Lucien, et le jeune ménage vint à Paris.

C'est à cette époque que je vis Lucien Bonaparte pour la première fois, et que je connus Christine. Il y a des femmes dont il est facile de faire le portrait. On dit qu'elles ont de grands yeux, de beaux cheveux, un teint de lis et de roses, et puis c'est tout. Mais n'est-ce donc qu'au physique, que l'on peut prendre une femme? N'a-t-elle donc pas en elle des charmes divins à décrire? des profusions de bonté, d'amour?... Et voilà ce qu'on trouvait dans le cœur de cette excellente Christine. Je l'ai connue, et aussitôt je l'ai aimée. Plus tard, lorsque je l'ai vue entourée de cette auréole touchante de l'amour maternel, de nouveaux trésors de tendresse se laissaient découvrir en elle, et contraignaient à l'aimer davantage: c'était une douce tâche à laquelle on se soumettait sans peine.

Ma mère avait une grande affection pour Lucien, et le reçut comme l'aurait reçu sa mère. Christine fut aussi accueillie par elle avec une égale bonté. Joseph[1], qui revenait alors à Paris, et qu'au

[1] Je ne suis pas bien certaine qu'à ce premier voyage de Lucien Bonaparte à Paris, Joseph fût déjà revenu de Rome. Comme la différence est courte, je ne puis bien le dire.

fait chaque cadet considérait comme le chef de la famille depuis la mort du père, Joseph ouvrit les bras au jeune ménage, et ils furent heureux. A quelques jours de là, ils partirent pour l'Allemagne.

Pendant le peu de temps que Lucien Bonaparte et sa femme passèrent à Paris, ils firent une course à Versailles, et ne laissèrent aucun repos à ma mère qu'elle n'eût consenti à ce que je fusse aussi de la partie. Ne connaissant pas Versailles, je joignis mes demandes aux leurs, et je partis.

C'est dans cette petite excursion que j'ai vu Versailles pour la première fois, et je ne puis rendre l'impression *terrible* (c'est le mot) que cette reine veuve et dépouillée produisit sur moi! En voyant ces longues salles détendues et désertes, ces corridors obscurs, ces chambres encore toutes dorées, paraissant attendre un achèvement de pompe, ces immenses salons dans lesquels quelques voix étrangères et solitaires font entendre des parcelles de sons brisés; tout me parut si triste et si désolé que, toute jeune fille que j'étais, j'en ai conservé une si vive impression qu'en 1821, lorsque je fus m'établir à Versailles je me rappelai l'impression produite sur moi par l'abandon triste et honteux de l'ancienne demeure de Louis XIV. Je demandai dans quel état était le château, et lorsque je sus qu'il était toujours le

même que *sous le directoire*, je ne me souciai pas d'entrer dans cette royale habitation délaissée volontairement par ses protecteurs naturels : j'aurais bien plus souffert en voyant son abandon en 1821 que je ne l'avais fait en 1796. Le jardin était mon seul but de promenade.

Lucien fut absent peu de temps. Je n'ai jamais su ce qu'il avait été faire dans cette course. Sa femme avait été avec lui, ainsi qu'un de ses cousins, nommé Boyer. A leur retour, ils se logèrent rue Verte, dans le faubourg Saint-Honoré. Madame Bacciochi (Marianne Bonaparte) logea aussi, à ce que je crois, rue Verte. Madame Leclerc, qui alors arrivait de Milan où elle s'était mariée, prit une maison rue de la Ville-l'Evêque. Louis et Jérôme, trop jeunes pour être seuls, étaient, le dernier au collége de Juilly, et l'autre avec son frère Joseph[1]. Quant à celui-ci, il avait acheté une maison tout en haut de la rue du Rocher, presque dans la campagne, du moins alors. Depuis cette époque, on a tant bâti là, comme partout, que l'emplacement de la maison de Joseph est presque au centre d'un nouveau quartier.

[1] Et chez sa belle-sœur, madame Bonaparte, rue Chantereide. Il logeait chez les deux alternativement. Dès cette époque, Joséphine pensait au mariage d'Hortense.

Le temps dont je parle est encore plus loin de nous par la marche rapide des événemens que par celle du temps. Alors une semaine nous offrait le spectacle d'un empire détruit, d'une armée vaincue, prisonnière; nous étions accoutumés à de tels événemens, et nous ne nous contentions pas à moins. Cette époque est la plus glorieuse de la vie de Bonaparte. Il le savait bien, lorsqu'il dictait à Sainte-Helène les plus belles pages des campagnes d'Italie.

Le traité de Léoben était signé, celui de Campo-Formio lui avait succédé, le congrès de Rastadt se préparait, lorsque nous apprîmes que le général Bonaparte allait arriver à Paris. Ma mère paraissait attendre ce moment avec une impatience extrême. J'en ignorais alors le motif; je l'appris depuis, et voici de quoi il s'agissait : Mon frère était agent des contributions à Massa-Carrara; il avait pour collègue M. Gabriel Suchet, frère du duc d'Albufera. C'est un bon et excellent garçon, fort ami d'Albert, qui devint le nôtre également, et qui alors était avec lui à Massa-Carrara.

Mon frère était logé chez un monsieur Felice, dont la femme était une charmante personne. Le général Lannes, dont la division était près de Massa, si même elle n'était à Massa, avait remar-

qué, comme mon frère avait pu le faire, que madame Felice était jolie, et qu'on pouvait lui plaire; il se mit donc en mesure d'y réussir Mais le futur duc de Montebello prenait les villes plus aisément qu'une femme, même italienne. Mon frère jouait de la harpe à ravir, chantait de même, puis parlait et écrivait l'italien aussi facilement que le français, et faisait des sonnets et des *canzonne* à madame Felice, pas tout-à-fait aussi bons que ceux de Pétrarque, mais assez, enfin, pour que le cœur de la belle hôtesse se rendît tout doucement à merci; tandis que le général Lannes qui savait bien qu'il fallait aussi faire un plan d'attaque, avait imaginé comme la plus irrésistible des séductions, de lui raconter ses batailles, ses victoires, et pour dire la vérité, il y en avait déjà bien assez pour séduire un cœur qui aurait été libre; mais celui de madame Felice avait amené pavillon devant toutes les grâces d'Albert, et s'était surtout rendu à son amour, car mon bon frère avait la cervelle tout-à-fait brouillée. Enfin, un jour, les pauvres amans se persuadèrent qu'ils ne pouvaient pas vivre plus long-temps ainsi obsédés, d'un côté, par un amant jaloux et rebuté, et, de l'autre, par un mari Italien, qui avait le caractère assez mal fait pour qu'il lui fût déplaisant que sa femme en aimât un autre

que lui. Le résultat d'un aussi beau raisonnement fut de prendre la poste, et de quitter Massa, s'en remettant à l'amour pour les suites de l'aventure.

Lorsque le lendemain matin le pauvre époux délaissé s'aperçut de son abandon, il se prit à pleurer, et courut conter sa chance au général Lannes. En l'entendant, le général fit un bond dans son lit, qui faillit enlever le baldaquin: « Partis! s'écriait-il; partis! Et ensemble, dites-vous? — *Si, signor generale.* — Et de quel côté sont-ils allés? —*Eh! signor generale, come vuole ch'io lo possa sapere?...* — Eh! parbleu, répond le général Lannes, en sautant à bas de son lit et passant un pantalon, tout en regardant le pauvre Felice avec des yeux furibonds : maladroit que vous êtes, allez donc vous informer de quel côté ils ont suivi le vent. »

Le pauvre mari s'en fut aux informations, et apprit sans beaucoup de peine que les fugitifs avaient pris la route de Livourne. Aussitôt qu'il eut donné ce renseignement au général Lannes, « Allons! à cheval! à cheval, morbleu! en deux heures nous les rattrapons. Vous enfermerez votre femme, et je ferai changer ce berger Corydon de Français qui se mêle d'enlever nos femmes. Quand je dis les nôtres!... Allons, Felice! allons, mon ami! du cœur! Que diable! vous êtes pâle comme

une feuille de parchemin. — *Si, signor generale; grazie tante, grazie tante, faro cuore, faro cuore.* »

Et tout en disant qu'il *ferait cœur*, ses dents claquaient comme des castagnettes, ainsi que le général Lannes lui-même me l'a raconté plus tard. Le fait est que le pauvre homme n'avait pas du tout l'envie de se battre avec mon frère [1], et que le général, en lui demandant quelle arme il voulait emporter, lui avait fait un mal affreux. Du reste, le vilain personnage aurait encore mieux fait de se battre que de faire ce qu'il fit ensuite. Le général Lannes prit le commandement de la troupe, et le mari avec son beau-frère, un cousin, et je ne sais quel autre encore, se mirent en marche sous la protection de la bannière du général Lannes.

« *Ah! Cugino Pasquale*, disait Felice au petit cousin, *Cugino Pasquale! che amico! che questo bravo generale! che galant' uomo!* »

Les fugitifs furent atteints vers le milieu du jour. On ramena la brebis au bercail, et elle fut séparée inhumainement de son compagnon de route. Je crois que mon frère retourna à Carrara,

[1] Mon frère était de la première force à l'épée ; mon père, élève de Saint-Georges, avait été son maître ainsi que Fabien. Mon frère avait un funeste avantage, il était gaucher.

et que madame Felice fut emmenée dans une autre ville. Jusque là il n'y avait rien que de gai; mais ce monsieur Felice, poussé par je ne sais quel démon, forma une plainte criminelle contre ce pauvre Albert, comme ravisseur.

C'était cette affaire, que j'ignorais alors et que ma mère connaissait, qui la tourmentait beaucoup. Elle voulait savoir si le général Bonaparte avait eu à cet égard des renseignemens accusateurs. Ma mère s'affectait toujours facilement, et son imagination redoublait les craintes qu'elle pouvait raisonnablement avoir.

Bonaparte vint à Paris. Il serait bien difficile de donner même une légère idée de l'enthousiasme avec lequel il fut reçu. Le peuple français est bien léger, bien peu susceptible d'une longue suite dans ses affections; mais il est accessible au sentiment de la gloire. Donnez-lui des victoires, et il sera plus que content: il sera reconnaissant.

Il le fit bien voir, lorsque le général Bonaparte arriva à Paris, à l'époque dont je viens de parler. Ce fut un vrai triomphe, auquel il ne manquait que l'ovation; mais il faillit lui coûter cher. Voici un fait qui peut servir à le prouver.

Le Directoire, comme tous les pouvoirs faibles et impuissans pour produire et pour diriger, bien

qu'il s'appelât le *Directoire exécutif*, vit avec une jalousie, qui bientôt produisit la haine, ce sentiment d'amour et de reconnaissance que le peuple français témoignait à son jeune héros. Un seul mouvement semblait faire agir ces cinq hommes, dont pas un n'était capable de comprendre Bonaparte. L'incapacité, la corruption, et une ambition effrénée, cachée sous des dehors républicains, voilà de quoi se composait le pouvoir qui nous régissait alors, et qui ne voulait de gloire que celle de ses créatures immédiates. Bonaparte s'était émancipé depuis qu'il avait été envoyé en Italie, et ses lauriers et ceux de son armée étaient *propriété personnelle*, autant que chose le puisse être légalement.

Barras le laissait assez jouir de sa renommée; Moulins ne se hasardait même pas à se rappeler qu'il eût jamais été général pour lutter de vanité avec lui. Roger-Ducos opinait à tout comme un bonhomme qu'il était; et Sieyès..... Sieyès, habituellement silencieux, comme on le sait, ne trouvait pas nécessaire de délier sa langue, précisément pour anathématiser. De cette manière, ce que j'ai dit plus haut paraît assez contradictoire. Mais j'arrive à *ma preuve*.

Un homme parmi les cinq Directeurs régla seul, dans cette circonstance, les sentimens des

autres Directeurs. Il avait, non pas plus de talent, mais plus d'esprit que ses quatre collègues, et une ambition sans bornes, tout en disant qu'il n'en avait aucune; manière banale de parler, à laquelle aujourd'hui on n'attache aucune valeur. Cet homme était Gohier. A cette époque nous avions chaque jour le bulletin de cet intérieur directorial, parce que M. Brunetière, notre ami et mon tuteur, était également lié avec Gohier, et le voyait journellement. Ma mère lui demandait quelquefois l'explication de son aversion pour le général Bonaparte, car elle était assez amusante à son égard. Elle voulait bien parler de lui comme elle l'entendait, mais elle ne voulait pas que les autres l'attaquassent; et les mauvais mots que M. Brunetière nous rapportait chaque jour, et qu'il entendait contre le général Bonaparte, mettaient ma mère en colère contre lui et contre le Directoire, que du reste elle détestait cordialement. Dès cette époque, la haine de Gohier contre Bonaparte se manifestait dans toutes ses actions, dans toutes ses paroles. Il protégeait, à son préjudice, l'homme le plus incapable; c'est-à-dire que, auprès de Gohier, une recommandation du général Bonaparte suffisait pour exclure de la nomination à une place, si elle dépendait de Gohier. Il y a eu certainement

une cause positive et première à cette haine, que le 18 brumaire est venu fortifier et rendre implacable. Quelle a été cette cause? je crois que, tout simplement, Gohier aurait trouvé très-convenable au bonheur de la France, et surtout au sien, de parvenir, à l'aide de la société du Manége, à éloigner les quatre fantômes de chefs du gouvernement qui étaient avec lui, et se faire président, non pas du Directoire, comme il l'était au 18 brumaire, mais président de la république française. L'œil d'aigle de Bonaparte l'avait deviné. Il avait prévenu Sieyès, très-probablement, et l'admirable finesse de celui-ci déjouait les projets de Washington cadet. Gohier était un homme qui ne manquait pas de talent; mais son talent, qui pouvait avoir quelque mérite devant un tribunal, devenait nul dans la position inconcevable où le sort l'avait fait parvenir. Car enfin, l'on peut dire aujourd'hui, en consultant la liste des directeurs de cette époque, si vous en ôtez Carnot, homme vertueux et d'un éminent talent, et Sieyès, qui, bien que sa carrière politique ne soit pas droite, avait du mérite: Quels sont les chefs qui menaient notre pauvre navire! Gohier sentait donc qu'il était supérieur au Directoire, comme il fut composé après fructidor; et comme le sentiment de son infériorité ne se présente ja-

mais à l'homme, il pensa qu'il pouvait se saisir des rênes que toutes les mains laissaient tomber et même traîner dans la fange. Il fut deviné, je le répète; et voilà la cause de sa haine, vraiment violente, contre le général Bonaparte. On en sera convaincu plus tard, quand je rapporterai la conversation que M. Brunetière eut avec Gohier après le 18 brumaire.

Quoi qu'il en soit, quelle que fût la vanité de Bonaparte, elle dut être satisfaite, car toutes les classes se réunirent, comme je l'ai dit, pour l'accueillir à son retour dans sa patrie. Le peuple criait : Vive le général Bonaparte! Vive le vainqueur de l'Italie; le pacificateur de Campo-Formio! La bourgeoisie disait : Que Dieu le conserve pour notre gloire et nous délivrer du maximum et des Directeurs! La haute classe, qui était *débâillonnée* et *désembastillée*, courait avec enthousiasme au devant d'un jeune homme qui en une année avait été de la bataille de Montenotte au traité de Léoben, et cela de victoire en victoire! Il a pu faire des fautes, de grandes même, depuis lors; mais qu'à cette époque il était un colosse de gloire grande et pure!

Toutes les autorités lui donnèrent des fêtes magnifiques; le Directoire se montra dans toute sa pompe burlesque, de manteaux, de chapeaux

à plumes, qui rendaient la réunion du noble pouvoir en cinq parties passablement ridicule. Mais d'ailleurs les fêtes étaient belles; elles avaient surtout le charme attaché aux choses qu'on a cru perdues et qui reviennent à nous. L'argent circulait, et le résultat de tout cela était que tout le monde était content.

Mais l'une des plus belles fêtes, l'une des plus élégantes dans sa magnificence surtout, fut celle que donna M. de Talleyrand au ministère des relations extérieures. Il a toujours entendu admirablement l'ordonnance des fêtes qu'il donnait. Quand on a de l'esprit, on le met à tout ce que l'on fait. Il habitait alors l'hôtel Galifet, rue du Bac, et quoique les salons fussent trop petits pour l'affluence de monde qui était ce soir-là chez lui, la fête fut admirable. On y voyait tout ce que Paris renfermait alors d'élégant et de plus distingué. Ma mère voulut absolument y aller. Elle était un peu souffrante; mais lorsqu'elle fut habillée, qu'elle eut mis un peu de rouge, elle était ravissante, et ce soir-là même je crois pouvoir affirmer que j'ai vu peu de femmes plus charmantes qu'elle. Nous étions mises de même. Une robe de crêpe blanc, garnie avec deux larges rubans d'argent, dont le bord était lui-même bordé avec un bouillon gros comme le pouce, en gaze

rose lamée argent; et sur la tête une guirlande de feuilles de chêne dont les glands étaient en argent. Ma mère avait des diamans, et moi des perles. C'était la seule différence qu'il y eût dans nos parures [1].

Dans le cours de la soirée, ma mère parcourait les salons en donnant le bras, d'un côté, à M. de Caulaincourt le père, et, de l'autre, à moi, lorsque nous nous trouvâmes en face du général Bonaparte. Ma mère le salua, et passait outre, lorsque le général avança quelques pas et vint lui parler. Ma mère fut, à mon avis, peut-être un peu trop sèche: l'humeur n'était pas encore dissipée, mais dans son excellent cœur il n'y avait pas de rancune. Chez le général, c'était le contraire. Quoi qu'il en soit, il parut regarder ma mère avec admiration. En effet, ce soir-*là* surtout, elle était vraiment ravissante. Le général Bonaparte parla bas pendant quelques secondes à l'ambassadeur turc, qu'il tenait sous le bras; le Turc fit une exclamation, et regarda ma mère avec de grands yeux, qu'il ne tenait qu'à lui de faire passer pour hébétés, puis lui fit une manière de révérence.

« Je lui ai dit que vous étiez d'origine grec-

[1] Ce même soir, lorsque le général Bonaparte entra dans le grand salon de l'hôtel des Relations extérieures.

« que, » dit Bonaparte à ma mère en la saluant pour lui dire adieu. Puis, lui tendant la main, il lui serra amicalement la sienne, et nous quitta après une courte conversation, qui cependant attira l'attention sur nous, quoiqu'elle n'eût duré que quelques minutes.

CHAPITRE VIII.

Maladie de ma mère. — Veilles pendant cinquante-deux nuits. — Détails intérieurs. — M. Baudeloque et M. Sabatier. — Erreur de M. de Bourrienne relevée. — Christine Boyer, première femme de Lucien. — Le 18 fructidor.

Vers l'époque du 18 fructidor, j'éprouvai de vives inquiétudes pour la santé de ma mère; elle fit une maladie fort dangereuse à tous les âges, mais particulièrement à celui qu'elle avait alors. M. Sabatier, M. Pelletan, et Baudeloque vinrent tous trois la voir presque tous les jours pendant les cinquante-deux jours que dura le danger.

Ma bonne volonté m'avait donné des forces surnaturelles. Il est inouï qu'une jeune fille de quatorze ans ait pu supporter cinquante-deux nuits de veilles, de fatigues et d'alarmes. Les trois habiles médecins que je viens de citer ne pou-

vaient le croire, bien qu'ils en fussent témoins journaliers. Un moment je craignis de ne pouvoir soutenir le fardeau. J'étais seule; mon frère était encore en Italie. Je voyais ma mère tourner ses yeux éteints vers moi, et l'expression déchirante qui venait momentanément les animer ne me disait que trop combien elle sentait l'horreur de sa position. Laisser sa fille orpheline et seule! J'avais écrit à mon frère. Je ne recevais pas de réponse. A chaque instant ma mère m'appelait d'une voix faible pour me demander s'il n'était pas venu de lettres d'Italie. J'étais obligé de répondre négativement, et je voyais que cette réponse la frappait douloureusement au cœur. Tout ce que la nature peut souffrir de déchirement dans l'amertume d'une telle agonie, ma pauvre mère l'a éprouvé.

Je connaissais ma position; mais son horreur n'existait pour moi que dans l'effrayant avenir que je redoutais : ma mère était tout pour moi; c'était elle qui captivait toutes mes facultés. J'ai beaucoup souffert, beaucoup pleuré pendant les six semaines que j'ai passées au chevet de son lit; eh bien! jamais il ne m'est venu à la pensée de me dire : Que ferai-je lorsqu'elle ne sera plus ?

Nous avions beaucoup d'amis; je ne doutais pas que, jusqu'à l'arrivée de mon frère, dix maisons

ne se fussent ouvertes pour me recevoir : mais, je le répète, jamais je ne m'en suis occupé une seule fois. Mon chagrin fut d'abord très-vif, lorsque je vis ma mère malade au point de ne pouvoir plus quitter son lit ; mais quand, ses souffrances se joignant aux accidens de sa cruelle maladie, je vis ses jours menacés, mon désespoir me domina tellement, s'empara si bien de moi que je n'eus plus de force et de vie dans la pensée, que pour devenir la plus intelligente des garde-malades. Je me multipliais ; je ne pouvais supporter que ma mère reçût une tasse de tisane, une cuillerée de potion d'une autre main que la mienne. Elle avait une femme de chambre alsacienne, qui était un sujet excellent et qui lui était fort dévouée. Elle la soignait d'une manière fort intelligente. Mais je ne me contentais pas de ses soins, bien que je pusse compter sur elle. Je ne pouvais pas dormir, si je la laissais seule auprès de ma mère. Si je me reposais quelques heures, l'inquiétude me tenait éveillée, et je revenais à quatre heures du matin, ne pouvant achever ma nuit dans mon lit.

Enfin le danger devint tellement pressant que les médecins ne crurent pas devoir cacher plus long-temps combien il était imminent ; mais le moyen de dire à une jeune enfant qui n'a d'autre

appui, d'autre bien, que sa mère : Elle va mourir !

Cependant je l'ai entendu, cet arrêt ! et j'ai eu la force de demander *si rien, rien* ne pouvait la sauver. « La nature et des soins non-seulement assidus, mais de tous les momens, de toutes les minutes, me répondit Baudeloque, c'est pourquoi il faut que vous mangiez et que vous dormiez pour avoir des forces. » Sabatier était celui des trois qui me comprenait le mieux. Il ne me disait pas : « Mangez et dormez ; » mais il me contraignait presque à prendre deux ou trois bains par semaine. Il me recommandait un régime doux et fortifiant, et il s'occupait surtout de calmer ma pauvre tête qui n'avait plus la force de soutenir le poids de tant d'inquiétudes. M. Sabatier se conduisit à merveille dans le cours de cette maladie ; son souvenir ne m'a jamais quitté ; et lorsque trente ans plus tard, sa fille est devenue ma nièce, je ne lui parlai que sommairement de mon attachement pour son père. Une plus longue phrase que celle que je lui dis eût été de mauvais goût ; mais elle a dû voir, surtout la première fois que je fus chez sa mère avec son fiancé, que je voulais l'aimer. Oui, c'était ma volonté. Il ne tenait qu'à elle d'être chérie comme une sœur par une tante qui déjà avait donné assez de

preuves de son affection à celui qu'elle allait épouser.

Quoi qu'il en soit, ma pauvre mère fut sauvée. Les soins dont elle fut entourée triomphèrent d'une maladie que la Faculté entière de Paris avait jugée mortelle. Les médecins me l'annoncèrent avec une joie dont je sentis d'autant plus le prix qu'ils sont en général assez indifférens sur le succès de leurs soins. Ils se sont endurcis, et ils ont peut-être bien fait : ce ne sont pas des émotions qu'ils doivent éprouver au chevet du lit d'un malade; la pensée ne serait plus libre d'agir.

Le jour où l'espoir me fut rendu, il m'arriva une scène singulière; non pas que le fait le soit par lui-même, mais bien relativement à la position dans laquelle j'étais depuis six semaines.

Il était midi lorsque les médecins de ma mère m'annoncèrent qu'elle était hors de *tout danger*. Oh! comme le temps me parut beau! Comme le soleil pâle de novembre me sembla tout à coup pur et radieux! J'écrivis aussitôt à mon frère, qui était encore en Italie; je délirais de joie : mais qu'importe! il me comprenait; son cœur et le mien parlaient la même langue.

Je ne pus prendre de repos ni le matin ni dans le reste du jour. Ce fut même en vain que ma

mère elle-même me supplia d'aller me reposer: « Ce soir, » disais-je toujours.

Enfin, lorsque la chère malade fut bien enveloppée dans ses couvertures, qu'elle eut pris son consommé, que ses rideaux fermés ne laissèrent arriver à elle que la faible lueur d'une veilleuse, après avoir baisé son front blanc et froid comme du marbre, après avoir reçu sa bénédiction, je me retirai dans ma petite chambre, et là, pour la première fois depuis près de deux mois, je me disposai à me mettre dans mon lit, après avoir remercié Dieu avec un cœur reconnaissant et profondément touché.

Je me couchai. A peine ma tête fut-elle sur mon oreiller, que je fus aussitôt prise d'un engourdissement plutôt que d'un véritable sommeil; j'étais, pour ainsi dire, en léthargie; aucun rêve ne troublait même cet état de complète quiétude, de détente générale. Je ne sais si j'ai réussi à donner un peu l'idée de ce que je devais éprouver; qu'on se figure alors quelle dut être la violence du coup que je ressentis, lorsque je me sentis secouer par le bras, et que j'entendis une voix tremblante balbutier à mon oreille:

« Mademoiselle! mademoiselle! ah! mon Dieu! mon Dieu!... madame... madame qui vient de passer dans mes bras!.. » Je pousse un cri, et à l'instant

je suis aussi parfaitement réveillée que je l'étais la veille à la même heure. Je repousse Joséphine[1] tremblante, je m'élance dans la chambre de ma mère, je tire violemment les rideaux de son lit, je me jette sur elle, je l'appelle..... et ma pauvre mère est éveillée par moi comme je l'ai été moi-même par Joséphine ! Elle dormait paisiblement !

Ma mère entrait en convalescence d'une maladie qui ne lui laissait pas quatre onces de sang, je crois, dans les veines. Sa pâleur, sa maigreur étaient vraiment effrayantes ; elle était naturellement extrêmement blanche, et cette blancheur était devenue une blancheur d'albâtre, mais d'albâtre *mat*, sans la plus légère teinte rosée. Ainsi couchée, dans ses blanches couvertures, entourée d'une batiste dont le reflet ajoutait encore à sa pâleur, ma pauvre mère avait à la vérité un aspect un peu effrayant pour tout autre que son enfant.

Joséphine avait une fort grande peur de se trouver près d'une personne morte. Je le savais depuis long-temps, mais je n'attachais à cette crainte aucune importance pour elle, puisqu'il n'y avait plus rien à redouter. Je fus donc me coucher et laissai Joséphine dans la chambre de

[1] C'était le nom de la femme de chambre de ma mère.

ma mère, chargée de la veiller, d'aller au-devant de ses moindres mouvemens, et de lui donner sa potion aux heures prescrites. A deux heures du matin, elle devait réveiller la garde; et pour peu que ma mère témoignât seulement le désir de me voir, on devait aussitôt venir m'avertir, sans le lui dire.

Joséphine était donc restée toute seule dans la chambre de ma mère, lorsqu'à onze heures je m'étais allée mettre au lit. Tant que les autres domestiques avaient fait du mouvement dans la maison, elle n'avait pas eu peur; mais lorsque tout le monde fut couché, lorsque la rue devint silencieuse, la pauvre fille commença à éprouver ce premier froid qui précède le frisson. Elle regarda autour d'elle; elle vit une foule d'objets qui lui parurent inconnus, bien qu'elle les vit chaque jour. Elle détourna ses regards du lit où reposait sa maîtresse, mais sans cesse sa frayeur lui faisait voir ce beau visage de marbre, inanimé, n'offrant pas même, selon elle, l'apparence de la plus légère respiration. Bientôt la terreur succéda à la peur; le reflet bleu des rideaux de quinze-seize qui entouraient le lit de ma mère ajouta encore à l'effroi de la pauvre fille; elle fixa enfin avec le courage du désespoir (sa peur lui en donnait), cette figure sur laquelle elle croyait être certaine

de n'apercevoir aucun mouvement, et, ne pouvant plus résister à ce qu'elle éprouvait, elle se précipita dans ma chambre en m'éveillant de la manière que je viens de rapporter.

Ma pauvre mère fut tremblante, pendant plus d'une heure, de l'effroi que je lui causai en entrant dans sa chambre. Enfin vers le matin elle se rendormit, mais avec beaucoup de peine. Quant à moi, on peut penser quelle fin de nuit m'attendait. Je ne voulus même pas retourner dans mon lit; je me mis dans une grande bergère qui me servait habituellement de lit de repos; et là, quoique rassurée et plus tranquille, je ne pus même obtenir une heure de sommeil. La secousse avait été tellement effroyable relativement à moi que Sabatier et Pelletan ont déclaré que j'avais évité deux malheurs qui pouvaient être la suite indispensable de l'imprudence de Joséphine, la mort et l'épilepsie.

L'hiver qui suivit la guérison de ma mère fut très-gai, quoique l'expédition d'Égypte fût résolue, et que presque toutes les familles fussent occupées par des intérêts plus ou moins rapprochés. Mais, d'un autre côté, plusieurs milliers de familles aussi avaient vu revenir parmi elles des frères, des fils, des pères, des maris: on respirait; on était plus heureux qu'on ne l'avait été depuis trois ans; on jouissait pleinement de ce bonheur

sans penser à l'avenir, sans penser qu'il pouvait être brisé comme un verre fragile.

Presque toute la famille Bonaparte était à Paris, et réunie autour de Joseph qui en était le chef. Le général ne cédait pas aisément cette prérogative; il ne pouvait pas se l'attribuer par droit, mais de fait il l'exerçait, et cela sans appel. A cette occasion, je puis relever une erreur de M. de Bourrienne, dans le seul intérêt de la vérité. Plus tard j'aurai à faire de nombreuses observations sur d'autres erreurs qui me touchent de près dans la personne de mon mari, et dans celle de l'empereur.

Dans le premier volume de ses Mémoires, M. de Bourrienne cite et rapporte même en entier une lettre qu'il croit être de madame Bacciochi; il est dans une erreur complète, car la lettre est bien évidemment de Christine Boyer, la première femme de Lucien, ce que la lecture même de la lettre aurait dû suffire à lui démontrer.

L'erreur que je viens de signaler n'a rien de bien important. Je suis sûre que presque toutes les personnes qui ont lu les Mémoires de M. de Bourrienne, même avec l'intention de les réfuter dans ce qu'ils ont d'inexact, n'y ont fait aucune attention. Il faut, comme moi, avoir été aussi intimement liée avec toute la famille Bonaparte

pour reconnaître à la première vue la juste pos tion de chacun.

Le 18 fructidor avait produit un effet bizarre dans les différentes sociétés de Paris. Beaucoup d'émigrés, rentrés avant cette fameuse journée, espéraient beaucoup de l'influence que quelques-uns d'entre eux avaient sur plusieurs députés du conseil des Anciens et surtout du conseil des Cinq-Cents. C'était surtout ce dernier qu'il était intéressant de gagner; mais il était bien plus difficile de parvenir à quelque résultat auprès de jeunes têtes bien ardentes, bien républicaines et bien résolues à maintenir l'existence de l'œuvre révolutionnaire. C'était donc vers ce conseil des Cinq-Cents que se tournaient les regards de tous les faiseurs de contre-révolution. Il y en avait alors un grand nombre à Paris. Tous les *agissans* quittaient la province et venaient dans la capitale, où se centralisaient tous les partis. La contre-révolution n'a jamais été plus au moment de se faire qu'à cette époque. Pour la bien comprendre, il faut se rappeler les différentes sociétés politiques qui étaient non-seulement tolérées alors, mais même autorisées, et l'on sait que parmi ces sociétés le club de Clichy était un des plus puissans.

CHAPITRE IX.

Tableau de la société de Paris au 18 fructidor. — Les fêtes civiques et les dîners dans la rue. — Modes grecques et romaines. — Les costumes antiques. — Les incroyables, et le club de Clichy. — Présomption et aveuglement du faubourg Saint-Germain. — Portrait du maréchal Augereau. — Conséquences du 18 fructidor, et déportations. — Lâcheté du directoire. — Bonaparte auteur du 18 fructidor. — Joseph Bonaparte aux Cinq-Cents, et sa jolie maison de la rue du Rocher. — Éloge de madame Joseph. — Mademoiselle Clary, reine de Suède. — La noce de Bernadotte. — Portrait de Joseph Bonaparte. — La famille de Bonaparte. — Bonaparte à Paris, et préparatifs pour l'expédition d'Égypte. — Portrait de Louis Bonaparte.

A l'époque dont je parle, une société un peu nombreuse était fort curieuse à étudier. Les Mémoires contemporains ne s'occupent pas assez de retracer, pour les temps futurs, une aussi singulière phase de notre révolution. Lors de la

fronde, de la ligue, les grands seigneurs les hauts vassaux combattaient pour ou contre le souverain; l'histoire était sur le champ de bataille ou dans l'intérieur de quelques châteaux; les destinées d'un peuple ne se discutaient pas d'un air *à peu près* sérieux dans un groupe de vingt jeunes têtes; les intérêts les plus graves, les décisions ministérielles, les choses les plus majeures n'étaient pas soumis à l'inexpérience, ou bien on disait tout bas que c'était une plaisanterie. Eh! le moyen de dire autrement, quand on voyait discuter longuement et sérieusement des riens et des folies; et follement et en courant, de graves et puissans intérêts?

Voilà pourtant ce que nous avons vu pendant un assez long temps; voilà ce que je voudrais décrire. Je veux parler de cette époque où notre raison, évidemment atteinte, bien que notre caractère fût merveilleusement beau, nous faisait jouer des parades pour l'amusement des gens raisonnables. Pourquoi ne pas parler davantage des fêtes nationales, données par un beau motif, mais ridiculisées par la manière burlesque dont tout était exécuté? Cette folie a été assez intense, assez longue pour trouver une place dans les Mémoires du temps. Je le pense d'autant plus que tous les acteurs de ces scènes bisarres étaient

parmi nos législateurs. La manie républicaine ne s'était pas bornée à vouloir une république. Lorsque les partisans de cet état de chose virent que c'était une utopie *inréalisable*, ils se bornèrent à insister pour garder les déesses patriotiques, les fêtes civiques. On dîna en plein air, ce qui était ennuyeux lorsqu'il faisait du vent; et dans la rue, ce qui était toujours malpropre. Mais on dînait en commun à Sparte; il fallait bien dîner en commun à Paris : bien heureux d'avoir esquivé le brouet! Ensuite des jeunes gens couraient les rues, en vrais *sans-culottes*, avec une petite tunique, un manteau ou plutôt une ample toge; car on prenait un peu de toutes les républiques, c'est-à-dire pour mal faire, *et Lycurgue enseignait à brûler les châteaux* [1]. Mais de la république par excellence (celle que nous pouvions d'autant mieux prendre pour modèle qu'elle *est là* près de *nous*; enfin, si on la compare à des peuples enterrés depuis deux mille ans, l'Amérique, en un mot), n'ayez pas peur que nous nous réglions sur elle. Nous en parlerons beaucoup, et nous ne ferons rien à son exemple.

La société de ma mère, et celle d'une femme

[1] Satire de Berchoux :

Qui me délivrera des Grecs et des Romains?

ou plutôt d'un homme de sa connaissance (car c'était le mari qui décidait tout dans cette maison) étaient composées d'une foule de personnages dont les opinions étaient diamétralement opposées. Les artistes, les gens de lettres ne parlaient, ne rêvaient que république. On voyait des jeunes gens, habillés tout-à-fait à la grecque, comme je l'ai déjà dit, et marchant gravement enveloppés dans leur toge blanche bordée de rouge, s'arrêter sous un des guichets du Louvre, discourir sous ce portique des intérêts sérieux de l'état. Ils ne riaient pas, tenaient leur menton d'une main, saluaient, en hochant la tête, et tâchaient enfin de jouer les vieux Romains, même les jeunes, le mieux qu'ils pouvaient; et ne croyez pas qu'ils étaient seulement deux ou trois jeunes fous, ils étaient trois cents au moins [1].

Mais le parti républicain n'était pas le seul à l'époque des 1er et 2 prairial, et même au 13 vendémiaire; il y avait à Paris une foule de jeunes gens de bonnes familles qui avaient pris de leur côté un costume à eux. C'était une redingote grise avec un collet noir, une cravate noire ou verte, les cheveux en oreilles de chien, relevés

[1] On sait qu'à l'époque de la révolution, c'est-à-dire à la fin de 94, l'école de David, celle d'un autre peintre encore, s'habillèrent à la grecque et à la romaine.

en cadenettes, de la poudre et un gros rondin à la main. Ce costume était celui des clichyens surtout. Au manége ou à la société de la rue du Bac, un porteur de cadenettes eût été assommé, et plus d'un exemple l'a prouvé. Quant au grec postiche, il était en sûreté. On se contentait de lui rire au nez.

J'ai déjà dit qu'une société nombreuse était vraiment curieuse à examiner. Le salon de ma mère offrait cette sorte de marqueterie. Cependant le faubourg Saint-Germain y dominait, non-seulement par le nombre, mais parce que l'opinion de ma mère était de ce parti. MM. de l'Aigle, MM. de Noailles, MM. de Rastignac, M. d'Hautefort, madame de Caseaux, madame de Lostanges, madame de Chalais, madame de Contades, M. de Périgord, madame de La Marlière, madame de Brissac, madame de Vergennes, M. Alex. Delaborde, M. de Caulaincourt, madame de Maillé, madame de Fontanges, Albert Dorsay et une foule d'autres noms encore, formaient la société sinon intime, au moins ordinaire de ma mère. Il venait ensuite des personnes dont les opinions étaient *clichyennes*, et qui pourtant n'avaient pas un nom marquant. De ce nombre, je pourrais nommer plusieurs personnages qui n'en seraient peut-être pas très-contens aujourd'hui.

Quelque temps après la terrible maladie de ma mère, on parla beaucoup dans le monde d'une révolution qui allait avoir lieu. Il était resté un tremblement nerveux à ma mère, qui demandait les plus grands ménagemens au moral ainsi qu'au physique; une porte fermée un peu trop fort lui causait une palpitation d'une heure. Il fallait lui éviter aussi toutes les émotions. Elle qui était si courageuse et si forte, elle était devenue peureuse, craintive, enfin. Je tremblai donc à mon tour, en apprenant cette nouvelle. « Eh quoi! dis-je, jamais de repos! Toujours, toujours des alarmes! Hélas! qui m'aurait dit que trente-deux ans plus tard, je répéterais chaque jour sans espoir de meilleur avenir : « Eh! quoi! toujours des alarmes! »

Cette révolution était le 18 fructidor. On a beaucoup parlé sur cette fameuse journée, on en parlera beaucoup encore, et l'on dira, je crois, bien des choses erronées. Comme mon but n'est pas d'écrire une histoire de la révolution, je ne m'arrêterai pas au 18 fructidor; je n'en parlerai qu'en ce qui toucha de mes amis. Beaucoup furents atteint par cette funeste liste de proscription, qui n'était autre chose qu'un cadre où chacun venait inscrire le nom de celui qu'il voulait proscrire et persécuter. Le ballottement

fut tel que j'ai connu deux infortunés désignés; ils ne s'aimaient pas; leur opinion était royaliste et constitutionnelle. Le 17, l'un d'eux proscrivait; le 18, il fut proscrit; le 20, ils le furent tous deux. Ce qu'il y eut de curieux, c'est qu'ils *se perdirent* l'un par l'autre.

C'est une chose digne de remarque dans notre caractère, que cette légèreté qui domine en même temps qu'elle conduit tout en nous. Mais il est une classe en France où cette légèreté prend un *tel* degré de force, si l'on peut parler ainsi, qu'elle en acquiert de la consistance. Alors elle ne mérite plus, à la vérité, le nom de légèreté: mais elle est devenue une intolérable suffisance insouciante, une croyance à tous les succès, un mépris pour tous les avis qui tient du délire. Et savez-vous où se trouve cette manière d'être malgré l'expérience qui leur crie: Ayez-donc de la raison? dans ce même faubourg Saint-Germain. C'est là que vous retrouvez à côté de la plus brillante bravoure, de la loyauté chevaleresque, de cent qualités remarquables, ce manque total de raison, de jugement, de cervelle. Les plans les plus absurdes prennent rang les premiers. Jamais le sourd grondement du tonnerre ne les avertit; ils dansent sur un volcan, et ils rient. On les prévient. Ils se moquent de vous.

A l'époque dont je parle, dès le 14 fructidor, ma mère avertit un ami de mon père, qui, après être rentré de l'émigration, s'était fourré avec ces malheureux clichyens. Ma mère lui dit : « Écoutez, je sais qu'il se prépare une révolution qui sera peut-être sanglante, et en voici des preuves. » Elle mit sous les yeux de M. de Béhaut les preuves de ce qu'elle lui disait. — « Allons donc, lui répondit-il en faisant une pirouette ; vos nouvelles sont de 1700. Il y a un siècle de ce que vous me dites. Jamais le Directoire n'osera s'attaquer à un parti comme le nôtre. Songez donc que toute la France est pour nous. Si nous ne voulions pas ménager la vie de quelques hommes, peut-être sept à huit têtes que nous ne voulons pas même abattre, mais tout cela serait fini depuis un mois. » Son air tranquille était vraiment impayable. Du reste il en était ainsi de presque tous les clichyens. Leurs yeux étaient couverts d'un bandeau. Ils avaient, sur leur position, leur mérite, comme société agissante, délibérante, influente, que sais-je ? une incroyable présomption ; et cependant, le 14, ils ignoraient ce qui les menacerait quatre jours plus tard. Ils avaient besoin d'argent pour organiser je ne sais quoi dans leur club ; et celui qu'on avait nommé trésorier s'en allait partout cherchant, demandant mille écus à emprun-

ter, pour faire aller ce qu'ils appelaient l'administration, et ce que les méchans disaient n'être autre chose que la police qu'un monsieur *Dossonville* ou *Dossanville* voulait leur faire adopter. C'était vraiment à faire pitié.

Enfin arriva cette terrible journée du 18 fructidor. Je l'appelle *terrible*, parce que la république établie en France, comme les beaux rêves de notre cœur nous la représentent, peut bien être impossible, mais enfin nous en avions une jusqu'au Directoire. Après l'établissement de cette dictature ou de cette royauté en cinq volumes, chaque jour des lambeaux de cette république étaient tombés sous les coups du directoire lui-même et des anarchistes; toutefois il en restait encore. Le 18 fructidor la terrassa entièrement; elle fut frappée de mort. La république établie et dont la fondation avait été cimentée par le sang pur et glorieux des martyrs de la Gironde, était évanouie, dissipée comme un songe; le sang seul des victimes avait laissé ses souvenirs réprobateurs.

La conduite du Directoire fut habile dans cette circonstance. Il agit d'abord avec une ruse et ensuite avec une audace dignes d'une meilleure cause. A la vérité l'armée d'Italie exerçait dès lors sur nous l'ascendant sous lequel nous pliâmes

plus tard, et le général Augereau n'a fait qu'exécuter des ordres prescrits et bien détaillés. C'était un homme qui pouvait avoir de cette audace entraînante qui fait marcher à sa suite des milliers de soldats; mais pour diriger un mouvement politique, pour organiser la moindre machination; c'était un être de la plus profonde nullité. Il était non-seulement soldat, mais il n'avait que des manières soldatesques : tout en lui rappelait l'homme sans éducation. Sa vanité était cependant immense. Nous le rencontrions quelquefois dans une maison où ma mère allait beaucoup, chez M. Saint-Sardos. J'avoue que ses façons me donnaient non-seulement l'humeur que doit avoir une jeune fille accoutumée à ne voir que des hommes du bon ton; mais il venait s'y joindre celle que j'éprouvais comme grande admiratrice du général Bonaparte, pour ses merveilleuses campagnes d'Italie; il m'était odieux de penser que ce butor, comme je l'appelais, avait osé, dans son orgueil, disputer le pas de la gloire à Bonaparte. Ma mère, qui n'était pas toujours de mon avis relativement à Bonaparte, m'accorda toute raison pour ce que je pensais à cet égard.

Quant aux suites de cette cruelle journée, elles furent telles qu'on devait s'y attendre. Le Direc-rectoire triompha comme il avait combattu, lâ-

chement et avec barbarie. Il avait bien compris qu'on avait rappelé la royauté plus par haine pour le Directoire que par amour pour la famille royale; il le savait et s'était vengé bassement. Quand je songe à ce qu'était la France lorsque le Directoire a commencé à sapper le temple sacré, l'édifice saint, je ne puis trouver en moi aucune pitié pour ceux de ses membres qui, au 18 brumaire, se plaignirent d'avoir été joués: leur punition fut encore trop douce.

Les conséquences du 18 fructidor nous donnèrent à regretter vivement l'exil et la proscription de plusieurs de nos amis. Pendant plusieurs jours, on osait à peine s'informer des personnes auxquelles on portait intérêt, et il régnait dans Paris comme une nouvelle terreur.

Les événemens de fructidor imprimèrent un mouvement pénible et rapide à la société de Paris. Presque toutes les familles pleuraient un parent ou un ami. Ma mère était fort affectée; ses opinions et ses affections étaient froissées; il y en avait plus qu'il n'en fallait pour faire souffrir un bon cœur et une tête ardente.

Le coup de cloche qui a sonné l'heure du 18 fructidor est venu de l'Italie; la main de Bonaparte l'a fait retentir; il voulait écraser le parti royaliste de l'assemblée. Les clichyens, en refu-

sant Joseph, et je crois Lucien, l'avaient exaspéré; et dès ce moment, me disait Junot, il jura que les hommes du parti coupable, c'est ainsi qu'il l'appelait, ne verraient pas finir l'année sur leurs chaises curules.

Après le départ des malheureux proscrits, Joseph Bonaparte fut nommé député du Liamone au Conseil des Cinq-Cents. Il acheva alors de s'arranger dans sa jolie maison de la rue du Rocher, et il se disposa à recevoir du monde; il attendait sa mère et sa plus jeune sœur, Caroline. Tout cela avec Lucien et madame Lucien. Mademoiselle Désirée Clary venait d'épouser Bernadotte. Nous fûmes à la noce qui eut lieu, mais d'une manière bien simple, dans la maison de Joseph. Mademoiselle Clary était riche et fort agréable de figure et de manières; Bernadotte faisait un beau mariage.

Joseph Bonaparte est de tous les frères de l'empereur, celui qui a été le plus mal jugé; et cela, universellement. J'ai lu une foule de Mémoires, de biographies; partout, j'ai vu un masque faux substitué à la figure réelle de l'homme, de sorte qu'après l'avoir travesti, ce n'est plus lui qu'on juge. Au surplus, Joseph n'est pas le seul de cette famille que je replacerai dans son vrai jour. Je le puis faire avec d'autant plus de facilité, que tous

ses membres me sont connus comme mes propres parens. Tel devait être le résultat d'une fréquentation intime de plusieurs années, à une époque bien antérieure à leur métamorphose.

Mon frère avait été surtout étroitement lié avec Joseph Bonaparte. Il m'est difficile de préciser maintenant où cette liaison prit naissance. Cependant, je crois que ce fut à l'époque où, pour fuir la réquisition, mon frère était avec Salicetti à Marseille et à Toulon. Lors du mariage de Joseph avec mademoiselle Clary, cette liaison était intime; tous deux même se tutoyaient, et Joseph fut toujours fidèle à cette amitié.]

Pour donner une idée de la manière dont nous devions être avec Joseph Bonaparte, et de ses relations antérieures avec ma famille, je citerai ici la lettre qu'il avait écrite à mon oncle Démétrius, pour le féliciter de la reconnaissance des Comnène par la cour de France. Cela répondra en même temps à ce que l'on a dit, que la famille de Napoléon avait trouvé cette reconnaissance extraordinaire.

« Mon cher monsieur le comte,

» C'est avec une joie inexprimable que j'ai appris, » par la lecture que madame de Comnène a eu la » bonté de me faire de votre lettre, la justice que » Sa Majesté vient de vous rendre en accordant

» à votre naissance quelques-uns de ses droits.

» Le titre de comte, mon cher Comnène, ne » vous en donne pas un de plus sur mon cœur; » mais il me fait reconnaître l'excellence du vôtre, » puisqu'au milieu des honneurs, vous voulez bien » songer à un ami que vous avez laissé si loin de » vous, et puisque la fumée de la grandeur, ou » plutôt de l'orgueil, n'obscurcit pas en moi les qua- » lités à la faveur desquelles vous m'avez accordé » votre amitié.

» Madame votre mère m'a fait l'honneur de me » dire que vous l'aviez priée de me demander une » lettre pour ma sœur qui est élève de Saint-Louis, » à Saint-Cyr, étant dans l'intention de vous y » transporter vous-même. La famille et moi avons » appris cela avec reconnaissance, et j'ai profité » de cette occasion pour vous assurer de l'attache- » ment respectueux de toute notre famille.

» J'ai l'honneur d'être, pénétré des mêmes sen- » timens,

Mon cher monsieur le comte,

» Votre très-humble et très-obéissant » serviteur et ami.

» De Buonaparte.

» Ajaccio, 31 mai 1786.

« *P. S.* Souffrez que messieurs vos frères trou- » vent ici les mêmes assurances. »

Joseph Bonaparte est un des hommes les plus excellens que l'on puisse rencontrer; il est bon, spirituel, aimant et cultivant les littératures italienne et française, s'en occupant et voulant s'en occuper, aimant la retraite par goût, et non par affectation. Je l'ai vu bien long-temps dans une grande intimité; là, dans une fréquentation quotidienne, on apprend plus à connaître les gens qu'en vingt ans d'une manière de vivre selon le monde. Je l'ai apprécié, et ma mère me dit que je ne me trompais pas en jugeant son âme bonne, généreuse et susceptible des plus excellens sentimens.

On a beaucoup parlé, sans rien dire, relativement à la conduite faible de Joseph, à Naples et en Espagne. Je ne sais ce qu'il a fait, ou ce qu'il aurait pu faire à Naples, mais je sais qu'en Espagne il n'a pas pu mieux faire, parce qu'il y a *été* avec le plus profond dégoût, et qu'il était désespéré d'aller dans ce malheureux pays rempli de troubles, de discussions, où le poignard ou l'espingolle vous menacent sans cesse; un pays où tout le bien qu'il faisait, et je suis certaine qu'il en faisait beaucoup, ne lui était compté que comme une obligation remplie. Non, non : l'homme qui est bon, honnête, vertueux, pendant de longues années, ne change pas à l'heure même pour

revêtir un caractère lâche et même méchant. Cela ne peut pas être vrai.

La figure de Joseph était charmante. Il ressemble beaucoup à la princesse Pauline. Ce sont les mêmes traits délicats, la même finesse de sourire, le même regard fin et caressant. Joseph a toujours été tendrement aimé de notre famille. Lors de la mort de son père, à Montpellier, après que celui-ci eut rendu le dernier soupir entre les bras de ma mère, Joseph alla demeurer dans la maison de mes parens avec son oncle Fesch. Je reparle ici de ce fait, parce que Joseph ne l'a point *oublié*; tout au contraire, il avançait toujours la main vers moi, pour me témoigner combien il était reconnaissant de ce que ma mère avait fait pour lui. Il me rendait heureuse quand je le voyais s'avancer vers moi avec cette aimable physionomie qu'il avait toujours, lorsqu'il parlait autour de lui.

Madame Joseph Bonaparte est un ange de bonté. Prononcez son nom, et tous les pauvres, tous les malheureux de Paris, de Naples et de Madrid, le répéteront avec des bénédictions. Cependant elle n'a jamais été à Madrid, elle ne connaissait cette terre étrangère que par toutes les relations qu'on lui en faisait. Eh bien! jamais elle n'hésita une minute devant une chose qui lui

semblait être son devoir. Aussi madame de Survilliers[1] est-elle adorée de tout ce qui l'entoure, et surtout de son intérieur; sa bonté inaltérable, sa charité active la font aimer de tout le monde, et même dans la terre de l'exil elle a retrouvé une patrie.

Sa sœur et elle s'aimaient tendrement. C'est une bonne personne que la reine de Suède; je la juge même inoffensive. Mais elle a, selon moi, un défaut que sa position rend aujourd'hui presque un vice : elle est totalement nulle. Son caractère n'a aucune couleur. Bien plus, si on veut la faire nuire à quelqu'un, on le peut, parce qu'elle ignore la portée du mal. Je considère ce défaut comme très-grave. Plus de confiance, en effet, dans l'équité naturelle; plus d'espoir de justice : tout est mort dans le cœur auquel vous faites un appel. Je sais, par expérience, le mal que peut faire un pareil caractère. Du reste, j'ai connu la reine de Suède, aimant prodigieusement tout ce qui était mélancolique et *romantique*. Alors le mot était inconnu; depuis qu'on sait ce que c'est, cela ressemble un peu moins à de la folie.

[1] Nom du prince Joseph. La reine l'a pris et continue de le porter en Allemagne où elle réside maintenant.

Lorsqu'elle se maria avec Bernadotte, elle était d'une figure dont je ne puis rien dire, parce qu'alors on trouvait une extrême ressemblance entre nous deux. Elle avait de fort beaux yeux et un fort joli sourire. Enfin elle n'avait pas encore trop d'embonpoint, comme lors de son départ pour la Suède, et elle était une fort agréable personne. Elle devait donc être assez sûre d'elle-même pour ne pas avoir les atteintes d'une maladie aussi rare qu'extraordinaire. Elle aimait son mari. Jusque là c'est assez naturel; mais cet amour devint un vrai fléau pour le pauvre Béarnais, qui, n'ayant rien d'un héros de roman, se trouvait même fort embarrassé quelquefois de son rôle. C'étaient des larmes continuelles. Lorsqu'il était sorti, c'était parce qu'il était absent. Lorsqu'il devait sortir, encore des larmes; et lorsqu'il rentrait, elle pleurait encore parce qu'il devait ressortir, peut-être huit jours après... mais enfin il devait ressortir. Combien l'excellente reine d'Espagne est naturelle et bonne auprès de tout cet étalage !.....

Lucien et sa femme arrivèrent à Paris en même temps, je crois, que madame Lætitia et Caroline Bonaparte. Le général était venu à Paris, puis il était reparti pour Toulon. L'expédition d'Égypte s'organisait. Tout marchait avec une rapidité ma-

gique. De toutes parts il y avait des demandes formées par une multitude de jeunes gens, qui, dans l'ignorance du but de l'expédition, mais espérant que ce serait pour Constantinople ou pour l'Angleterre, se faisaient inscrire en foule. Tout le monde voulait partir.

Dans les différens portraits que j'ai tracés de la famille Bonaparte, je n'ai parlé ni de Louis, ni de Jérôme, ni de Caroline. Les deux derniers étaient bien jeunes à l'époque dont je parle maintenant.

Louis Bonaparte n'était pas mal à l'âge de dix-huit ans; mais ensuite ses infirmités lui donnèrent avant l'âge un aspect de vieillard qui le rendait morose en apparence et effectivement malheureux. Il ressemblait à la reine de Naples lorsqu'il était jeune et bien portant. C'était la même forme de figure et la même expression dans le regard lorsque la figure de la reine de Naples était en repos; mais aussitôt que son sourire ou son regard animait ses traits, toute ressemblance disparaissait.

Louis est bon. Il a les goûts simples et doux. L'empereur, avec sa marote de faire des rois de tous ses frères, n'en a pas trouvé un qui voulût l'être. Ses sœurs le secondaient, car elles étaient dévorées d'ambition; mais les hommes ont toujours eu à cet égard une volonté ferme et déterminée. Louis le lui dit lorsqu'il partit pour la Hol-

lande. « Je veux faire à ma volonté, dit le jeune roi à son frère. Laissez-moi agir, ou laissez-moi ici. Je ne veux pas aller gouverner un pays qui ne me connaîtra que par le malheur. »

L'empereur était absolu dans sa volonté. Il a envoyé Louis en Hollande; le malheureux jeune homme a trouvé une agonie lente et cruelle au milieu de ses canaux et de ses marais. La plus grande partie de ses douleurs actuelles viennent de cette atmosphère humide et malsaine, surtout pour un enfant du midi comme lui. Il a obéi, et sa femme y a éprouvé la plus affreuse des douleurs: son pauvre cœur de mère a été brisé par la mort de son premier-né [1].

[1] L'aîné des enfans de Louis et d'Hortense Beauharnais mourut du croup à La Haye, en 1804.

CHAPITRE X.

Restauration de la société. — Le besoin de s'amuser, et la bonne compagnie aux guinguettes. — Les réunions à la mode. — La famille Bonaparte à Paris. — Portrait de Lucien Bonaparte. — Bonaparte se faisant le chef de sa famille. — Arrivée à Paris de madame Bonaparte la mère et de Caroline. — Portrait de Caroline Bonaparte. — Madame Baciocchi. — Madame Leclerc et Paulette.

Notre société présentait après le 18 *fructidor* un aspect assez singulier; parmi les émigrés rentrés comme je l'ai dit plus haut, se trouvait une foule d'anciennes connaissances de ma mère, qui, remplies encore de craintes, et de craintes assez justes, étaient tout heureuses de trouver un salon dans lequel, pouvant parler avec assez de liberté, elles rencontraient plusieurs notabilités du jour, de vieux amis, de jeunes connaissances, tout cela marchant du même pied, parlant de la même

voix, parce que la maîtresse de la maison tenait son sceptre d'une main ferme et n'entendait pas que des discussions dégénérassent en disputes. C'était une manière d'être méritoire à cette époque où les gens s'enrouaient à force de crier, dès qu'il était question de politique.

Précédemment, on vous faisait passer votre mal de gorge en vous la coupant. On s'était pourtant lassé de ce remède par trop héroïque, comme on dit dans la médecine moderne. On commençait à pouvoir mettre du linge blanc sans se cacher de sa femme de chambre; on n'était plus mandé au tribunal révolutionnaire parce qu'on avait cinquante mille livres de rentes; et, pour dire la vérité, c'est que personne ne les avait, du moins en apparence. Le *Moniteur*, il est vrai, n'était plus déshonoré quotidiennement par des listes sanglantes; mais il y avait encore le Temple, la plaine de Grenelle et les déportations, qui étaient là pour ranimer les goûts émoussés de ceux qui se seraient blasés sur les dangers à force d'en avoir courus, et quoique l'horizon se fût éclairci, on entendait encore souvent, comme à la fin des grands orages, de ces coups de tonnerre isolés qui suivent presque toujours la tempête.

Malgré tout cela, on redevenait gai; on était avide de plaisirs; on allait dîner au cabaret, on

allait danser dans des guinguettes, prendre des glaces dans un café, car il ne s'agit pas d'ennoblir les choses en leur donnant d'autres noms pour se faire illusion. Verry, le bal de Richelieu, les bals de Tivoli et de Marbeuf, le pavillon de Hanovre et Frascati, n'étaient au fond que ce que je viens de dire; ce qui n'empêchait pas la bonne compagnie d'y aller en foule et de s'y amuser.

Au milieu de cette vie vagabonde, de ces joies où l'on cherchait des distractions contre le souvenir de tant de douleurs passées et de tant de craintes pour l'avenir, il s'opérait une étrange fusion : elle commença dans la maison de ma mère, et, chose assez remarquable, c'est la famille Bonaparte qui la première s'est trouvée en présence de l'ancien régime.

Maintenant, pour mettre les choses à leur place, je dois parler encore de Lucien Bonaparte, dont, comme on l'a vu, j'avais fait depuis peu la connaissance. La destinée de Lucien est peut-être plus bizarre que la destinée d'aucun des membres de sa famille, par la manière dont il l'a gouvernée. Presque jusqu'au 18 brumaire il resta dans une demi-teinte assez nuageuse, ainsi qu'on a pu en juger précédemment.

A l'époque dont je parle, c'est-à-dire en 1797, Lucien pouvait avoir vingt-deux ou vingt-trois

ans; il était grand, mal fait, ayant des jambes et des bras comme des pates de faucheux, une petite tête; ce qui, avec sa grande taille, l'aurait rendu dissemblable aux autres Bonaparte, si sa physionomie n'avait répondu de la confraternité par ce même type d'après lequel les huit enfans ont été, pour ainsi dire, frappés comme une médaille. Lucien avait la vue très-basse, ce qui lui faisait cligner les yeux et baisser la tête. Ce défaut lui aurait ainsi donné un air peu agréable, si son sourire, toujours d'accord avec son regard, n'avait donné quelque chose de gracieux à sa physionomie. Ainsi, quoiqu'il fût plutôt laid qu'autrement, il plaisait généralement. Il a eu des succès fort remarquables près de femmes très-remarquables elles-mêmes, et cela long-temps avant la puissance de son frère. Quant à son esprit et à son talent, Lucien en a toujours eu beaucoup et de nature diverse. Dans sa toute première jeunesse, lorsque Lucien Bonaparte *rencontrait* une question, si elle lui plaisait, il s'identifiait à elle et l'identifiait à lui : il vivait, dès lors, dans un monde métaphysique, tout autre que notre pauvre monde intellectuel. C'est ainsi qu'à dix-huit ans la lecture de son Plutârque le fit errer dans le Forum, sur le Pyrée. Il était Grec avec Démosthènes, Romain

avec Cicéron; il épousait toutes les gloires antiques: mais il était ivre des nôtres. Et ceux qui, pour ne pas connaître cette chaleur, ce délire qui fait des gens de cœur, ont prétendu qu'il était jaloux de son frère, ont proféré le plus indigne mensonge, s'ils ne sont pas tombés dans la plus grande erreur. C'est une vérité que je puis garantir. Mais ce dont je ne me rendrais pas caution, c'est la rectitude de sa raison à cette même époque où Bonaparte posait, à vingt-cinq ans, la première pierre du temple qu'il dédiait à son immortalité. Naturellement peu disposé, par l'immensité de son génie, à voir les choses sous un jour fantastique, ne s'attachant qu'à la réalité des choses, Bonaparte allait tout de suite au but, marchant d'un pas ferme et sûr. Aussi avait-il la plus médiocre idée de ceux qui voyageaient toujours, disait-il, dans le royaume des fous. D'après cette manière rigoureuse de juger les hommes à imagination ardente, on pense bien que son frère Lucien était vertement repris par lui lorsqu'il lui parvenait des philippiques ou des catilinaires du jeune Grec ou du jeune Romain. Il oubliait que lui-même, peu d'années auparavant, lorsqu'il était en Corse, il avait donné des preuves d'une assez forte exaltation. Aurait-il voulu que l'on crût que c'était alors de la réalité?

Au portrait de Lucien j'ajouterai celui de sa femme Christine, quoique j'en aie déjà parlé; mais elle était si bonne que quelques répétitions seraient pardonnables à qui fait son éloge.

Madame Lucien était grande, bien faite, svelte, et avait dans sa taille et dans sa démarche ce moelleux abandon, cette grâce native que donnent l'air et le ciel du Midi; sa peau était brune; elle était marquée de la petite-vérole; ses yeux n'étaient pas grands, et son nez était un peu fort et aplati : eh bien! malgré cela, elle plaisait, parce que son regard était bienveillant, son sourire doux, ainsi que son parler; elle était gracieuse enfin, et puis, bonne comme un ange. Ce que je puis certifier, c'est que son amour pour son mari la rendit intelligente à se façonner aux choses du jour; en peu de semaines, elle devint une femme élégante, portant à ravir tout ce qui sortait des mains de Leroi, de mademoiselle Despaux, et de madame Germon.

Dans son premier voyage à Paris, Lucien n'y avait fait qu'une station; lui et sa femme, à leur retour d'Allemagne, revinrent à Paris, où ils se fixèrent, et demeurèrent cette fois Grande-Rue-Verte, faubourg Saint-Honoré.

Joseph était établi avec sa femme rue du Rocher; cette rue était alors presque dans les champs,

tout au haut de ce qu'on appelait *la Petite-Pologne*. Il avait acheté cette maison. Lorsque, quelques mois plus tard, madame Bonaparte, la mère, vint habiter Paris, ce fut dans la maison de son fils aîné qu'elle fit son établissement.

Madame Bacciocchi demeurait rue Verte, comme Lucien. Madame Leclerc, qui arriva d'Italie peu de temps après l'époque que j'ai signalée tout à l'heure, comme celle de la réunion de la famille, prit une maison rue de la Ville-l'Évêque. Nous formions, comme on le voit, presque le centre de la colonie corse, au milieu de Paris. Aussi jamais un jour ne se passait sans que quelqu'un des frères ou quelqu'une des sœurs vînt nous voir, ou que nous allassions chez eux.

Caroline Bonaparte, qu'on appelait *Annunciata*, venue de Marseille avec sa mère, était alors âgée de douze ans. De jolis bras, des petites mains ravissantes de forme et de blancheur, des petits pieds *ritondotti*, une peau éblouissante, tels étaient les élémens de sa beauté, en y ajoutant de belles dents, une fraîcheur de rose, des épaules très-blanches, mais rondes; une taille un peu trop forte, et une tournure encore peu élégante. Caroline était d'ailleurs une très-bonne enfant, et nous nous liâmes autant que le permettait ma

plus intime liaison avec mademoiselle de Périgord et mademoiselle de Caseaux.

Je n'ai pas parlé encore de ces deux amies de ma jeunesse, qui méritent, ainsi que leur famille, une place à part dans mes mémoires, comme elles en ont eu une dans mon amitié; mais en ce moment je dois continuer l'esquisse que j'ai commencée de la famille Bonaparte, au milieu de laquelle, à cette époque, je passais la plus grande partie de ma vie. Caroline, dont je viens de parler, fut mise en pension à Saint-Germain, dans la maison de madame Campan. Il fallait non pas achever, mais ébaucher son éducation, qui n'était pas même commencée.

Madame Leclerc était celle de la famille que nous voyions le plus souvent. Tous les jours elle venait chez ma mère, qui l'aimait tendrement et la gâtait, pour dire le mot juste, en lui passant avec plus d'indulgence que sa mère, les mille et une fantaisies qu'un même jour voyait naître, satisfaire et mourir. Beaucoup de personnes ont parlé de la beauté de madame Leclerc; on connaît cette beauté par ses portraits, ses statues même: toutefois il est impossible de se faire une idée de ce qu'était cette femme vraiment extraordinaire comme perfection du beau, parce qu'on ne l'a connue généralement que lors de son retour

de Saint-Domingue, et déjà fanée, flétrie même, n'étant plus que l'ombre de cette *Paulette* si ravissante de beauté que nous admirions quelquefois, comme on admire une belle statue de Vénus ou de Galathée. Elle était fraîche encore en arrivant de Milan à Paris; mais cette fraîcheur ne dura qu'un jour : dès la première année de son séjour à Paris, elle commença à n'être plus tout-à-fait la *Paulette* de Milan.

Elle était à cette époque fort bonne personne; on a dit depuis qu'elle était méchante, et ce bruit a été répandu même par des personnes de sa maison; j'ignore si les grandeurs l'avaient changée.

CHAPITRE XI.

Soins de Bonaparte pour l'établissement de sa famille. — Défense à Joséphine de parler de politique. — Amours de Bonaparte, et une loge à Feydeau. — Légèreté du caractère de *Joséphine*. — Froideur entre ma mère et Bonaparte. — *Le marquis* de Caulaincourt. — Présentation de MM. de Caulaincourt à Bonaparte. — Les deux frères Armand et Auguste. — Madame de Thélusson et madame de Mornay. — Les modes du temps et les modes d'autrefois. — Bonaparte à Paris. — Longue et intéressante conversation entre Napoléon et mon frère. — Projet d'expédition. — Haine implacable à l'Angleterre.

Avant de quitter l'Europe, le général Bonaparte avait voulu voir toute sa famille établie convenablement à Paris; mais appréciant dans tous leurs inconvéniens les réputations concussionnaires des généraux républicains, il ne voulut pas que le luxe de sa famille pût donner lieu

à de malignes interprétations. Rien n'était plus simple que le train de maison de Joseph, tout en étant cependant très-honorable. Bonaparte avait également réglé la manière dont madame Bonaparte devait se conduire à cet égard ; s'il avait été écouté, cette conquête sur l'esprit dissipateur de Joséphine eût été plus belle que la conquête de l'Égypte qu'il allait entreprendre.

Le général Bonaparte, bien qu'il fût plus jeune que Joseph, bien que sa mère vécût encore, prit dès ce moment, sur sa famille, l'ascendant et l'autorité d'un père et d'un chef. Les instructions qu'il lui laissa étaient vraiment remarquables et surprenaient ma mère. Elle ne l'avait pas revu chez elle, depuis le jour de la fameuse dispute qu'elle eut avec lui au sujet de mon cousin Stephanopoli[1]. Naturellement fière, les pas qu'elle aurait volontiers faits au devant de Bonaparte quelques années auparavant, elle les faisait maintenant en arrière. La conduite du jeune général l'avait vivement blessée, et l'espèce d'indifférence qu'il avait mis à l'excuser avait achevé de l'aigrir. Mais, plus tard, son excellent esprit fit la part de tout ce que devait alors contenir la tête d'un pareil homme.

[1] Il est mort à Neuilly, il y a un mois, pour s'être coupé un cor au pied.

Bonaparte était à cette époque aussi amoureux de sa femme que sa propre nature lui permit de l'être, aussitôt que son intelligence fut tout entière consacrée à l'œuvre immense de la nouvelle vie qu'il s'était créée. Sans doute il a aimé Joséphine; mais ceux qui ont dit qu'elle était la femme qu'il avait le plus aimée ne l'ont pas suivi dans toutes les années, et n'ont pas surtout remonté dans le passé pour l'y voir aimant violemment, et, malgré cela, d'une manière romanesque; ils ne l'ont pas vu rougir, pâlir, trembler, pleurer même. Il existait à l'ancien théâtre Feydeau, une loge, aux premières grillées, n° 1, bien plus savante qu'eux à cet égard.

Son amour pour sa femme n'était pas de la même nature : il l'aimait, sans doute, mais sans en faire une de ces divinités qui s'emparent de l'intelligence la plus déliée et l'empêchent d'apercevoir une imperfection morale ou extérieure dans l'objet aimé. Il entrait d'ailleurs dans la composition de son philtre amoureux une substance qui en tempérait l'effet; je veux parler de le prétendue reconnaissance que, à l'époque surtout de son retour d'Italie, chacun disait que Bonaparte devait à sa femme.

Madame Bonaparte a complètement manqué d'adresse, non-seulement en n'imposant pas si-

lence à ceux qui répandaient ce bruit, mais encore en lui donnant de la consistance par ses éternelles confidences à tout un monde de flatteurs et surtout d'intrigans, qui ne portaient jamais le poids du secret plus d'une heure. Je sais que Bonaparte a été informé de l'*autorisation*, si je puis me servir de ce mot, que madame Bonaparte donnait au bruit ridicule que les ennemis de Napoléon, et il en avait déjà beaucoup, faisaient courir sur son compte. On peut donc juger, combien son âme dut être blessée, quand il se vit l'objet d'un regard dédaigneux, quand il entendit dire : « C'est le crédit de sa femme qui le soutient! » Cela était faux, absurde; mais on le disait; et qui a bien connu Bonaparte doit savoir qu'il n'en fallait pas plus pour produire en lui un étrange effet. Or, ce que je dis ici, je ne l'avance pas sans raison, et quand nous serons parvenus à l'époque du consulat, j'en donnerai des preuves plus que suffisantes.

Bonaparte connaissait l'inconséquence de sa femme; aussi lui recommandait-il, par dessus tout, de ne jamais parler de politique; sujet auquel elle n'entendait rien, et qui ne pouvait manquer d'amener des conversations capables de le compromettre. « Ce que vous dites est » censé venir de moi, lui disait-il souvent; gardez

» le silence; de cette manière, mes ennemis, et » vous en êtes entourée, ne pourront tirer de » sottes inductions de vos paroles. »

J'ai déjà dit que la froideur survenue entre ma mère et le général Bonaparte, loin de s'être dissipée, avait encore pris plus de force par la retraite de ma mère. Nous ne le rencontrions que bien rarement chez ses frères; et nous ne le vîmes, je crois, que trois fois pendant son séjour à Paris. Ce n'est donc pas comme témoin que j'ai rapporté ce que je viens de dire; mais nous étions peut-être mieux informées de tout ce qui se passait dans l'intérieur du général Bonaparte, que si chaque jour nous y eussions passé une heure Ma mère, malgré son irritation, avait le plus grand attachement pour Napoléon; sans en convenir, elle savait bien qu'elle avait eu tort dans la sotte querelle de l'affaire de notre cousin Stephanopoli, et cette conviction intérieure suffisait pour la rendre encore plus intéressée à connaître tout ce qui touchait au bonheur ou au malheur d'un enfant qu'elle avait élevé. Ces renseignemens nous venaient d'ailleurs d'une source bien autrement certaine que tout ce que nous aurions pu puiser dans les plaintes de la famille Bonaparte. Ma mère, avec son excellent esprit, savait que la prévention louche en regardant et ment en par-

lant. Or la famille entière détestait madame Bonaparte. Cette malveillance était-elle fondée? C'est ce que nous verrons plus tard. Quant à présent, tout ce que je puis dire, c'est que l'inimitié était vive et je crois bien rendue.

Ma mère avait retrouvé un ancien ami dans son voisinage; M. de Caulaincourt, dont l'hôtel situé rue Joubert, était à cent pas de notre maison. Pour ceux qui ont connu cet excellent homme, dire son nom, c'est rappeler tout ce qui est bon, honorable et honoré. M. le marquis de Caulaincourt était également l'ami de madame Bonaparte; il lui avait rendu de très-grands services. De quelle nature? je l'ignore; mais ma mère le savait: et il fallait qu'ils fussent bien importans; car, plus tard, le jour de la présentation de ses deux fils au premier consul, M. de Caulaincourt ayant raconté à ma mère la réception vraiment remarquable que Bonaparte lui avait faite ainsi qu'à ses fils, « Je le crois vraiment bien! dit ma mère; quand même le mérite d'Armand et d'Auguste ne l'aurait pas exigé, la reconnaissance que vous doit sa femme le lui commandait impérativement. » M. de Caulaincourt s'approcha du lit de ma mère, qui était couchée en ce moment, et lui parla bas quelques instans. « Non, non, disait ma mère, ce n'est pas assez; songez d'ailleurs que vos fils peuvent

prétendre à tout. Trouvez-en de tournés comme eux et qui, de plus, aient à leur âge leur renommée militaire? » Ma mère avait raison.

M. de Caulaincourt voyait donc très-souvent madame Bonaparte. Il lui donnait des conseils qu'elle écoutait sans les suivre. Il avait pour elle une véritable amitié qu'il lui prouvait comme l'amitié prouve qu'elle aime; mais madame Bonaparte était, par dessus tout, futile et légère, avec l'apparence de la bonhomie. M. de Caulaincourt déplut même bientôt, sans que l'excellent homme s'en doutât, et plus tard, lorsque, par suite de mon mariage, je fis partie de l'intérieur intime des Tuileries, je ne lui ai pas blessé l'âme en lui disant qu'on l'appelait *radotëur*.

C'est un doux souvenir à évoquer que celui qui nous rappelle un homme de bien! M. le marquis de Caulaincourt avait tout ce qui, à cet égard, peut satisfaire l'âme et l'esprit, car il était comme une tradition vivante d'une époque que nos pères regardaient eux-mêmes comme d'un autre siècle. Ses fils ne lui ressemblaient pas; Armand, qui fut depuis le duc de Vicence, avait beaucoup de l'air de sa mère; Auguste ne ressemblait à personne, non plus que madame de Saint-Aignan, autrefois madame de Thélusson;

quant à madame de Mornay, aujourd'hui madame d'Esternau, elle était belle personne et avait beaucoup de la tournure et des manières élégantes d'Armand.

M. de Caulincourt avait un type tellement original que je chercherais en vain aujourd'hui autour de moi pour dire : « Il ressemblait à cela. » Ses traits avaient été fort délicats dans sa jeunesse, et il était parfaitement fait dans sa petite taille. Il avait des yeux noirs fort expressifs, mais auxquels il donnait rarement une expression sévère. Bien des années se sont écoulées depuis cette époque, et cependant mes souvenirs sont tellement empreints de M. de Caulincourt que l'illusion est presque entière, et qu'il me semble en ce moment le voir descendre de cheval à la porte de ma mère, en revenant de chez madame Bonaparte, qui alors demeurait rue Chantereine. Jamais je ne pourrai oublier ce petit *poney*, que la mode lui avait fait choisir pour monture ; il faisait toutes ses visites à cheval, comme un médecin de campagne. Ancien officier de cavalerie, fort estimé dans son corps, il avait conservé, en dépit du temps, de la réforme et de la révolution, les grandes bottes à l'écuyère et à manchettes, le toupet en vergette, les faces courtes et la queue bien serrée ; les culottes courtes, l'habit à grand bou-

tons de métal, et le gilet à effilé. Au dessous de cet effilé pendaient deux immenses chaînes de montre, avec une telle collection de breloques que, lorsque je n'entendais pas le bruit accoutumé que faisaient son cheval et lui, sa petite samaritaine, comme je l'appelais alors, m'avertissait dès qu'il montait l'escalier. Il était parfaitement convaincu que la mode la plus gracieuse du jour ne pouvait valoir la sienne; et, à vrai dire, je ne sais trop qui était alors le plus risible, ou de lui, ou bien d'un jeune incroyable de ce temps-là; enterré dans une cravate ayant deux aunes de mousseline d'ampleur, portant un habit dont la taille venait à peine aux hanches, tandis qu'un pantalon assez ample pour faire une robe lui donnait, dans la partie inférieure de sa personne, toute l'apparence d'une femme. Ajoutez à ce capricieux costume des cheveux tombant en longs et épais tire-bouchons jusques sur l'immense cravate, et couverts à grand peine par un chapeau, dont l'extrême petitesse le rendait continuellement vacillant sur sa tête, qu'il recouvrait à peine.

Je retrouverai plus tard M. de Caulincourt lors de l'affaire du duc d'Enghien. L'infortuné ne reçut que trop le trait lancé, non par son fils, car la passion a été se mêler de tout, et accuser là

où, tout au contraire, elle aurait dû défendre; mais dans la pureté de son code d'honneur et de bons et loyaux services, le brave et digne homme ne put admettre même l'ombre du blâme. Il est mort lorsque j'étais ambassadrice de France à Lisbonne; et je puis dire que je l'ai vivement regretté.

M. de Caulaincourt m'appelait sa fille, je l'appelais mon *petit papa*. Armand, qui fut depuis grand-écuyer de l'empereur, et moi, nous eûmes pendant long-temps, à la cour même, l'habitude de nous appeler frère et sœur. Le portrait du duc de Vicence n'a pas été flatté par la prévention et l'envie. On ne l'aimait pas. Il était peut-être un peu trop convaincu de sa supériorité sur la plupart de tout ce qui formait le cercle militaire de l'empereur, et cette conviction lui donnait un air réservé que les sots prenaient pour de la morgue. Il était spirituel, et avait du reste des manières de grand seigneur autant qu'homme de France. Son frère était bien loin de le valoir. L'humeur d'Auguste était peu agréable, et souvent j'ai vu ma mère le reprimander avec amertume de ce qu'il était impoli, même avec les amis de son père. Il fit un mariage qui eut des suites assez plaisantes; j'en parlerai en son lieu. Il avait épousé la fille de M. le duc d'Aubusson de La Feuillade. Mais

à cette époque lui et son frère étaient tous deux à leurs régimens.

Le général Bonaparte, en ne demeurant à Paris que quelques semaines, au moment de quitter l'Europe avec la chance de ne jamais la revoir, avait obéi à un mouvement d'une violente irritation. Mon frère, qui en Italie avait toujours conservé les meilleures relations avec le général Bonaparte, fut le voir, ainsi que le lui avait demandé Napoléon. Albert y retourna plusieurs fois, et toujours il revenait avec la nouvelle certitude que Napoléon était violemment contrarié de la marche des événemens. « Je m'aperçois bien, nous disait Albert, que cette grande âme est trop comprimée dans le centre étroit où ces misérables du Directoire veulent l'enfermer: c'est un vol libre dans l'espace qu'il faut à de pareilles ailes. Il mourra ici: il faut qu'il parte. Ce matin il me disait, ajoutait Albert : « Ce Paris me pèse » comme si je portais un manteau de plomb!... » Et puis il se promenait.

» Cependant, lui disait Albert, jamais patrie reconnaissante n'accueillit plus noblement un de ses fils. Le peuple, dès qu'il vous voit, fait retentir les rues, les promenades, les spectacles, des cris de Vive Bonaparte!..... Le peuple vous aime, mon général... »

Pendant que mon frère parlait de la sorte, Bonaparte le regardait fixement. Il se tenait immobile; ses mains étaient croisées derrière son dos, et toute sa figure exprimait non-seulement l'attention mais une attention mêlée du plus vif intérêt; ensuite il se remit à marcher d'un air pensif.

« Que pensez-vous de l'Orient, Permon? » demanda-t-il tout à coup à mon frère. « Il me semble » que vous avez fait d'excellentes études, car votre » père vous destinait d'abord à la diplomatie; est- » ce vrai? » Mon frère répondit affirmativement.— « Vous parlez le grec moderne, n'est-il pas vrai? » Albert s'inclina.— « Et l'arabe? » Albert répondit négativement, mais il ajouta qu'il pourrait le parler facilement en un mois de temps :

« Vraiment! Eh bien! alors, je...... » Ici Bonaparte s'arrêta, craignant d'en avoir trop dit. Cependant il revint sur le même sujet un instant après, en demandant à Albert s'il avait été au bal de M. de Talleyrand. Il ajouta ensuite: « C'était une » belle fête! Mon armée d'Italie serait bien vaine » si elle savait que son chef a reçu d'aussi grands » honneurs.... Oui, les directeurs ont noblement » fait les choses. Je ne croyais pas qu'ils savaient » aussi bien trôner. Quel luxe!... » Puis il se promena long-temps sans parler, et reprit ensuite: » C'est plus somptueux que nos vieilles fêtes

« royales.... Le Directoire ne devrait pas ainsi » oublier son origine républicaine... N'y a-t-il pas » de l'affectation à paraître dans une telle pompe » devant ceux qui, au fait, peuvent bien balancer » son pouvoir?... Je représente l'armée! ajouta » Bonaparte... Oui, je représente l'armée... Et les » directeurs savent si elle est puissante aujour» d'hui en France. »

Rien n'était plus vrai que ce que venait de dire Bonaparte. A cette époque, en effet, l'armée exerçait une grande influence; et déjà l'on parlait beaucoup dans le public d'une expédition lointaine. Bonaparte fit à cet égard beaucoup de questions à mon frère. Albert lui répondit, ce qui était vrai, que l'on croyait que l'expédition projetée était destinée contre les Anglais.

Albert nous dit ensuite que le sourire qui avait erré un moment sur les lèvres de Napoléon avait une si bizarre, si incompréhensible expression, qu'il ne sut comment l'expliquer.

.... « L'Angleterre! reprit-il encore; ah! vous » croyez dans Paris que nous allons enfin l'atta» quer?... Les Parisiens ne se trompent pas; c'est » bien pour abaisser cette impertinente que nous » prenons les armes... L'Angleterre!... Si ma voix » a quelque influence, jamais l'Angleterre n'aura » de nous une heure de trève... Oui, oui..., guerre

» à mort à l'Angleterre; toujours... jusqu'à sa » destruction. Permon, si vous voulez, je vous » emmène avec moi : vous parlez très-bien l'an- » glais, l'italien, le grec... Oui, je veux vous em- » mener. »

Cette conversation, telle que l'on vient de la lire, est le résumé de ce qui fut dit dans cinq ou six entrevues. Mon frère entendait de tous côtés parler diversement de l'expédition projetée. Le secret en fut long-temps gardé, mais enfin il fut connu; car Bonaparte, jaloux de toutes les gloires, voulut s'entourer de l'éclat que donnent à tout les sciences et les arts. Il mit à contribution jusqu'à l'institut. Un bataillon immortel suivit le *nouvel Alexandre* sur les bords du Nil, d'où il devait rapproter un trophée plus brillant que tous ceux que le sang donne à la postérité.

Lorsque mon frère apprit que l'expédition *était* dirigée vers une terre aussi lointaine, sa résolution fut prise à l'instant. Il mit ordre à ses affaires, et se disposa au départ. Mais ma mère, l'ayant appris, se mit, pour ainsi dire, à ses pieds pour le supplier de ne pas la quitter. Albert n'eut pas besoin d'une seconde prière; il resta.

CHAPITRE XII.

Naissance de Junot, et sa famille. — Bonne éducation de Junot. — Son caractère et son portrait. — Le bataillon de la Côte-d'Or. — Junot grenadier. — Le grade de sergent, et le plus beau jour de la vie de Junot. — Le siége de Toulon. — Première rencontre de Junot et de Bonaparte. — Scène remarquable. — Junot, le premier aide-de-camp de Bonaparte. — Muiron et Marmont. — Singulier rêve de Junot. —Mort de Muiron.—Curieuse correspondance entre Junot et son père. — Passage de Bonaparte à Dijon, et souvenir. — Conversation de Bonaparte avec ma mère. Blessures de Junot.—Inexplicables *erreurs* du Mémorial de Sainte-Hélène. — Politesse de Junot, et madame de Brionne à Dijon. —Portrait de madame de Brionne donné par elle à Junot. — Scène intéressante. — Suite de l'entrevue de Junot et de madame de Brionne. —Le baron de Steyer, et recommandation de madame de Brionne au colonel Junot. — Avertissement indispensable.

PARMI les jeunes officiers que le général Bonaparte avait présentés à ma mère, lorsqu'il fût

nommé commandant de l'armée de l'intérieur, elle en avait distingué un, tant à cause de ses manières franches sans rudesse et de son air ouvert, qu'en raison de l'extrême attachement qu'il témoignait pour son général. Cet attachement tenait presque de la passion. Il y avait en lui un enthousiasme tellement touchant que ma mère, dont l'âme élevée, le cœur aimant concevaient tous les sentimens exaltés, avait aussitôt distingué le colonel Junot; elle lui voua dès ce moment la plus sincère amitié. Il venait quelquefois nous voir, malgré la brouillerie qui existait entre ma mère et son général. J'étais bien enfant alors, et je ne me doutais pas que ce beau colonel, aux blonds cheveux, aux vêtemens pittoresques, au visage gracieux et sévère tout à la fois, reviendrait, trois ans plus tard, demander par amour la main de cette petite fille, à laquelle il faisait à peine attention alors.

De tous les officiers composant l'état-major du général Bonaparte, le colonel Junot était celui qui avait eu la destinée la plus aventureusement heureuse. Idéalement brave, il portait, en stigmates fraîchement reçus, les glorieuses marques d'une valeur que ses ennemis même les plus acharnés n'ont pas pu lui disputer. Le général en chef avait su l'apprécier, et à l'origine de sa fortune se rattachaient plusieurs actes très-remar-

quables, non-seulement de courage, mais aussi d'honneur et de loyauté. C'est au siége de Toulon que le général l'avait connu, et d'une manière qui mérite par sa bizarrerie d'être rapportée avec détail.

Junot naquit à Bussy-Legrand, département de la Côte-d'Or, le 24 septembre 1771; et, pour le dire en passant, on lui donna pour nom patronymique celui du saint dont le jour de sa naissance était la fête; ce qui fut cause qu'il eut bien le nom le plus extravagant qui fût en France : il s'appelait *Andoche*. Aussi que de mal ce malheureux nom ne donna-t-il pas par la suite aux maîtres en l'art de plaire, qui étaient en possession de chanter les puissances [1].

Les parens de Junot étaient de bons bourgeois;

[1] Le curé de Livri, petit village auprès du Rainci, vint un jour me voir à ce château, tandis que j'en étais propriétaire. Ayant entendu plaisanter sur la difficulté de trouver une rime raisonnable pour *Andoche* (et en effet, on ne trouvait guère *taloche*, *bamboche* ou *anicroche*; la plus raisonnable était *brioche*), il se mit à rêver quelques instans, puis me remit le quatrain suivant, qu'il ne fut pas cinq minutes à faire :

Le grand Napoléon et notre brave Andoche
Nous rappellent François Premier :
Ce prince, ami des arts et valeureux guerrier,
Fut un chevalier sans reproche.

sa famille avait de l'aisance. Les deux frères de sa mère étaient, l'un médecin à Paris, où il jouissait d'une considération méritée, l'autre, premier chanoine de la cathédrale d'Evreux, ayant de bons bénéfices qu'il devait laisser à l'aîné de ses neveux, M. Junot, qui est mort receveur-général de la Haute-Saône. L'abbé Bien-Aimé était un digne prêtre, dont je vénère la mémoire. Il est mort évêque de Metz en 1806, regretté de tout son diocèse, dont les pauvres l'appelaient *le Bien-Nommé.*

Avant la révolution de 89, la classe bourgeoise ne mettant pas ses fils au service, Junot se destinait au barreau. Il étudia pour être avocat, et fit ce qu'on appelait alors de bonnes études. Son éducation, commencée à Montbard chez un brave homme, nommé M. Heurté, dont il parlait toujours avec reconnaissance, fut terminée au *collége* de Châtillon-sur-Seine. C'est là qu'il connut Marmont, élève du même collége, et qu'ils se lièrent tous deux de cette amitié que rien n'altéra jamais, bien qu'ils suivissent tous deux la même carrière. Cette amitié n'eût de terme qu'à la mort de Junot, en 1813.

Junot avait un caractère fort remarquable, et que n'ont pas toujours apprécié ceux qui l'ont approché, parce que lui-même y mettait obstacle quel-

quefois par un défaut qui nuisait en effet à ses nombreuses qualités; c'était une extrême irritabilité facilement excitée chez lui par la seule apparence d'un tort. Dès qu'il pouvait en supposer un, surtout relativement à quelqu'un sous ses ordres, pour un objet dépendant du service, il ne pouvait s'empêcher de le témoigner d'une manière d'autant plus dure que, dans le même cas, il aurait été tout aussi sévère pour quelqu'un des siens. Combien cette manière d'être lui a fait d'ennemis de gens qui ne pouvaient, après tout, lui reprocher d'autre tort que celui qu'eux-mêmes avaient eu ! Une inexactitude dans le service, une tenue négligée, une administration douteuse, toutes ces fautes le mettaient hors de lui; et sa franchise alors ne lui permettait aucune parole transitoire.

Junot avait une belle âme, ignorait le mensonge, et était doué d'une générosité, d'une noblesse de caractère que ses ennemis ont cherché à présenter comme *un vice*, mais que sa nombreuse famille, qui pendant quinze ans n'eut d'autre soutien que lui, la foule de militaires infirmes, de veuves chargées d'enfans, qui recevaient de lui des pensions et des secours, ne nommeront jamais que la vertu d'un noble cœur.

On pensera peut-être que j'ai mis de la partialité en traçant le portrait de mon mari; il n'en

est rien. Je n'écris que sous l'influence de la vérité. Celle dont la magie pouvait m'égarer est détruite depuis bien des années. Je ne fais *que* mon devoir, en lui reconnaissant des vertus qu'il avait en effet. Il possédait à un degré éminent les qualités d'un bon fils, d'un bon ami et d'un excellent père. Je me rappelle que M. Fox me dit un jour combien il avait été touché en voyant Junot, la veille, à la sortie de l'Opéra, s'occuper de sa mère avec le soin, le respect qu'il aurait eu pour la première pairesse d'Angleterre [1]. Que d'amis de collége! que de parens dans l'indigence il a aidés, secourus et sauvés!... Combien d'ingrats dont il a fait la fortune! dont il a été le patron, le *frère*! Il existe un homme qui habite Paris, qui lui a été long-temps attaché et qui avait toute sa confiance. Cette personne a mérité notre reconnaissance pour les soins qu'elle a donnés à notre position quand elle était désespérée, à l'époque du départ de Junot pour l'Illyrie, et ensuite après sa mort. Cette personne, qui était le secrétaire intime du duc, a été à portée de connaître la noble et

[1] M. Fox ne voulait pas faire la satire de la France en ayant l'air de trouver admirable qu'un fils donnât le bras à sa mère. Mais l'excès de soins et d'attention le frappa, et il le témoigna.

généreuse conduite de Junot envers sa famille : cette conduite fut admirable. Quant à la personne dont je parle, elle habite Paris, et peut rendre le témoignage que réclame un noble cœur : c'est M. Fissout, ancien secrétaire intime du général Junot, aujourd'hui agent de change.

Junot adorait ses enfans. Il faut connaître comme moi toute cette sollicitude, si vive, si tendre, qui l'occupait au milieu même du danger. Quelles lettres il m'écrivait quelquefois ! Combien elles étaient touchantes par leur naïveté, si je puis me servir de ce mot ! C'était pour savoir si la dixième dent de son fils était enfin percée. « Mais quand sevreras-tu donc ce petit Rodrigue ? » Et puis ses filles, que faisaient-elles ? étaient-elles grandies ? travaillaient-elles ? Ces détails peuvent paraître puérils ; mais ces lettres étaient écrites sous le feu de l'ennemi, au milieu des glaces de la Russie, ou bien une heure après avoir reçu une balle dans la figure, avant même d'être pansé. Je les ai toutes, ces lettres précieuses. Mes enfans les recevront de moi comme un héritage sacré [1].

[1] C'est dans les gens qui nous entourent qu'il faut chercher nos amis et nos ennemis. Nos domestiques s'attachent en raison de nos qualités ; ils peuvent ne pas nous les reconnaître toutes, et être négatifs à cet égard : mais jamais des vices, même des défauts, ne les trouvent silencieux. Junot avait deux valets de

Entré dans le monde avec la révolution, Junot est tout-à-fait l'un de ses fils. Il avait à peine vingt ans lorsque le premier roulement de tambour se fit entendre. Un cri de guerre retentit dans tout le royaume; les plus sages voulaient le combat, tous s'ennuyaient du repos. Si Junot n'eût pas été mon mari, je dirais comment il devint aussitôt un jeune Achille. Ce fut un réveil, une passion des armes, et, au même instant, un oubli entier de cette vie molle et oisive qu'il menait auparavant. « Et cependant, me disait-il lorsqu'il me parlait de ce temps-là, il ne me paraissait pas que j'eusse jamais été autrement. »

Ce fut alors qu'il entra dans ce fameux bataillon des volontaires de la Côte-d'Or, si renommé par la quantité de généraux et de grands officiers de l'empire sortis de ses rangs. Il avait pour chef l'aimable et malheureux Cazotte. Après la reddition de Longwy, le bataillon fut dirigé sur Toulon, qu'il s'agissait de reprendre sur les An-

chambre, dont l'un est mort à son service au retour de Russie; il était avec lui depuis dix-huit ans. L'autre ne l'a quitté qu'à sa mort; il l'avait depuis neuf ans. Un caractère effrayant de violence ne garde pas aussi long-temps ceux qui sont autour de lui. Le second de ces valets de chambre était Helot, un Alsacien, honnête et brave homme. Sa femme était ma femme de charge.

glais. Cétait le moment le plus affreux de la révolution. Junot était sergent de grenadiers, grade qu'il avait reçu sur le champ de bataille. Souvent, en me racontant les premières années de sa vie aventureuse, il me parlait de cet événement comme d'une chose immense dans son existence. Il disait, avec cet accent qui persuade, parce qu'il est vrai, que dans le cours de sa carrière d'honneurs, rien ne lui avait donné un délire de joie comparable à ce qu'il avait éprouvé lorsque ses camarades, tous aussi braves que lui, disait-il, l'avaient nommé leur sergent, que leur chef le confirmait dans ce grade, et qu'il était élevé sur un pavois tremblant formé de baïonnettes encore fraîchement teintes du sang de l'ennemi.

C'est dans ce même temps que, étant un jour au poste de la batterie des Sans-Culottes, un commandant d'artillerie, venu de Paris depuis peu de jours pour diriger les opérations du siége en ce qui regardait l'artillerie sous les ordres de l'intelligent Cartaux, demanda à l'officier du poste un jeune sous-officier qui eût en même temps de l'audace et de l'intelligence. Le lieutenant appelle aussitôt *La Tempête*, et Junot se présente. Le commandant fixe sur lui cet œil qui semblait déjà connaître les hommes.

« Tu va quitter ton habit, dit le commandant, et tu iras *là* porter cet ordre. » Il lui indiquait de la main un point plus éloigné de la côte, et lui expliqua ce qu'il voulait de lui. Le jeune sergent devint rouge comme une grenade, ses yeux étincelèrent. « Je ne suis pas un ESPION, répondit-il au commandant; cherchez un autre que moi pour exécuter votre ordre. Et il se retirait. — Tu refuses d'obéir? lui dit l'officier supérieur d'un ton sévère; sais-tu bien à quoi tu t'exposes? — Je suis prêt à obéir, dit Junot, mais j'irai là où vous m'envoyez avec mon uniforme, ou je n'irai pas. C'est encore bien de l'honneur pour ces.... Anglais. » Le commandant sourit en le regardant attentivement. « Mais ils te tueront! reprit-il. — Que vous importe? vous ne me connaissez pas assez pour que cela vous fasse de la peine, et quant à moi, ça m'est égal.... Allons, je pars comme je suis, *n'est-ce pas?* » Alors il mit la main dans sa giberne. « Bien! avec mon sabre et ces dragées-là, du moins la conversation ne languira pas, si ces messieurs veulent causer. »

Et il partit en chantant.

Après son départ, « Comment s'appelle ce jeune homme? demanda l'officier supérieur. — Junot. — Il fera son chemin. » Alors le commandant inscrivit son nom sur ses tablettes. C'était déjà un

jugement d'un grand poids, car on a facilement deviné que l'officier d'artillerie était Napoléon.

Peu de jours après, se retrouvant à cette même batterie que l'on appelait la batterie des Sans-Culottes, Bonaparte demanda quelqu'un qui eût une belle écriture; Junot sortit des rangs et se présenta. Bonaparte le reconnut pour le sergent qui déjà avait fixé son attention. Il lui témoigna de l'intérêt et lui dit de se placer pour écrire une lettre sous sa dictée. Junot se mit sur l'épaulement même de la batterie. A peine avait-il terminé sa lettre, qu'une bombe lancée par les Anglais éclate à dix pas et le couvre de terre ainsi que la lettre. « Bien! dit en riant Junot, nous n'avions pas de sable pour sécher l'encre. »

Bonaparte arrêta son regard sur le jeune sergent; il était calme et n'avait pas même tressailli. Cette circonstance décida sa fortune. Il demeura près du commandant d'artillerie et ne retourna plus à son corps. Plus tard, lorsque la ville fut prise et que Bonaparte fut nommé général, Junot ne demanda pas d'autre récompense de sa belle conduite pendant le siége que d'être nommé son aide-de-camp[1], préférant un grade inférieur à celui

[1] Junot, et Muiron, qui périt depuis si malheureusement, furent les deux premiers aides-de-camp que Napoléon ait eus.

qu'il pouvait avoir en restant au corps; mais pour cela, il fallait quitter Bonaparte, et Junot ne le pouvait déjà plus.

Junot avait une âme de feu et le plus noble cœur. Il s'attacha bientôt à son général avec un dévoûment qui devenait un culte. Sans avoir la mesure du géant qui était devant lui, son esprit pénétrant avait jugé qu'il voyait un grand homme. Voici l'extrait d'une lettre dont l'original est dans mes mains; elle fut écrite en 1794, lorsque M. Junot père, alarmé de la résolution de son fils, lui demanda quelques *renseignemens* sur l'homme dont il suivait la fortune :

« Pourquoi as-tu quitté le commandant La-
» borde [1] ? Pourquoi avoir quitté ton corps ?
» Qu'est-ce que c'est que ce général Bonaparte ?
» où a-t-il servi ? Personne ne connaît ça. »

Junot répondit à son père, et lui expliqua pourquoi il avait préféré le service d'état-*major*, surtout d'une manière aussi active qu'il allait le faire avec son général, au service plus lent dans ses résultats que celui qu'il aurait fait en restant

[1] Depuis général de division et commandant de Lisbonne, lors de la conquête. C'est lui qui commandait dans Porto, lorsque le maréchal Soult se laissa surprendre par les Anglais, croyant que c'était le régiment suisse qui passait la rivière.

à son bataillon; puis il ajoutait: « Vous me de-
» mandez ce que c'est que le général Bonaparte?
» Je pourrais répondre comme Santeul: *Pour sa-*
» *voir ce qu'il est, il faut être lui-même!* Je vous
» dirai toutefois que, autant que j'ai pu le juger,
» c'est un de ces hommes dont la nature est avare,
» et qu'elle ne jette sur le globe que de siècles en
» siècles[1]. »

Lorsque Napoléon partit pour l'Égypte, il passa par la Bourgogne en allant s'embarquer à Toulon. Il s'arrêta à Dijon, où était alors mon beau-père, qui lui fit voir la lettre que je viens de citer.

« Elle ne fait que me confirmer dans la con-
» viction que j'ai de l'attachement que me porte
» votre fils, monsieur Junot, dit le général. Il
» m'en a donné de fortes preuves dont je suis très-
» touché. Aussi, vous et lui pouvez compter que
» je l'aiderai de tout mon pouvoir et de toutes
» mes relations pour faire son chemin dans notre
» aventureuse carrière. »

Mon beau-père ne demandait plus alors ce que c'était que ce *petit général Bonaparte*; ses

[1] L'empereur a eu les deux lettres en sa possession, en passant par la Bourgogne trois ans plus tard, pour aller en Égypte.

paroles étaient aussi précieuses pour le bon vieillard que s'il eût été Siméon, et se fût trouvé en présence du Messie. Un quart d'heure après cette conversation, ce que lui avait dit Bonaparte était écrit dans son portefeuille, et dans sa poche gauche, bien près de son cœur. Son adoration pour Napoléon devint dès ce moment presque anssi forte que celle de son fils.

Bonaparte tint la parole qu'il avait donnée au père de Junot; il fut pour lui un bon et utile patron; mais aussi combien le lien prêtait pour donner un texte à la bienveillance! On a vu précédemment comment Junot, au désespoir de l'arrestation et de la mise en accusation du général Bonaparte, avait voulu partager sa captivité, comment il avait été repoussé de la prison par Napoléon lui-même, qui lui avait fait enfin comprendre qu'il lui serait plus utile en restant *libre*. En effet, nous voyons que la défense de Napoléon adressée par lui aux représentans du peuple, Albitte et Salicetti, qui l'avaient fait arrêter, est de l'écriture de Junot: on y trouve seulement quelques notes de la main de Bonaparte. Après la mise en liberté du général, Junot, comme on l'a vu, l'avait suivi à Paris. Là, il partagea constamment sa misère, et lui fit toujours part de ce qu'il recevait de sa famille.

« Les galions ne sont pas encore arrivés, » disait Bonaparte à ma mère, lorsqu'il venait la voir avec une figure bien allongée et une redingote grise, qui depuis est devenue bien fameuse, mais qui alors n'était qu'un vêtement fort râpé. « La » diligence de Bourgogne n'est pas arrivée. Si elle » ne vient pas ce soir, nous ne dînerons pas de» main, à moins que vous ne nous receviez ma» dame de Permon. » Ce que Napoléon appelait les galions consistait en deux ou trois cents francs que madame Junot la mère envoyait à son fils. Il partageait avec son général. « Et c'est toujours » moi qui ai la plus grosse part, » disait Bonaparte.

Lorsqu'après le 13 vendémiaire Napoléon reçut le commandement de l'armée de l'intérieur, il prit d'autres aides-de-camp. Marmont fut du nombre, et à cette époque, lui, Junot et Muiron étaient les privilégiés de son état-major.

Junot et Muiron étaient intimement liés ensemble. Ils furent quelque temps les deux seuls officiers attachés au général Bonaparte. Marmont ne fit partie de son état-major qu'après le 13 vendémiaire, lorsqu'il fut nommé général de l'armée de l'intérieur; encore je ne pense pas qu'il ait été bréveté aide-de-camp avant la nomination du général en chef de l'armée d'Italie. Quant à Du-

roc, ce n'est positivement qu'en Italie qu'il fut attaché à Bonaparte. L'amitié de Junot pour Muiron ne reçut aucune altération de l'arrivée de Marmont à leur petit état-major, bien que, comme je crois l'avoir dit, ils eussent été élevés ensemble dans le même collége, à Châtillon-sur-Seine, et il continua à être intimement lié avec Muiron, qu'il aimait comme un frère.

Une chose assez particulière au caractère ou plutôt au cœur de Junot, c'est qu'il était aussi faible, aussi supertitieux pour ses amis qu'il aimait le plus intimement, qu'il était insouciant et téméraire pour lui-même; et toutes les fois qu'une bataille devait avoir lieu, il était tourmenté sur le sort de ses amis, jusqu'au moment où il se retrouvait avec eux.

La veille du combat de Lonato, après avoir été de service toute la journée, et fait peut-être vingt lieues à cheval pour porter des ordres de différens côtés, il se coucha accablé de fatigue, mais sans se déshabiller et prêt à se lever au moindre signal.

Dans la journée, il s'était fort occupé de Muiron, de son sort; Muiron avait des projets d'établissement qu'il avait confiés à Junot. Il voulait, à la fin de la campagne, demander un congé pour aller se marier à Antibes, où demeurait une jeune

veuve dont il était amoureux, et qui avait de la fortune. Il est donc assez naturel que le sommeil de Junot, recevant les reflets des impressions du jour, lui offrît ces mêmes impressions, mais sous une autre forme.

A peine fut-il endormi, qu'il rêva qu'il se trouvait sur un champ de bataille couvert de morts et de mourans. Devant lui était un grand chevalier masqué, contre lequel il se battait; ce chevalier, au lieu de lance, avait une longue faux dont il frappa Junot plusieurs fois, et dont l'un des coups l'atteignit profondément à la tempe gauche. Le combat fut long; enfin ils se prirent tous deux corps à corps. Dans la lutte, la visière, ou le masque du grand chevalier tomba, et Junot vit près de lui le visage d'un squelette; puis l'armure, tout disparut, et la Mort avec sa faux, se dressa toute droite devant lui. « Je n'ai pas pu te prendre aujourd'hui, lui dit-elle; mais je te prendrai l'un de tes meilleurs amis. Garde-toi de moi! »

Junot s'éveille; il était baigné de sueur : le jour commençait à poindre; on entendait déjà ce mouvement qui précède une journée comme celle qui se préparait; il voulut se rendormir et ne le put pas; il était trop agité, et ce rêve lui donnait une inquiétude qui redoublait à tous les instans; mais par une bizarrerie qui peut s'expli-

quer, elle ne portait nullement sur Muiron, et ce jour-là c'était uniquement sur Marmont.

La bataille se donne; Junot reçoit deux blessures à la tête, dont l'une a produit cette belle cicatrice qu'il avait le long de la tempe gauche, l'autre c'était vers la nuque; ni l'une ni l'autre de ces blessures ne paraissait très-dangereuse, mais celle de la tempe offrait des chances qui pouvaient mal tourner dans la disposition d'esprit où il se trouvait.

Aussitôt qu'il eut repris connaissance, il demanda ou était Marmont : on ne put le trouver. Lorsque l'officier qui avait été à sa recherche revint, et dit imprudemment à Yvan, qui pansait Junot, que Marmont n'était pas là, Junot, se rappelant son rêve, tomba dans une sorte de délire qui effraya d'autant plus les chirurgiens que depuis plusieurs jours il avait le sang très-enflammé. On alla dire ce qui arrivait au général en chef, qui vint lui-même chez son aide-de-camp favori et voulut le rassurer; mais Junot n'écoutait rien, et si dans le même moment Marmont ne fût arrivé d'une course que lui avait fait faire le général en chef (au quartier-général, je crois, de Masséna), Junot était peut-être attaqué du *tétanos*. Dès qu'il vit son ami, il se calma, et il lui parut qu'il n'avait plus rien à craindre : « Ah! te

voilà, lui dit-il en lui prenant la main, te voilà! » Puis il le regardait du seul œil qu'il eût de libre pour voir s'il n'avait aucune blessure, et il souriait doucement en ne voyant aucune trace de la bataille que des cheveux en désordre, des habits couverts de poussière et du sang autrichien, mais rien qui dût l'alarmer. Tout à coup l'extrême tristesse de la physionomie de Marmont le frappe, l'image de Muiron se présente à lui : « Où est Muiron? s'ecrie-t-il; où est Muiron? je veux le voir. » Marmont baissa les yeux, et le chirurgien jeta un regard à Heldt, valet de chambre de Junot, pour lui recommander le silence. Junot les comprit.

« Ah! s'écria-t-il, la malheureuse a tenu parole. »

En effet Muiron avait été tué.

Pendant toute la durée des campagnes d'Italie, Junot suivit Bonaparte dans ces champs de gloire; son sang n'y fut pas épargné. Il se trouva à toutes les belles journées d'Arcole, de Lodi, de Castiglione, de Lonato, du Tagliamento, etc., etc. Il servit son pays sur le champ de bataille, et son général avec toute l'activité que l'on pouvait attendre d'un attachement comme le sien. Bonaparte, qui le connaissait et savait l'apprécier, l'employa dans les campagnes d'Italie autrement que comme un officier d'avant-garde. L'affaire de

Venise, dans laquelle il fallait à la fois de la finesse et une extrême fermeté, lui fut confiée. Il vint apporter des drapeaux que son bras avait aidé à conquérir, et sa mission avait, ainsi qu'on le verra, un but tout diplomatique.

J'ai dit précédemment que Junot avait prodigué son sang pour la gloire de sa patrie. J'en rapporterai ici quelques exemples. Pendant la campagne d'Italie, au combat de Lonato, il reçut, comme on vient de le voir tout à l'heure, cette belle blessure que l'on voyait à sa tempe gauche, mais la plus affreuse de ses blessures était un coup de feu reçu en Allemagne, lorsqu'il y était simple volontaire. Cette blessure, dont la cicatrice seule faisait frémir, avait dû être terrible. On sentait le battement du cerveau, et jamais un peigne ne pouvait la toucher. La cicatrice était longue au moins d'un pouce et profonde de sept à huit lignes. A des intervalles assez rapprochés, pendant les trois ou quatre années qui suivirent cette campagne, cette blessure se rouvrait d'une manière aussi singulière qu'effrayante, et le sang circulant avec une violente rapidité, Junot courait chaque fois le risque d'une hémorrhagie. Un jour, à Milan, étant chez madame Bonaparte, où ils jouaient au vingt-et-un, Junot était assis à une table ronde, tournant le

dos à la porte du cabinet du général en chef. Le général sort de son cabinet sans être entendu de Junot. Il fait signe de ne rien dire, et s'avançant doucement, il met sa main dans cette belle chevelure blonde qu'avait alors le jeune aide-de-camp, et lui tire fortement les cheveux. Junot ne peut retenir un demi-cri, tant la douleur est violente. Il sourit, mais son visage est devenu pâle comme celui d'un mort, puis d'une rougeur effrayante. Le général retire sa main; elle était pleine de sang!

Junot joignait à une imagination brillante et créatrice un esprit fin et très-prompt à saisir l'inconnu, dès qu'il s'offrait à lui. Il apprenait tout avec une rapidité incroyable. Il faisait de jolis vers très-facilement [1], jouait la comédie avec un talent tout-à-fait remarquable, et écrivait à merveille. On pourrait dire de lui, en voyant ses lettres, que son cœur avait de l'esprit. Il était vif

[1] En voici un échantillon. Jouant aux échecs un soir avec la reine Hortense, alors mademoiselle de Beauharnais, après quelques parties perdues par complaisance, Junot fit ce quatrain sur l'échiquier même:

Dans ce beau jeu je vois l'emblème
De tout ce que vous inspirez:
Fou celui qui vous dira: « J'aime; »
Roi celui que vous aimerez.

et même emporté; cela venait de la trop rapide circulation de son sang : mais jamais il ne fut ni grossier ni brutal, et dans les treize années qu'a duré notre union, je n'ai pas été une seule fois témoin de scènes pareilles à ce dont on parle dans le Mémorial de Sainte-Hélène : l'empereur n'a pas pu le dire, ou bien alors, dans sa distraction, il a prononcé un nom pour un autre. L'image de Junot, parcourant son bel hôtel, comme le nomme le Mémorial, le sabre à la main, pour solder ses créanciers, est vraiment bouffonne pour qui connaissait Junot et savait à quel point il était désireux d'être en harmonie avec la place élevée qu'il occupait. Junot recherchait tout ce qui avait été fait pendant le temps du gouvernement du duc de Brissac. Cette charge, si éminente jadis sous les Bourbons, l'était bien autrement sous l'empereur. Le gouverneur de Paris commandait activement à près de quatre-vingt mille hommes. Son autorité, du moins du temps de Junot, seul gouverneur de Paris[1] qui ait eu un si grand pouvoir; son autorité, dis-je, s'étendait jusqu'à Blois, et je

[1] On verra dans la suite de ces mémoires, des détails tout-à-fait inconnus jusqu'à présent sur les attributions immenses qu'avait le gouvernement de Paris, et le pouvoir que pouvait exercer Junot.

crois même jusqu'à Tours. Tous les militaires de marque, étrangers et français, qui passaient par Paris, étaient reçus par lui. Tout ce qui venait en France ayant quelque renom était admis au gouvernement de Paris, et dès le premier jour de sa nomination, Junot voulut rappeler le duc de Brissac, sinon par ses deux queues et son écharpe blanche, au moins par la politesse de ses manières. Ce désir d'être bien dans ses rapports avec le monde social date même de bien plus loin, malgré l'amour de Junot pour la république et son aversion pour les anciennes coutumes. Je vais en rapporter un exemple.

Lorsque tout le monde émigrait et que l'orage révolutionnaire commençait à gronder sur toutes les têtes, madame de Brionne, mère de M. le prince de Lambesc et du prince de Vaudémont, fut arrêtée comme elle sortait de France dans une ville que je crois être Châlons, sans pouvoir l'assurer positivement, mais où Junot se trouvait alors avec son régiment. On disait que madame de Brionne emportait les diamans de la couronne; elle était mère du prince de Lambesc, dont le nom était en horreur au peuple pour son affaire des Tuileries; de plus, elle était de la maison de Lorraine, et c'en était assez pour la rendre suspecte : elle fut donc arrêtée; mais, grâce à Junot,

cette démarche, qui aurait pu avoir un caractère fort alarmant pour celle qui en était l'objet, n'eut d'autre suite fâcheuse que le fait même de son arrestation. Madame de Brionne fut conduite à la meilleure auberge de la ville, et Junot persuada aux gens de la mairie d'aller eux-mêmes l'interroger. « C'est une femme, leur dit-il; vous ne l'arrêtez pas en vertu d'un mandat d'amener, puisque vous n'avez aucune mission pour le faire; mais vous agissez par patriotisme: vous avez reçu des avis, vous agissez : jusque là tout est bien. Cependant faites attention que vos avis peuvent être mauvais, et qu'alors votre action devient d'autant plus vexatoire qu'elle n'est plus motivée; il faut donc agir comme si vous doutiez d'avoir raison. Et puis, je vous le répète, elle est femme, et nous sommes Français. »

On répondit à Junot par des *hurra*, et le résultat de sa harangue fut de se rendre près de la noble voyageuse, qui, n'étant pas prévenue, pensa tout gâter: elle s'était mise sur un lit, sous prétexte de la fatigue, mais probablement pour éviter le cérémonial des révérences et des politesses; il lui paraissait odieux de faire asseoir devant elle dans sa chambre des gens de l'espèce de ceux qu'elle voyait. Néanmons, par un incident tout simple, sa finesse se trouva déjouée: le maire n'étant pas

alors dans la ville, fut remplacé par un homme de la commune extrêmement grossier, qui, en entrant dans la chambre, se jeta d'abord dans un fauteuil en disant à madame de Brionne : « Je vous demande excuse, citoyenne; mais je suis *puissant*, comme vous voyez (il pesait au moins trois cents); et sauf votre respect, je m'assiérai. »

Lorsqu'on entra dans la chambre de madame de Brionne, elle se souleva à moitié sur son lit, et relevant sa tête avec une expression qui lui donnait vingt coudées : « De quel droit, monsieur, interrompez-vous mon voyage? dit-elle au gros homme qui remplaçait le maire. Est-ce donc ainsi qu'on est libre en France aujourd'hui? Je vous somme de me laisser continuer ma route à l'instant même. » Le gros homme ne répondit rien à la requête; bien loin de là, il demanda à madame de Brionne qui elle était et comment elle se nommait.

En me racontant cette scène, Junot me disait: « Je n'oublierai jamais l'expression de la figure de madame de Brionne; ce n'était pas de la colère, ce n'était pas un sentiment connu : c'était une stupéfaction, une rage !.... Elle, madame de Brionne, être interrogée! Et comment encore? car non-seulement on lui demandait son nom, mais qui elle était. — Car enfin, après tout, disait l'homme de la

commune, faut-il savoir quelle est votre profession! — Madame de Brionne ne répondait pas, mais il était facile de voir à quel point elle souffrait de sa contrainte. Une jeune femme qui était près d'elle lui parlait bas et semblait chercher à la calmer. Enfin lorsque pour la troisième fois on l'interrogea sur son nom et ses qualités, elle se releva avec cette dignité qui impose toujours, lorsqu'elle est inspirée par le sentiment de ce qu'on est réellement. — Marie-Louise de Rohan, comtesse de Brionne[1], dit-elle au gros homme. Quant au fait dont vous avez la sottise, plutôt encore que l'infamie de m'accuser, qu'on leur montre mes bagages, continua-t-elle en s'adressant à un valet de chambre; ils verront que la maison de Lorraine a d'autres richesses que celles qu'elle viendrait dérober à la maison de France. »

« Je souffrais de cette scène, me disait Junot:

[1] Marie-Louise-Julie-Constance de Rohan-Rochefort, comtesse de Brionne, fille de Charles, prince de Rohan-Montauban, comte de Rochefort, et d'Éléonore-Eugénie de Béthizy-Mézières.

M. le prince de Soubise avait pour sœur unique Marie-Louise de Rohan-Soubise, gouvernante des enfans de France, femme de Gaston-Charles de Lorraine, comte de Marsan.

Les fils de madame la comtesse de Brionné étaient M. le prince de Vaudémont et M. le prince de Lambesc.

aussi lorsque cette lourde bête se fut bien convaincu que madame de Brionne n'avait rien avec elle qui pût la faire même soupçonner, je parlai avec sévérité pour qu'elle prît quelque repos avant de se remettre en route, ce qu'elle voulait faire immédiatement. Toutefois cette femme avait un courage noble et digne qui m'inspirait un vif intérêt, et je m'efforçai d'éloigner d'elle tous les inconvéniens de sa situation.

Madame de Brionne avait trop d'habitude du monde pour ne pas s'apercevoir à l'instant même de cet entourage de soins qui ne la quitta plus jusqu'à son départ; et dans un moment où elle croyait n'être pas entendue, elle dit à Junot : « Monsieur, vous devez bien souffrir en portant cet habit et en vivant avec de pareils hommes. C'est sans doute monsieur votre père dont les opinions.... Hélas ! dans ces temps désastreux on ne voit que trop de gens de notre caste passer du côté de la c...... »

Junot l'interrompit en riant, et lui dit : « Madame, je dois vous empêcher d'aller plus loin, et vous prévenir que mon père et moi nous sommes de même opinion, et de plus que nous avons le malheur d'être pour vous, madame, de véritables *parias;* enfin, dois-je le dire ? je suis roturier et même très-républicain. — Impossible ! s'écria ma-

dame de Brionne d'un air aussi étonné que si Junot lui eût appris en effet qu'il était un paria des bords du Gange. Impossible!... »

Le jeune soldat s'inclina toujours en riant. « Eh bien ! dit alors madame de Brionne à la jeune dame qui lui avait déjà parlé, il y a bien de nos jeunes fous à Versailles qui n'auraient été ni aussi prévenans ni aussi polis pour une femme de mon âge. »

« Je l'entendis très-bien, quoiqu'elle eût parlé très-bas, dit Junot; et tu ne croirais pas qu'une des choses qui m'occupait le plus était, lorsqu'elle-même en eût parlé, de lui demander l'âge qu'elle avait. Elle paraissait encore superbe; ses bras, ses mains étaient d'une admirable beauté. »

Madame de Brionne avait cinquante ans environ, lors de cette aventure. S'il y avait une différence, elle était même plutôt en plus qu'en moins.

« Monsieur, dit-elle à Junot au moment de son départ, agréez ce souvenir de moi. Puisse-t-il vous rappeler une personne qui n'oubliera jamais de son côté ce que vous avez bien voulu faire pour elle ! » Ce souvenir était une boîte d'écaille blonde avec le portrait de madame de Brionne. Junot le reçut avec une reconnaissance qu'il exprima vivement, et le conserva toujours malgré sa vie errante. Depuis il est arrivé une petite aventure

assez singulière qui en est non pas la suite, mais la conséquence. Je la raconterai ici, quoiqu'elle se rattache à une époque postérieure.

Quelque temps après la victoire du Tagliamento, un peu avant le traité de Léoben, Junot étant à Clagenfurth avec le général en chef, reçut la visite d'un jeune officier allemand, fait prisonnier dans la bataille. Cet officier avait une jolie figure, de bonnes manières, et parlait seulement fort mal français. Du reste, homme fort comme il faut; car il s'annonçait comme parent de madame de Brionne, dont il se réclamait auprès du colonel Junot.

Il paraît, d'après ce que le baron de Steyer dit à Junot, que madame de Brionne l'avait toujours suivi de l'œil, et que son nom, souvent placé dans les journaux, lui avait donné d'honorables renseignemens sur lui. Elle avait recommandé au baron, dans le cas où il aurait une fâcheuse affaire, comme celle de la captivité par exemple, de parler d'elle au colonel Junot, et de lui demander, en son nom, son intérêt. La confiance de madame de Brionne ne fut pas trompée. Junot accueillit à ravir le jeune officier; il demanda, et obtint pour lui, son renvoi sur parole avant les cartels d'échange. Mon mari fut très-sensible à cette marque de souvenir de madame de

Brionne [1], et il avait raison; quoi de plus aimable que de procurer l'occasion de faire une bonne action, et de laisser voir qu'on a compté sur vous?

Cette petite histoire n'est pas étrangère à ce qui précède, comme on le voit. Elle y tient même immédiatement. Le jeune homme dont il est question est le même qui, par son courage bouillant, son caracrère emporté, se fait appeler quelques mois plus tard *La Tempête*, sur le champ de bataille, par ses braves compagnons d'armes. Il est à présumer que cette politesse, qui était née avec Junot, car elle ne pouvait lui avoir été apprise, avait été ensuite bien plutôt développée qu'étouffée par les circonstances remarquables, dans lesquelles il s'était trouvé depuis.

[1] Comme il est probable que je ne parlerai plus de madame de Brionne, je veux placer ici une petite anecdote qui regarde son fils aîné, le prince de Vaudemont. Chacun sait qu'il était loin de ressembler à sa mère et à son frère, et encore moins à sa femme que chacun aimait et aime encore. Elle était fort malade, et Louis XVI, qui prenait à elle un vif intérêt, demande un jour au prince de Vaudemont: « Comment se porte la princesse? Qu'en pense Portal? Comment est-elle enfin?— Ma foi, sire, répond le prince de Vaudemont, je ne voudrais pas être dans sa peau. »

Maintenant il faut songer que cette réponse était faite du plus grand sang-froid et d'une voix et d'un accent inimitables.

Il est un point qu'il faut que je règle maintenant, pour n'avoir plus à y revenir. Je veux parler d'une sorte d'irrégularité dans plusieurs récits, tels que le précédent par exemple, et qui n'est pas là dans son lieu. Mais ce défaut, si toutefois c'en est un, tient à la nature de ces Mémoires. Ce sont des souvenirs évoqués par des souvenirs. Une corde touchée en fait vibrer dix autres, qui toutes rendent un son différent, mais qui pour cela n'en ont pas moins d'accord, et n'en forment pas moins une harmonie entière. Ainsi point d'étonnement si quelquefois j'interromps un récit pour en commencer un autre.

Ici je trace rapidement une esquisse de la vie de Junot; plus tard, je placerai sa personne et ses actions dans un jour, non pas plus lumineux, mais plus fait pour laisser voir les détails. Maintenant je veux montrer l'homme devenu grand par lui-même, et aidé de l'amitié de celui qui savait si bien reconnaître le genre de mérite de chacun et l'attribuer à sa vraie destination. C'est une ébauche, une esquisse à grands traits, que je terminerai quand j'en serai venue à l'époque de mon mariage. L'existance de Junot fut bien différente alors; la paix générale venait d'être signée, et il recommençait pour ainsi dire une autre vie.

CHAPITRE XIII.

Départ de Junot pour l'Égypte. — Le grade de général à vingt-sept ans. — Mot de Bonaparte sur les paperassiers. — Injustice du public envers Berthier. — Rapports des généraux de l'armée d'Égypte entre eux. — Partis divers. — Scène entre Lanusse et Junot. — Duel aux flambeaux sur les bords du Nil. — Murat et Bessières témoins de Junot. — Paroles remarquables de Napoléon. — Son horreur pour les duels. — Lettre de la main de M. de Bourrienne et de la main de Bonaparte à Junot. — Junot en Égypte après le départ de Bonaparte. — Lettre de Kléber. — Départ de Junot. — Junot et le général Dumuy, prisonniers des Anglais. — Attitude fière de Junot captif. — Indignité d'un capitaine Anglais, et noble conduite de Nelson. — Les oranges de Lady Hamilton. — Intimité de Junot et de Sydney-Smith. — Retour en France en 1800, et Junot commandant de Paris.

J'AI pris Junot dans le bataillon de la Côte-d'Or; je l'ai conduit à Longwy, à Toulon, en Italie, toujours auprès de Napoléon, toujours l'aimant,

comme Napoléon a été aimé par beaucoup de ses aides-de-camp. Le feu qui alimentait cet amour était sacré. Bien des généraux ont aimé l'empereur; beaucoup d'entre eux, subjugués même par cet ascendant d'un immense génie, bien qu'ils fussent républicains, continuèrent de l'aimer, même après son couronnement, et à le servir fidèlement: mais rien n'a jamais approché de ce dévoûment aveugle, passionné, qui tenait du séidisme, que plusieurs de ses officiers avaient pour lui, et en tête des quels était Junot. Un des torts de Napoléon a peut-être été de ne pas assez croire à la réalité de la pureté de ce sentiment, et surtout de laisser voir qu'il n'y croyait pas.

Junot fut nommé général en Égypte. Cet avancement, qui est toujours un bonheur, surtout à l'âge qu'avait Junot (il avait vingt-sept ans), n'en fut pas un pour lui. Il quittait l'homme qu'il aimait avec tendresse pour ne pas rester même sous ses yeux; l'armée n'était pas nombreuse, et les officiers-généraux n'avaient pas le choix de leur cantonnement; il fallait aller là où le service l'exigeait.

La situation de l'armée d'Égypte est connue. On sait qu'il existait une scission complète entre tous les chefs; c'était le camp d'Agramant. Le parti du général Bonaparte était le plus nom-

breux; mais cette division était funeste. Le danger personnel de chacun rendait plus irritable, plus inflexible, surtout envers la faction opposée. Kléber, Damas, une foule de généraux, d'un rare mérite d'ailleurs, affectaient de se soustraire à l'autorité du général en chef. Je parlerai plus tard du caractère de ces diverses personnes sur lesquelles j'ai eu des renseignemens autrement détaillés et bien plus vrais que ceux que l'on a publiés jusqu'ici. J'en ai vu moi-même un grand nombre que j'ai pu juger des yeux de ma propre opinion. Lorsque je me suis mariée, on revenait en foule de l'armée d'Orient; c'était un panorama, une fantasmagorie sans cesse renouvelée. Cette époque de ma vie me plaît à rappeler.

Junot, dès qu'il fut nommé général, voulut mériter les étoiles, et en voir promptement augmenter le nombre. Mais alors ce n'était pas la faveur qui produisait nos généraux; il y avait émulation de gloire, et ce n'était que par une action d'éclat, une blessure, une manœuvre habile qu'on avançait. Sans doute, on pourra objecter quelques exemples contraires, signaler des incapacités placées dans un poste élevé par la faveur et la protection, et que l'empereur lui-même fut obligé, plus tard, de leur faire quitter. Soit; jamais je ne nie une exception présentée comme telle; et il y

en eût. Mais on peut dire qu'en général, au temps dont je parle, plus qu'en aucun autre temps, si ce n'est sous l'empire, le mérite fut plus exclusivement récompensé que jamais.

L'empereur était admirable en cela comme presqu'en tout. Il aurait pu, d'après ses idées d'ambition, chercher à se faire des créatures et le tenter à tout prix : qu'on examine au contraire tous ceux qu'il a avancés; aucun n'était nul, tous avaient un talent qui leur était propre. Berthier, lui-même, sur qui son amitié trompée, sa confiance trahie, lui ont fait plus tard porter un jugement dicté par une âme blessée, Berthier était loin de mériter l'épithète qu'il lui donne dans le Mémorial. Berthier était grand travailleur, exact jusqu'à la minutie dans les détails de son administration (chose si précieuse pour la partie *paperassière* [1] de l'armée), toujours prêt à répondre à l'appel du général en chef. Berthier, dans les déserts glacés de la Russie, au milieu des sables brûlans de l'Égypte, était toujours habillé de manière à paraître devant le général ou l'em-

[1] C'était le mot favori de l'empereur. Je lui ai souvent entendu dire que les anciens nous étaient supérieurs en cela qu'ils n'avaient pas une seconde armée de paperassiers à leur suite.

pereur, quelle que fût l'heure avancée de la nuit. Jamais on ne le prenait en faute. Ensuite il était, certes, loin d'être un méchant homme. Il servait auprès de l'empereur ceux que l'humeur de ce dernier ne froissait que trop souvent. Quant à ses affections, dont on se raille, voilà encore une de ces choses qui vraiment me paraissent odieuses. Eh quoi! sans respect pour la mémoire de celui qui n'est plus, vous allez fouiller dans sa vie passée, et présenter aux yeux des enfans qu'il a laissés, de sa veuve, des faits qui peuvent d'abord leur faire accuser sa mémoire, et peut-être la leur faire injurier, mépriser même, tandis que ces faits ne sont de nul intérêt pour l'histoire. Voilà l'effet d'un long bouleversement, du renversement de tout ce qui se respecte dans l'échange dont se compose la vie sociale. Pauvre Berthier! sa mort tragique aurait dû lui faire trouver grâce. Quant à moi, je trouve sa faute immense, car je suis loin de vouloir excuser son ingratitude, c'est le vice le plus impardonnable à mes yeux; mais enfin saint Pierre fut pardonné, et sa faute était plus grande.

Je ne parlerai pas ici du combat de Nazareth, l'un des faits d'armes les plus remarquables de notre époque de gloire. Ce sera le sujet d'un chapitre qui contiendra également plusieurs circon-

stances de la guerre d'Égypte qui ne sont pas dans les divers Mémoires sur la guerre d'Orient. Mais il sera question d'un événement qui eut lieu pendant cette campagne, et qui fit dire à l'empereur un mot qui peint bien l'amitié qu'il avait pour Junot.

Parmi les généraux qui s'étaient mis en opposition tout-à-fait hostile envers le général en chef, le général Lanusse, frère de celui qui commandait dernièrement à Besançon, était l'un des plus ardens. Un jour il fut rapporté à Junot un mot tellement horrible et même effrayant pour le salut de l'armée, que, à partir de ce moment, la prévention favorable que lui avait inspirée la bravoure de Lanusse, s'effaça entièrement. « J'en vins à le haïr, me disait Junot, en me racontant leur querelle.

Cependant on gardait encore une sorte d'apparence amicale; mais les cœurs étaient aliénés[1]. Un jour Murat voulant raccommoder les deux généraux, les invite à dîner chez lui avec Lannes, Bessières, et, je crois, Lavalette, qui alors était aide-de-camp du général en chef.

[1] Ils avaient été très-liés ensemble; et même des rapports d'obligation existaient entre eux, car je sais que Lanusse a obligé mon mari. Je me plais à le dire.

Le dîner se passa convenablement, mais après on joua. On fit une partie de bouillote. Dans le courant de la partie, on parla d'une opération militaire qu'allait faire l'armée. Lanusse laissa échapper un sourire moqueur qui excita la colère de Junot. Bessières, qui était près de lui, le contint quelques instans. Mais Lanusse, se trompant sur le calme qu'il voyait régner autour de lui, continua de parler sur la situation de l'armée en termes inconvenans. Au milieu de ses phrases, il s'interrompt, et s'adressant à Junot : « Junot, lui dit-il, prête-moi dix louis. Je suis décavé. — Je n'ai pas d'argent devant moi, » lui répond Junot sèchement.

Comme il avait un monceau d'or devant lui, Lanusse, le regardant fixement, « Comment dois-je prendre ta réponse, Junot? lui dit-il. — Comme il te plaira. — Je t'ai demandé si tu voulais me prêter dix louis de l'argent que tu as devant toi. — Et moi je te réponds que j'ai bien de l'argent devant moi, mais qu'il n'y en a pas pour un traître comme toi. — Il n'y a qu'un ..... qui puisse se servir d'un pareil mot, » s'écria Lanusse hors de lui.

En un instant, tous furent debout. « Junot! Lanusse! » s'écriaient-ils, en s'efforçant de les contenir; car, à l'épithète de Lanusse, Junot

était devenu furieux. Tout à coup il se calme : « Ecoute, Lanusse, lui dit-il avec une voix radoucie qui contrastait singulièrement avec son tremblement colérique ; écoute-moi. Je t'ai dit que tu étais un....; je n'en crois rien [1]. Tu m'as dit que j'étais un......; tu n'en crois rien non plus; car nous sommes tous deux de braves gens. Mais, vois-tu, il faut que nous nous battions : il faut que l'un de nous y reste. Je te hais parce que tu hais l'homme que j'aime et que j'admire à l'égal de dieu, si ce n'est plus [2]. Battons-nous, et tout de suite. Je jure de ne me coucher ce soir qu'après avoir vidé cette affaire. »

Tous les témoins de cette scène sentaient que les paroles échangées voulaient du sang et même la mort. Mais, comment faire? Le général s'est prononcé sur les duels; il n'en veut pas dans son armée. Si l'affaire est remise au lendemain, il le saura; dès-lors plus de possibilité de la vider. Le jardin de Murat est grand, il descend jusqu'au Nil; on va faire allumer des torches, et là ils

[1] Lanusse était un des braves les plus remarquables, et un des officiers les plus distingués de l'armée d'Égypte.

[2] On m'avait conseillé d'ôter ce mot, je ne l'ai pas fait parce que Junot l'a dit en effet, et que connaissant sa croyance religieuse, je sais fort bien à quoi m'en tenir; il n'était pas pieux, mais il croyait.

pourront se battre à l'instant même ; il était neuf heures du soir et il faisait entièrement nuit.

« Quelle arme prendrons-nous ? dit Junot. — Belle question ! dit Lanusse ; le pistolet. » Chacun le regarda avec stupéfaction. Il était l'insulté ; d'après les lois du duel, il pouvait choisir l'arme qu'on devait employer. Aussi chacun fut-il surpris qu'il allât prendre celle qui dans la main de Junot était une arme toujours mortelle. On sait qu'il était l'homme le plus habile, non pas de France, mais d'Europe, pour tirer le pistolet. A vingt-cinq pas il ne manquait pas un as, et coupait toujours la balle sur une lame et au milieu de la balle. « Je ne me battrai pas au pistolet avec toi, dit-il froidement à Lanusse ; tu ne sais pas tirer : tu ne mettrais pas dans une porte cochère. La partie doit être égale entre nous. Nous avons nos sabres ; marchons. »

Bessières, qui était était témoin de Junot avec Murat, lui dit tout bas qu'il faisait une sottise, que Lanusse était très-fort à l'espadon, et que lui ne l'était peut-être pas autant. « Songe donc que, lorsqu'on se bat, dit Murat, c'est au fait pour tuer son homme. » Junot ne voulut rien entendre. On se rendit au jardin, et pendant le chemin, Lanusse éleva de nouveau la voix et se permit des paroles outrageantes contre Junot et le général en chef.

« Lanusse, lui dit Junot, ce que tu fais là est d'un homme qui n'aurait pas de cœur, et tu es un brave : on dirait que tu veux te monter la tête. » Lanusse répondit par des injures; Lannes le fit taire. « Allons, Lanusse, lui dit-il avec la manière énergique dont il ornait ses discours; car à cette époque, et même beaucoup plus tard, je ne lui ai pas entendu dire deux paroles, sans que la troisième ne fût un jurement. Allons,... tais-toi... C'est fini... Que diable! vous allez vous couper la gorge, qu'est-ce que tu veux de plus? Tout ce que tu lui diras à présent, c'est du luxe. »

Lorsqu'ils furent sur le terrain, les témoins l'examinèrent et furent au moment de ne pas permettre que l'affaire eût lieu dans cet endroit. Le Nil, en débordant et séjournant long-temps, avait laissé après lui des inégalités de terrain qui faisaient trébucher à chaque pas. « Si c'était de jour encore!... dit Murat. Mais vous ne pouvez pas vous battre là.—Allons donc! dit Junot; c'est un enfantillage. » Mettant alors son habit bas il tira son sabre; Lanusse en fit autant.

Junot tirait fort bien l'épée, et l'espadon ne lui était pas étranger. Il était leste, brave et parfaitement de sang-froid; mais il voulut en finir, et, prenant son temps, il donna à Lanusse un coup qui lui coupa le haut de son chapeau, le bouton

d'uniforme qui attache la ganse, et vint mourir sur sa joue. S'il n'avait pas eu de chapeau, il était mort. Mais il fallait le tuer; car, profitant du mouvement qui avait fait découvrir Junot, il lui porta un coup de revers qui lui ouvrit le ventre en lui faisant une blessure dont la cicatrice avait plus de huit pouces de longueur. On transporta Junot avec grande peine. La nature de la blessure était des plus graves dans un pays où l'inflammation des intestins est la première chose à redouter. Mais il était entouré de gens dont le talent et l'amitié le tirèrent même promptement de la position inquiétante où il était.

Le général en chef fut furieux, le lendemain matin, lorsque Desgenette, d'après le vœu de Junot, lui apprit ce qui s'était passé: « Eh quoi ! ils » vont s'égorger entre eux? Ils ont été là, au milieu » des roseaux du Nil, le disputer aux crocodiles, et » leur abandonner le cadavre de celui des deux » que la mort aurait frappé! N'ont-ils donc pas » assez des Arabes, de la peste et des Mamelouks? » Vous mériteriez, monsieur Junot, dit-il alors » comme s'il eût parlé à son ancien aide-de-camp, » vous mériteriez bien que je vous fisse garder » les arrêts pendant un mois après votre guéri» son. » Telles sont les propres paroles de Bonaparte. Il alla voir Junot assez long-temps après

l'affaire, c'est-à-dire, lorsque Junot était presque convalescent, car d'abord Napoléon ne voulait pas le voir, disant qu'il était plus coupable que Lanusse. Cependant dès le lendemain, en apprenant le résultat de ce duel et ses causes, « Mon pauvre Junot, » avait-il dit,... blessé pour moi!... Aussi l'imbécile! » pourquoi ne s'est-il pas battu au pistolet? » Je ne prétends pas que le mot soit tendre pour le général Lanusse, mais il est bon pour Junot, et je le rapporte textuellement.

Lorsque le général Bonaparte quitta l'Égypte, Junot était à Suez, où il commandait. On sait quel mystère enveloppa le départ de Bonaparte; mais quelle lettre bonne et tendre il écrivit à Junot! Cette lettre, que M. de Bourienne a probablement oubliée, est écrite de sa main, à l'exception du *salut* et de *l'amitié* qui sont de la main de Bonaparte. Au surplus, la voici:

BONAPARTE, *général en chef, membre de l'Institut national, au général de brigade* JUNOT,

« Je quitte l'Égypte, mon cher Junot; tu te » trouves trop éloigné du lieu de l'embarquement » pour que j'aie pu t'emmener avec moi. Mais je » laisse l'ordre à Kléber de te faire partir dans le

» courant d'octobre. Enfin, dans quelque lieu, » dans quelque position que je me trouve, sois » sûr que je te donnerai des preuves positives de » la tendre amitié que je t'ai vouée.

» Salut et amitié [1].

» BONAPARTE. »

Kléber voulut garder Junot; Junot ne le voulut jamais. Il ne pouvait obtenir de vaisseau pour revenir en Europe, et souffrait d'être loin de sa patrie et loin de celui qui seul avait pu lui en faire supporter l'éloignement. Enfin, il parla avec tant de force et de sentiment que Kléber le fit partir, en lui écrivant la lettre que voici :

KLÉBER, *général en chef, au général de brigade* JUNEAU [2].

« Le sentiment de reconnaissance que vous savez si bien exprimer, et qui vous attache au

[1] Ceci est de la main de Bonaparte.

[2] Ce serait une chose fort naturelle qu'une faute d'orthographe de la part de Kleber, qui ne se piquait pas de savoir écrire le français ; mais il n'en est pas moins surprenant qu'il n'ait pas su comment s'écrivait le nom de Junot.

général Bonaparte, ne peut qu'augmenter l'estime que je vous porte. Vous partirez, mon cher général, et j'ai donné ordre au général Damas de vous expédier sur-le-champ votre passe-port, quoiqu'il me peine infiniment de ne vous donner que de cette manière l'assurance de mon bien sincère et cordial attachement.

» KLÉBER. »

Malgré la franchise apparente de la lettre que l'on vient de lire, Kléber entoura le départ de Junot de dégoûts et de désagrémens; on répandit dans l'armée que Junot emportait les trésors trouvés dans les Pyramides par le général en chef. « *Il n'avait pas pu les emporter*, disait-on aux soldats, *et celui qui possède toute sa confiance les lui porte maintenant.* » Enfin, l'affaire en vint au point que plusieurs sous-officiers et des soldats se rendirent sur le rivage, et une partie monta sur le vaisseau marchand qui devait emmener Junot le soir même : ils ouvrirent tout, sans rien trouver; enfin, une énorme caisse, que dix hommes ne pouvaient remuer, se trouve dans l'entre-pont. « Voilà les trésors! crient les soldats, voilà notre paie qu'on nous retient depuis un an! Où est la clef? »

Le valet de chambre de Junot, brave et bon Allemand, leur criait vainement à tue-tête que ce n'était pas à son *chénerâl!* Ils n'entendaient rien. Malheureusement, Junot n'était pas encore à bord, ne devant s'embarquer que le soir. Les mutins prirent une hache, et frappant à coups redoublés sur la caisse, ils allaient la mettre en pièces, lorsque le charpentier du vaisseau, accourant tout essoufflé : « Eh! à qui diable en avez-vous, enragés que vous êtes! tenez voilà les clefs; laissez donc ma caisse. » Il l'ouvrit lui-même, et l'on vit.... les outils du maître charpentier du vaisseau.

Une pareille scène blessa Junot jusqu'au fond du cœur. Être soupçonné d'une pareille indignité lui faisait déjà une profonde injure; mais avoir soupçonné son général d'un *crime*, dont lui surtout était moins capable que tout autre; lui, le père du soldat! car il ne faut pas, lorsqu'on parle de Bonaparte, en raisonner d'après ceux qui *déraisonnent*. Junot jugea que la plainte était au dessous de tous deux. Il aurait pu prouver qu'il avait été obligé d'emprunter mille écus pour son retour en Europe : mais il partait, il allait revoir à la fois sa patrie, cette patrie qu'alors on adorait! L'homme qu'il aimait comme elle, sa famille, enfin tous les sentimens qui se pressaient en foule dans son âme si ardente, si bien faite

pour jouir de tout le bonheur qui était devant lui en expectative, neutralisèrent son indignation; il quitta cette vieille Égypte, dont il n'emportait que de la gloire, sans regrets, sans remords; et tournant ses regards vers l'Europe, il ne pensa plus qu'à la France.

Toutefois l'odieuse calomnie, la stupide invention des trésors des Pharaons avait trouvé des gens crédules autre part que dans l'armée; les Anglais, par exemple, avaient été assez simples pour croire à ce conte; un bâtiment même était en croisière devant Alexandrie[1], et le vaisseau marchand que montait Junot fut obligé d'amener au premier commandement qui lui fut fait par le vaisseau de guerre *le Théséus*, capitaine Steels, et cela sans que Junot et son aide-de-camp, le capitaine Lallemand, pussent opposer la moindre résistance, quelque bonne envie qu'ils en eussent.

Le capitaine Steels était le plus impertinent des hommes, et l'on sait assez que, lorsque les Anglais se mêlent d'impertinence, ils professent. Tout content d'avoir pris un officier-général français de l'armée de Bonaparte, il n'avait pas assez de pieds pour donner le coup de pied de l'âne.

[1] Sortis d'Alexandrie à huit heures du soir, ils furent pris à minuit par les Anglais: « Nous vous attendions, » leur dirent-ils.

Junot fut captif et captif malheureux; tout ce qui peut accroître la douleur d'une situation fâcheuse était probablement discuté chaque nuit dans la tête du capitaine pour le mettre en œuvre le lendemain. Avec Junot se trouvait le plus ancien général de division de l'armée française, le général Dumuy. Il n'était plus jeune, et était revêtu d'un grade qui aurait dû lui assurer partout non-seulement des égards, mais des honneurs, surtout parmi des militaires. S'il était une brave ganache comme le roi Prusias, le capitaine Steels n'en savait rien, et pouvait, d'après ce que des Anglais eux-mêmes m'en ont dit, s'en apercevoir moins que personne. Eh bien! ce bon général Dumuy fut non-seulement maltraité, ce qui n'était que cruel, mais mystifié, ce qui était infâme. Junot ne prêtait pas à la plaisanterie, et je n'ai pas besoin de dire qu'elle eût été dangereuse avec lui. Le capitaine Lallemand de son côté n'était pas plus commode; un jour il avait failli jeter à la mer un petit officier qui avait trouvé plaisant de lui faire ce qu'il appelait *un tour*. Aussi Junot et lui étaient-ils au moins respectés.

Enfin, au bout de quatre mois d'une existence qui devenait chaque jour plus dure et moins supportable, Junot parla pour la trentième fois des grosses dents; mais ce fut si efficacement qu'enfin

le capitaine Steels fut obligé de lâcher prise et de conduire ses victimes à Jaffa pour être remises au commodore sir Sydney Smith. Je parlerai plus tard de sir Sydney. Maintenant je dirai seulement qu'il fut parfaitement poli pour les prisonniers et surtout pour Junot; mais il ne put les garder, et les expédia sur Chypre, à l'Arneka, pour que, de là, ils fussent envoyés à Toulon, sur le vaisseau *le Vaillant*; mais il fallait avant qu'un officier anglais allât à Palerme prendre les ordres de Nelson qui s'y trouvait alors avec lady Hamilton.

Le lendemain du jour où *le Vaillant* eut mouillé dans le port de Palerme, un canot très-élégant monté par douze rameurs, vêtus de blanc et portant un bonnet de velours noir avec un léopard d'argent, vint reconnaître la frégate. Junot était dans sa chambre dans ce moment avec le général Dumuy. Le capitaine du *Vaillant* descendit auprès d'eux, et leur dit avec d'autant plus d'arrogance qu'il se croyait soutenu : « Messieurs, montez sur le pont; le grand amiral Nelson, notre héros, veut voir les prisonniers français. » Junot regarda le capitaine, puis ensuite, tournant sa tête de tous côtés, il eut l'air de chercher autour de lui : « Ah! bien! c'est donc à moi, c'est donc au général que vous vous adressez? » demanda-t-il. Le capitaine inclina la tête. « Et vous avez eu le cou-

rage de faire cette commission avec autant d'impertinence? Eh bien! chargez-vous de la réponse, du moins en ce qui me concerne, ainsi que mes officiers; allez dire à votre amiral Nelson, qui n'est pour moi ni héros ni grand homme; car je suis habitué à une mesure dans laquelle il est trop à l'aise, allez lui dire que je ne suis pas son prisonnier, mais bien celui de son gouvernement; que, fussé-je le sien, je ne me rendrais pas à un commandement fait avec la brutalité qu'on emploierait envers des bêtes curieuses que vous auriez ramenées de l'Égypte, et dont vous seriez le *cornac*. Si l'amiral Nelson veut me voir, il sait où je suis. Il y a plus: il est mon supérieur, son grade est au dessus du mien: qu'il eût témoigné civilement le désir de me voir, et je me serais rendu près de lui au même instant. Maintenant l'insulte est faite; il n'est plus temps pour lui de revenir. Je ne prétends imposer mes opinions à personne, » poursuivit Junot en s'adressant au général Dumuy qui, depuis le commencement de l'action, lui marchait sur le pied, lui poussait le bras et faisait surtout une figure à faire pleurer les plus joyeux, ou rire les plus tristes, « j'ai dit ce que je pensais et ce que je voulais faire. Voilà tout: libre à vous d'agir comme vous le voudrez. »

Ce que le brave homme voulut, ce fut de mon-

ter sur le pont et de se promener à peu près comme l'ours blanc dans sa loge. Le capitaine fut rendre la réponse de Junot à Nelson, qui était fait pour la comprendre. L'humeur avait fait dire à Junot ce qu'il était loin de penser, car il admirait Nelson, et ne le cachait pas; mais le moyen de ne pas dire quelque mot offensant lorsqu'un ennemi vainqueur veut nous insulter! Si l'on était heureux, soit, à la bonne heure; on se contraint alors: mais malheureux!... Au reste, il est à présumer que la conduite de Junot fut comprise de Nelson; car le même soir, il lui envoya une grande corbeille remplie de fruits, de sirops, et quelques bouteilles de vin de Bordeaux. Lady Hamilton avait joint des oranges à l'envoi. Junot pensa, avec raison, qu'un refus serait aussi sot que de mauvais goût. Il accepta et fit un remercîment empreint d'une reconnaissance que vraiment il sentait. Après tout, si ce qu'il avait dit au capitaine avait été rapporté fidèlement à l'amiral, on pouvait trouver un beau côté de magnanimité à son caractère, dans cette réparation tacite de son tort, ou enfin de celui que lui avait prêté le capitaine du *Théséus;* mais Nelson annulla les ordres donnés par Sydney Smith, pour que les prisonniers revinssent en France : ils furent conduits à Mahon pour y demeurer jusqu'à la réponse de

l'amirauté. Elle ne pouvait être douteuse, mais elle pouvait tarder encore, et demeurer plus long-temps sous le joug du capitaine de la frégate, était hors des bornes de la patience humaine.

Le commodore Sidney Smith se présentait à Junot sous un aspect, qui pour être différent de celui de Nelson, n'en était pas plus rassurant pour la vie sociable et les rapports que doivent avoir ensemble deux hommes vivant sur le même plancher, si ce n'est sous le même toit, et qui allaient s'établir entre eux. Le général Bonaparte ne s'était pas fait illusion sur le vrai point de départ des maux qui étaient venus de la longue résistance de Saint-Jean d'Acre. Sidney Smith et ces maux-là ne pouvaient se séparer dans sa pensée. Ceux qui étaient autour de lui, et qui recevaient si facilement les reflets de ses haines et de ses amitiés, lorsque, comme Junot surtout, ils vivaient de sa vie, ceux-là ne voyaient en Sidney Smith qu'un homme que le général Bonaparte ne pouvait aimer, et qu'alors ils n'aimaient pas non plus. « Cependant, me disait un jour Junot, l'empereur a toujours pensé que Sidney Smith était un honnête homme, et il le disait; seulement, il le croyait fou, et ne pouvait comprendre, disait-il, *qu'un* homme sensé entreprît d'aussi déraisonnables choses.

Les premiers momens furent donc fort pénibles entre deux hommes faits pour s'estimer. Mais cela ne dura guère : bientôt Sidney et Junot, s'étant mutuellement connus, eurent l'un pour l'autre une profonde estime. Junot disait de Sidney que c'était la chevalerie personnifiée avec toute sa bravoure et sa loyauté. Ils passèrent ensemble environ deux mois, qui eussent paru courts à Junot; mais il voulut rentrer en France. Tout cédait à ce désir, qui était devenu une vraie maladie du pays. Sidney le vit, et s'occupa de son retour en France comme de celui d'un frère.

Ce fut à l'intervention active de sir Sydney Smith, que Junot dut le cartel d'échange dont j'ai conservé précieusement l'original, et dont voici la copie. Je n'ai pas besoin de faire observer que Junot fut échangé contre dix.

PAR LES COMMISSAIRES CHARGÉS DE CONDUIRE LE SERVICE DE TRANSPORT DE SA MAJESTÉ, ET DU SOIN ET DE LA GARDE DES PRISONNIERS DE GUERRE.

» CECI EST POUR CERTIFIER QUE

» M. Junot, général de brigade des troupes de terre françaises, fait prisonnier en Égypte, et qui avait la permission de retourner de l'île de Minorque,

en France, sur parole, est maintenant élargi et échangé pour M. Balth^r Vilavitz, capitaine du corsaire *le Ferret*; M. Fran^s Trump, M. John Treacy, M. John Jattersen, M. John Homphries, M. Peter Lequesne, M. Alex^r West, M. John Allen, M. Philip Labalesterre et M. Jame Mapper, maîtres de vaisseaux marchands anglais, dernièrement prisonniers de guerre, et à qui il est permis, sur leur parole, de revenir dans ce royaume.

» Donné par nos mains et sous le sceau d'office à Londres, ce 19 janvier 1801.

» George.

Gratis.

» Adopté par nous, Commissaires du gouvernem^t franç^s en Angleterre,

» Wm A. Otway.

» Otto. »

D'après ce que l'on a vu et su, on concevra facilement que Junot ait conservé la plus tendre amitié pour le commodore. Ils s'écrivaient malgré la guerre, et s'envoyaient des armes en présent.

Il est à remarquer que malgré tous les soins de sir Sydney, il ne put obtenir l'entier échange de Junot. Il ne pouvait servir contre l'Angleterre, que la chose ne fût entièrement terminée.

CHAPITRE XIV.

Les émigrés rentrés, et portraits d'après nature. — MM. de Bouillé, et madame de Contades. — Scènes de salon. — Un bal chez ma mère. — Deux femmes en rivalité de beauté. — Les oreilles de madame Leclerc, et évanouissement. — Conversation de ma mère avec Paulette. — M. Archambaud de Périgord et sa famille. — Madame de Noailles. — M. et madame de Chauvelin. — Les bals de Despréaux.

Après avoir parlé de Junot en anticipant sur les événemens, au point de le faire revenir d'Égypte, je reviens à une époque antérieure, avec l'intention de consacrer entièrement ce chapitre à des détails de société, qui pourront paraître frivoles aux esprits sérieux, mais qui, du moins je l'espère, ne seront pas sans intérêt pour les personnes dont ce retour vers des temps écoulés, et des

mœurs presque entièrement effacées, rajeunira les souvenirs.

Parmi les personnes qui venaient le plus habituellement chez ma mère, il en était surtout quelques-unes dont ma jeune imagination fut frappée plus vivement que par d'autres. C'est une galerie de tableaux dans laquelle je me plais quelquefois à me promener; et parmi eux se trouvent des portraits que je crois ressemblans, et qu'il m'est doux de revoir; lorsqu'il s'en présente à moi dont les traits me rappellent une méchante action, je ne leur fais pas couper la tête comme au mauvais doge, mais je tire un rideau devant, après avoir toutefois fait leur appel par ordre alphabétique : l'amitié ne doit rien oublier.

Lorsque je commençai à écrire ces souvenirs, j'étais fermement décidée à ne pas parler des personnes dont je puis avoir à me plaindre; j'avais été prise, je ne sais trop pourquoi, d'une bonté, d'une indulgence *presque niaises*. Mais je m'en suis corrigée en voyant l'attitude hostile que prirent tout à coup des gens dont au contraire le plus honorable asile eût été, en pareille circonstance, un complet silence. Ils crurent opérer merveille en se faisant *porc-épic*. D'abord, c'est un vilain animal; et puis, je ne suis pas du tout peureuse, et je n'aurai même pas besoin de gants, à moins que

la répugnance ne s'en mêle, pour les prendre, faire rentrer leurs piquans, et, lorsqu'ils seront redevenus de petites boules assez laides, jouer avec elles : car il y en a dans le nombre d'assez ridicules pour prêter à rire pendant quelques minutes. Quant à celles qui renferment des ingrats platement ingrats, des gens lourdement méchans, je les laisse à leur propre *castigo :* ils font justice d'eux par eux-mêmes. Mais remarquez bien que c'est en raison de l'ennui qu'ils me donneraient que je les laisse là.

Parmi les femmes revenues depuis peu d'émigration et que voyait assez souvent ma mère, il en est une dont le souvenir m'est toujours aussi présent que si je l'avais vue seulement depuis quelques jours. Cette femme était madame de Contades, fille et sœur des MM. de Bouillé, dont le nom et le dévouement ne peuvent se séparer de l'affaire de Varennes [1].

La première fois que l'on voyait madame de Contades, elle frappait vivement. Cependant elle n'avait pas une beauté remarquable. Mais tout en

[1] Cette affaire n'a pas réussi : mais ce n'est pas MM. de Bouillé qu'il en faut accuser ; j'en ai eu la certitude. Un parti qui reçoit un échec aussi rude est ordinairement injuste : c'est ce qui est arrivé.

elle était fantatisque. Son regard, son rare sourire avaient une expression que je n'ai jamais vue qu'à elle et à une autre femme. Elle n'était pas mélancolique, il s'en fallait certes de beaucoup; et pourtant on n'aurait pas osé rire dans la chambre où elle se trouvait, si elle-même n'en avait donné l'exemple. En tout, elle commandait les impressions; et lorsque sa tête couronnée de sa belle chevelure noire se tournait vers vous avec un port de déesse, et qu'elle donnait un regard, ce regard commandait : il fallait obéir. Il existe encore aujourd'hui à Paris deux hommes qui l'ont *aimée* passionnément: je suis certaine qu'ils trouveront ce portrait ressemblant, car son souvenir n'est pas de ceux qui s'effaçent.

La haine qu'elle avait pour Bonaparte était amusante. Elle ne lui accordait même pas de mériter sa renommée. « Allons, disait-elle lorsque ma mère lui parlait de toutes ses victoires d'Italie et d'Égypte, j'en ferais autant avec un regard. »

Mérote [1] n'était pas moins divertissante lorsqu'elle en était sur le chapitre des sœurs de Bo-

[1] Nom de madame de Contades. Je n'ai jamais su son vrai nom de baptême, qui ne pouvait être celui-là; mais on la nommait toujours familièrement ainsi.

naparte. Elle n'accordait pas plus de beauté à madame Leclerc que de gloire à son frère ; et le curieux de la chose, c'est qu'une semblable opinion, qui n'aurait paru que ridicule dans tout autre, était vraiment amusante chez elle, et portait souvent coup d'une manière toute positive : un jour, cela arriva chez ma mère avec un résultat tragi-comique.

Bonaparte venait de partir pour l'Égypte. Sa famille, encore brillante du reflet de la gloire qu'il avait laissée sur elle pendant son court séjour à Paris, commençait déjà son noviciat de royauté ; et madame Leclerc, qui exerçait très-volontiers une domination absolue, n'était pas du tout récalcitrante pour joindre ce sceptre-là à celui de sa beauté. Elle était si jolie dans toute sa personne qu'on ne songeait pas à le lui disputer ; comme elle n'était encore que *dame de beauté*, et que sa principauté n'avait rien de réel, elle sentait encore la nécessité de faire beaucoup de frais pour plaire ; et, pour dire la vérité, elle y réussissait complétement, lorsqu'elle ne se déguisait pas en enfant gâté insupportable.

Un jour ma mère donnait un bal dans sa jolie maison de la rue Sainte-Croix ; elle avait réuni dans ce bal, comme il lui arrivait souvent de le faire, tout ce que Paris avait alors de plus élégant

dans le faubourg Saint-Germain. Quant à l'autre parti, il n'y était représenté que par la famille Bonaparte et par des hommes comme M. de Trénis, et quelques autres, qui, en leur qualité de beaux danseurs, étaient invités dans le peu de maisons particulières qui recevaient à cette époque.

Madame Leclerc, prévenue d'avance par ma mère, avait préparé une toilette qui devait, nous dit-elle, *l'immortaliser;* selon sa coutume, non-seulement elle fit de cette toilette l'affaire sérieuse d'une semaine entière, mais elle recommanda le secret le plus complet, qui fut effectivement gardé par madame Germon et par Charbonnier[1]. Elle avait demandé à ma mère de s'habiller chez elle, ce qu'elle avait déjà fait quelquefois pour que sa parure fût dans toute sa fraîcheur au moment de son entrée dans le bal.

Il faudrait avoir connu madame Leclerc à cette époque de sa vie, pour se faire une idée juste de l'impression qu'elle produisit dans le salon lorsqu'elle y parut. Elle avait judicieusement attendu le meilleur moment pour faire son entrée. Il y avait déjà beaucoup de monde, mais la foule n'était pas encore serrée au point de l'empêcher d'être bien vue, et surtout bien appréciée.

[1] Couturière et coiffeur alors fort en vogue.

Madame Leclerc était coiffée, ce jour-là, avec des bandelettes d'une fourrure très-précieuse, dont j'ignore le nom, mais d'un poil très-ras, d'une peau très-souple et parsemée de petites taches tigrées. Ces bandelettes étaient surmontées de grappes de raisin en or, mais sans que la coiffure fût élevée comme le sont les coiffures d'aujourd'hui. C'était la copie fidèle d'une statue ou d'un camée représentant une bacchante; et en vérité la forme de la tête de madame Leclerc, la pureté de ses traits lui donnaient droit à essayer cette difficile ressemblance. Une robe de mousseline de l'Inde, d'une excessive finesse, avait au bas une broderie en lames d'or, de la hauteur de quatre à cinq doigts, représentant une guirlande de pampre. Une tunique [1] de la forme grecque la plus pure, se drapait sur sa jolie taille, en ayant également au bord une broderie semblable à celle de la robe. La tunique était arrêtée sur les épaules par des camées du plus grand prix. Les manches, extrêmement courtes et légèrement plissées, avaient un petit poignet et étaient également retenues par des camées. La ceinture mise au dessous du

[1] C'était la *tunique grecque* et non pas le *péplum;* la tunique tombait jusqu'aux genoux. Le péplum n'était porté que par les personnes qui dansaient.

sein, comme nous le voyons dans les statues, était formée par une bande d'or bruni dont le cadenas était une superbe pierre gravée antique. Comme madame Leclerc s'était habillée dans la maison, elle n'avait pas mis ses gants et laissait voir ses jolis bras si blancs et si ronds alors, ornés de bracelets d'or et de camées. Non, rien ne peut donner une idée juste de cette ravissante figure! Elle éclairait vraiment le salon dans lequel elle entrait. Il y avait une telle harmonie dans toutes les parties de ce délicieux ensemble, qu'un murmure de louanges l'accueillit aussitôt qu'elle parut, et se prolongea sans égard pour toutes celles qui étaient présentes, et sans doute fort peu tentées de joindre leurs voix à celles de MM. Juste de Noailles, de Montcalm, de Mondenard, Archambaud de Périgord, Charles de Noailles; de Montbreton, admirateur zélé, dès cette époque, de madame Leclerc; ainsi que M. Auguste de Montaigu, MM. de Rastignac, MM. de l'Aigle, M. de La Feuillade, M. de Montron, M. de Sainte-Aulaire, alors en assez triste possession d'une femme laide et grognarde[1], et qui en

[1] J'ai peu connu de femmes moins agréables que la première madame de Saint-Aulaire. Ce n'était pas son extrême laideur (quoique certes elle ne fût pas belle) qui était répulsive en

appréciait d'autant mieux une parfaite beauté, enfin, à cette foule de jeunes gens, alors notre état-major d'élégans. Tous s'empressaient autour de madame Leclerc; et ce fut, entourée d'eux pour ainsi dire, qu'elle parvint à une place que ma mère lui avait gardée; car ma mère, qui ne se gênait pour personne, aimait *Paulette* avec une telle tendresse qu'elle la traitait comme si elle eût été ma sœur.

Toutes les femmes qui étaient dans le bal avaient pris de l'humeur, en voyant tout à la fois et la charmante figure et l'élégante toilette de mademoiselle Bonaparte, femme du général Leclerc.

elle, c'était ce ton acerbe et de méchante humeur; cette parole pointue qui venait toujours vous blesser, cet esprit anguleux que l'on rencontrait en se heurtant pour peu que la conversation se soutînt. Elle était, du reste, la plus vertueuse et la plus méritante des femmes; mais son mari, qui dès lors était ce qu'il est aujourd'hui, bon, aimable, spirituel, homme à parfaites manières, n'en était pas moins aussi homme d'honneur et de foi. Il venait souvent chez ma mère. Quant à sa femme, nous ne la rencontrions que chez l'une de nos amies. Lorsque M. de Saint-Aulaire laisse reposer aujourd'hui sa vue sur le beau visage de celle qui a remplacé son premier joug, il me semble qu'il doit éprouver un double bonheur, en contemplant cette figure toujours jeune et gracieuse comme à quinze ans, et dont les traits fins et charmans racontent à la fois tout ce qu'il y a dans cette jolie tête, d'esprit et de bonté.

Elles murmuraient tout bas, mais de manière cependant à ce qu'elle l'entendît, qu'un luxe aussi *effronté*, lorsque la femme qui l'affichait n'avait pas de quoi dîner trois ans auparavant, présentait un côté presque odieux. Deux ou trois voix s'élevèrent au point que ma mère fût obligée de faire le tour du salon pour rétablir un peu d'ordre; elle craignait que sa *Paulette* n'entendît quelques-unes de ces amères paroles. Mais le concert de louanges couvrait trop bien le sifflement envieux pour que madame Leclerc pût seulement le distinguer; ce n'était pas sous cette forme que la jalousie féminine devait la réveiller.

Madame de Contades, dont la belle tournure et le charme qui lui étaient propres avaient produit à son entrée dans le bal l'effet accoutumé, fut vivement choquée de se voir abandonnée, car son fauteuil était devenu presque désert, du moment où madame Leclerc avait paru; et, si quelques-uns de ces messieurs venaient auprès d'elle, c'était pour lui dire combien la nouvelle arrivée était jolie.

« Donnez-moi le bras! » dit-elle à l'un d'eux; et avec cette démarche, cette tournure de Diane qu'elle avait si bien, madame de Contades traverse le salon, et parvient auprès de madame Leclerc,

qui était établie dans le boudoir de ma mère, parce que, disait-elle, la chaleur du salon et le mouvement du bal lui faisaient mal; mais, à vrai dire, c'était parce qu'elle y trouvait un vaste canapé pour s'y reposer et développer toutes ses gracieuses attitudes. Ce fut son malheur. La pièce était petite, fort éclairée; et madame Leclerc, pour que sa ravissante coiffure surtout fût plus en vue, s'était posée de manière à recevoir le plus de rayons possibles. Madame de Contades la regarde; et, bien loin de faire les sottes réflexions que d'autres avaient eu la lourde maladresse de laisser entendre, elle admire d'abord la toilette, ensuite la taille, le visage; revient à la coiffure, trouve toujours tout ravissant, puis tout à coup : « Ah! mon Dieu! dit-elle à l'homme qui lui donnait le bras, mon Dieu! quel malheur! Une si jolie personne! Mais comment cette difformité ne s'est-elle jamais laissé apercevoir! Mon Dieu! que c'est malheureux! »

Si ces exclamations avaient été faites dans la salle du bal, le bruit de la danse, celui des instrumens auraient peut-être couvert la voix, assez éclatante du reste, de madame de Contades. Mais là, dans une pièce aussi petite, non-seulement chacune de ses paroles retentit aux oreilles de tout ce qui l'entourait, mais l'idole elle-même les

recueillit, et si bien qu'elle devint rouge de manière à en être presque laide.

Madame de Contades avait ses yeux de feu dirigés sur la charmante tête, et semblait la couver, pour ainsi dire, d'un regard, qui, tandis que sa voix modulait avec un accent de pitié : *Quel dommage!* annonçait à madame Leclerc qu'il fallait se repentir de son triomphe. Chacun suivait ce regard. Enfin on parvint à trouver le but vers lequel il se dirigeait. Ce que je viens de raconter, un peu prolixement peut-être, se passa dans l'espace d'une minute; mais des détails minutieux sont nécessaires pour faire comprendre le peu de fondement de l'attaque, et cependant ce qu'une femme d'esprit peut faire lorsque sa vanité est blessée.

« Mais enfin, lui dit quelqu'un, que voyez-vous donc?

— » Comment, ce que je vois! et vous-même, comment ne voyez-vous pas les deux énormes oreilles qui sont plantées aux deux côtés de cette tête? Si j'en avais de pareilles, je me les ferais ôter. Il faut que je lui conseille de le faire. On peut proposer à une femme de lui couper les oreilles, sans que cela tire à conséquence. »

Madame de Contades n'avait pas achevé que tous les yeux s'étaient portés sur la tête de ma-

dame Leclerc, non plus cette fois pour l'admirer, mais pour inspecter ses oreilles.

La vérité est que, en effet, jamais plus drôles d'oreilles n'avaient été appliquées par la nature, à droite et à gauche d'un visage d'ailleurs charmant : c'était un morceau de cartilage blanc, mince, tout uni, et sans être aucunement *ourlé*. Du reste, ce cartilage n'était point énorme comme le disait madame de Contades, mais c'était fort laid, et plus l'admirable pureté de tous les traits qui l'entouraient était remarquable par leur beauté, plus il le devenait alors lui-même par sa disparité avec eux.

Quelque assurée qu'elle soit de la bienveillance générale, une femme jeune et peu faite au mouvement du monde, s'embarrasse aisément. Ce fut ce qui arriva à madame Leclerc, en se voyant en quelques minutes le point de mire de tous les yeux, dont le regard, changé subitement, mêlait maintenant une expression presque moqueuse à leur admiration. La chose devait arriver sans malveillance même, et tout naturellement après la remarque de madame de Contades. Le résultat de cette petite scène fut de faire pleurer madame Leclerc ; elle se trouva mal, et finit par aller se coucher avant minuit.

Le lendemain, ma mère alla la voir ; elle ne

parla pas du tout de ses oreilles qui, alors, étaient cachées sous un ample bonnet garni de dentelles : car, selon sa coutume, elle recevait, étant dans son lit, même les visites les plus cérémonieuses. Elle voulut prendre sa revanche, se mit à dauber madame de Contades, et ne l'épargna pas. Ma mère la laissa dire, parce qu'elle convenait, en elle-même, qu'elle avait été vraiment blessée par *Mérote.* Mais la vertu de ma mère n'était pas la patience ; aussi se leva-t-elle avec humeur lorsque madame Leclerc lui dit :

« Je ne sais pourquoi tous ces hommes vont autour de cette grande perche-là? Il y a dans votre société, madame Permon, des femmes qui la valent bien. Tenez, hier, au bal, tout à côté d'elle, il y en avait une que je trouve très-bien, et mieux que votre madame de Contades. Avec cela, elle était fort bien mise, elle avait une robe et une tunique grecque tout comme la mienne. Cependant, ajouta-t-elle d'un air sérieux, comme s'il se fût agi de l'affaire la plus importante, la sienne était brodée en argent. La mienne était en or. Il faut que je lui dise que cela ne lui va pas bien ; elle n'est pas assez blanche pour l'argent : il brunit. »

C'était là-dessus que ma mère s'était levée en

s'écriant: « Mais, Paulette, ma chère enfant, vous êtes folle, tout-à-fait folle! »

La femme dont parlait madame Leclerc, était petite, extrêmement grasse, n'ayant pas du tout de cette partie du corps qu'on est convenu d'appeler un cou; elle avait le nez retroussé; et la vue fort basse, ce qui lui faisait cligner les yeux, enfin c'était l'antipode de madame de Contades.

« Je vous assure, madame Permon, que madame Chauvelin est fort élégante, qu'elle a bien de l'esprit et qu'elle n'est pas moqueuse. — Que madame Chauvelin soit élégante ou non, cela ne fait rien à l'affaire; quant à de l'esprit, je sais qu'elle en a et beaucoup : mais si vous vivez dans la croyance qu'elle ne se raille pas, comme *Mérote*, des ridicules qui passent sous ses yeux, vous vous trompez étrangement, ma pauvre Paulette. Et si sa vue basse l'empêchait de les apercevoir, son mari a l'œil bon et le regard alerte; soyez sûre qu'il les verrait pour elle. »

En définitive, cette petite scène fit prendre madame de Contades dans la plus belle grippe par madame Leclerc; chose qui l'occupa quelque temps, mais à laquelle madame de Coutades, j'en suis sûre, ne pensa plus en mettant son châle pour sortir du bal le soir même.

Vers cette même époque, M. de Talleyrand

avait fait revenir une grande partie de sa famille. Ses deux frères, Archambaud et Bozon de Périgord, rentrèrent dans leur patrie, l'un pour y ramener une famille et l'autre pour retrouver la sienne. Lorsque M. Archambaud de Périgord avait été forcé de fuir pour sauver sa tête, il avait dû laisser derrière lui ses trois enfans et leur mère, qui périt quelque temps après. Les enfans, héritiers d'une belle fortune, demeurèrent sous la garde de M. Langlois leur tuteur ; et lorsque M. de Périgord revint en France, il trouva une famille dont le père le plus orgueilleux eût été satisfait.

Je ne ferai pas ici le portrait de Louis de Périgord, l'aîné de ses trois enfans. Quelle est la personne qui l'a connu et n'a pas gardé son souvenir? Louis de Périgord a laissé des regrets non seulement à ses amis, mais à la société entière dont il eût été l'ornement. Bonaparte, qui savait distinguer les hommes, le marqua plus tard du sceau de son regard, et j'aurai occasion d'en reparler dans la suite.

Ma mère avait une amie qui, prenant aussi courage, reçut du monde et donna des bals. C'était madame de Cazeaux, femme d'un président au parlement de Bordeaux, et par elle-même fille de

grande qualité [1]. Elle avait encore à cette époque une immense fortune, dont elle usait noblement. Je ne puis en faire un plus digne éloge qu'en disant qu'elle était parfaitement bonne. Elle avait une fille unique qui était sa divinité : Laure de Cazeaux était à cette époque la plus riche héritière de France. La fortune de ses parens était estimée à huit ou neuf millions de fonds, et l'on ne se trompait pas.

Madame de Caseaux occupait alors l'hôtel de Périgord, rue de l'Université, aujourd'hui la propriété du maréchal Soult. Là elle donna, dans le bel appartement du rez-de-chaussée, les premiers beaux bals qui eurent lieu à Paris après la révolution. Mais c'était le faubourg Saint-Germain dans toute sa pureté, et je ne me rappelle pas d'y avoir jamais vu un visage *intrus*, si ce n'est par la suite Junot, encore ne fut-ce qu'après mon mariage. Ces bals se donnaient pour le jour de naissance de Laure de Cazeaux; et ce jour de naissance était le 14 février. Plus tard, cet anniversaire n'eût certes pas été fêté dans cette maison.

Il y avait alors à Paris une maison dans laquelle

[1] Elle était mademoiselle de Taillefer, parente de M. de Talleyrand, mais éloignée.

se réunissait également une fort bonne compagnie, et dans laquelle on n'était pourtant admis qu'en payant. Mais j'ai déjà dit que cela se voyait souvent alors. Cette maison était celle de Despréaux, le maître de danse de tout ce qu'il y avait de jeunes filles comme il faut, avec Delahaye et Abraham. Despréaux avait épousé, comme on le sait, mademoiselle Guimard. Il était rempli d'esprit, et faisait bien mieux de jolies chansons qu'il n'apprenait à bien battre un entrechat, quoique cependant il enseignât très-bien *la bonne grâce*. Il était mon maître, ainsi que celui d'une foule de personnes qui souscrirent toutes de grand cœur à lui donner le prix d'une ou deux leçons, je crois, et, en échange, nous nous réunissions chez lui, et nous y dansions en toute gaîté. D'abord il n'y eut que ses écolières; mais la réputation de ses soirées dansantes s'étendit, et il changea de local afin de pouvoir admettre toutes les personnes qui voulaient en faire partie[1]. C'est là que j'ai vu pour la première fois mademoiselle Perregaux, avant qu'elle épousât

[1] Il logeait d'abord dans la rue du Mont-Blanc, dans une maison alors n° 17. Lorsqu'il changea de demeure il fut plus loin, en face, toujours dans la même rue, dans l'hôtel qu'occupait la garde nationale.

le général Marmont. Je me rappelle qu'elle me fit une singulière impression quand je la vis arriver seule, avec une manière de gouvernante, qui avait plutôt l'air soumise à sa volonté que de se faire obéir. J'étais très-jeune alors, et mademoiselle Perregaux, plus âgée que moi de plusieurs années, me fit l'effet d'une jeune femme plutôt que d'une jeune personne. A la vérité le monde dans lequel je vivais à cette époque n'admettait pas cette liberté de manières dans une demoiselle. Ma mère ne pouvait s'y habituer. Mademoiselle Perregaux était alors parfaitement jolie; elle avait la fraîcheur d'un bouquet de roses blanches et roses, et son frais visage faisait l'effet d'en avoir la suave odeur.

Madame Bonaparte amenait quelquefois sa fille chez Despréaux. Mademoiselle Hortense de Beauharnais était alors une charmante jeune fille; mais je me réserve de parler plus tard d'elle et de faire tout à mon loisir son portrait : il mérite qu'on y mette le temps.

Il y avait aussi chez Despréaux des personnes qui venaient danser là en bonne compagnie; car, à cette époque, les réunions de ce genre étaient fort rares, comme je l'ai dit. J'y ai vu danser une femme que j'ai depuis rencontrée dans le monde; c'est madame de Catelan. Je me rappelle qu'elle était,

quoique jeune encore, d'une énorme grosseur, et que, malgré cet inconvénient de bal, elle dansait avec une telle légèreté, que le parquet le plus sec ne recevait aucune impression de ses pas. Elle est la seule personne à qui j'aie reconnu de la bonne grâce dans une contredanse avec un tel embonpoint.

L'hiver fut assez gai. Plusieurs maisons s'ouvrirent; la société redevint sociable. Le président Pinon nous faisait danser toutes les semaines; un M. de La Noue, qui demeurait dans le faubourg Poissonnière, donnait aussi de jolis bals. Madame Hainguerlot-Seguin donnait également de belles fêtes, mais c'était le parti de la révolution qui s'y réunissait; tout ce qui tenait au parti royaliste avait été tellement marqué d'un index proscripteur au 18 fructidor et au 30 prairial que tout ce qui avait eu le bonheur d'échapper à la déportation ou a un nouvel ostracisme, trop heureux de n'être pas l'objet de rigueurs personnelles que des noms marquans semblaient appeler, se gardait bien de les provoquer en se présentant d'eux-mêmes à l'attention d'un gouvernement devenu tyrannique à force de faiblesse.

CHAPITRE XV.

La terreur du 18 fructidor. — Démarche de Joseph Bonaparte pour sauver des proscrits. — Barras. — Le général Hoche et M. de Villemanzy. — Pièces authentiques, et lettres de Hoche. — Opinion de Hoche sur le directoire. — Causes probables de sa mort. — Louis, Jérôme, et Eugène de Beauharnais. — Départ pour l'Égypte.

Il est très-vrai qu'après le 18 fructidor nous avions éprouvé une nouvelle terreur qui avait mis du trouble dans toute notre société, et plusieurs de nos amis, désignés dans quelques-unes des déclarations de Duverne de Presle, furent contraints de quitter Paris. Lucien Bonaparte et Joseph, qui alors étaient tous deux au Corps-Législatif, mirent une bonté parfaite à seconder ma mère dans les soins qu'elle se donna pour sauver deux personnes compromises évidemment par erreur.

Lorsque la chose fut prouvée par pièces authentiques, Joseph devint le plus chaud défenseur de ces deux personnes et emporta leur affaire auprès de Barras, qui lui-même, par pudeur, aurait dû ne pas se laisser seulement solliciter surtout pour l'un d'eux qui, je crois, était son parent, mais tout au moins son ami, avait été long-temps son camarade de plaisirs, et qui alors n'avait plus que le malheur de n'avoir plus d'argent [1] et de ne pouvoir faire le plat courtisan à la cour de Barras.

Après cette nouvelle révolution du 30 prairial, car elle en méritait le nom, Lucien prit une attitude qu'il n'avait pas eue jusqu'à cette époque. Joseph, plus doux, plus tranquille, se contentait

[1] La conduite de Barras avec M. le comte de Bea....t a été plus que mauvaise. M. le comte de Bea....t, neveu de l'archevêque d'Aix, et l'un des hommes marquans de sa province par son nom et sa naissance, non-seulement ne trouva pas en lui un ami et un appui, ce qu'il devait espérer, mais il ne put parvenir à se faire rembourser par lui une somme de cent cinquante louis prêtée en diverses fois, et à la vérité sans billet, mais avec toutes les preuves qui peuvent y suppléer. M. le comte de Bea....t est mort malheureux, et sans que *la caricature de roi* se soit acquittée. Au reste, j'aurai à raconter une pareille histoire qui m'est arrivée à moi, non pas avec un *roi*, mais *avec un oncle de roi*. Elle est encore plus *amusante*; l'autre n'est que vile, celle-ci réunit les deux avantages.

de faire du bien toutes les fois qu'il pouvait employer son crédit à obliger : non pas qu'il manquât de force dans le caractère ; à cet égard il a été fort mal jugé, ainsi que je l'ai déjà dit, et comme il me sera facile de le prouver quand j'aurai à parler de la guerre d'Espagne, dont on connaît les combats et les siéges, mais fort peu le dessous de cartes.

Je n'ai pas parlé d'un événement qui eut lieu immédiatement après le 18 fructidor, et qui nous frappa de tristesse, parce que nous étions liées avec des parens et des amis de la victime qui fut sacrifiée ; je veux parler de la mort de Hoche. C'est un grand événement dans l'histoire de notre révolution que la mort de cet homme. Celle de Joubert et la sienne ne sont considérées ordinairement, dans les Mémoires du temps, que comme un malheur militaire. La mort de Joubert, celle de Hoche, ne semblent pas d'abord être une autre perte pour la patrie que celle de Marceau ou, plus tard, celle de Desaix. Mais quelle différence entre eux ! Hoche joignait à ses talens militaires d'autres talens d'une vaste étendue, et puis il était citoyen en même temps que soldat. Lorsqu'il fut envoyé dans la Vendée, il calma les dissensions civiles, plus peut-être par son habileté *toute* loyale, ses manières conciliantes, que par les

coups de son épée, dont pourtant il savait bien se servir. Il avait pour sa patrie cet amour, ce même culte que lui portait Joubert. J'ai peu connu personnellement le général Hoche, mais alors et depuis j'ai eu sur lui les détails les plus curieux. Lorsqu'il mourut, la voix publique s'éleva comme un cri accusateur contre le Directoire! C'est une grande question à résoudre que celle qui doit amener une décision qui dit : Ces hommes sont des meurtriers!.... mais la pensée ne peut être comprimée, elle est libre de parcourir toutes les preuves dans lesquelles elle peut lire une conviction ou une réfutation. La mienne s'est fort occupée de cette mort de Hoche; j'ai surtout bien discuté avec moi-même tous les antécédens du 18 fructidor, lorsque mon âge m'a permis de profiter des documens précieux qui sont en ma possession. J'ai vu que le général Hoche avait été constamment le but de la haine d'un parti alors malheureusement puissant, quoique n'agissant que dans l'ombre. Hoche a été inculpé d'une grave manière, et pourtant il n'était pas coupable. M. de Villemanzy [1], l'homme le plus probe, le plus

[1] Je parlerai plus tard de cet estimable et intime ami de mon père. M. de Villemanzy, plus âgé que lui de quelques années, lui avait servi de guide et rendu de grands services

honnête de la terre, fut bien aussi accusé de concussion à la même époque; et par qui? par l'homme également le plus honnête, mais dévoué au parti royaliste, dont il était lui-même, et qui croyait assez volontiers tout ce qu'on lui disait. Il accusa le général Hoche devant les deux chambres, dans la ferme croyance que le général était coupable. Il manquait une somme de huit cent mille francs, que l'on prétendait que le commandant de l'armée de Sambre-et-Meuse avait dérobée pour la partager entre les officiers de son état-major. Une personne à laquelle il portait alors un vif intérêt, et qui vit encore, recevait dans ce même temps des lettres de lui, dans lesquelles il la priait en grâce de lui faire prêter de l'argent, à quelque prix que ce fût; « et surtout [1], » lui disait-il, gardez-moi bien le secret; car je » rougirais trop si je pouvais croire que la France » sait que l'un des généraux en chef de ses armées » est contraint de faire un emprunt pour rempla- » cer les chevaux que lui tue le boulet ennemi. »

On a cité des lettres d'un payeur de l'armée de

lors de la guerre d'Amérique. Par la suite leurs liens d'amitié se resserrèrent; le jour de mon mariage, ce fut M. de Villemanzy qui me servit de père à la municipalité et à l'église.

[1] Cette lettre est du 19 thermidor an VI.

Sambre-et-Meuse. J'ignore ce qu'elles disent de plus concluant que l'expression d'un homme parlant à une personne qui possède son entière confiance, causant avec elle de cœur à cœur, et, bien loin d'écrire pour la multitude, mettant dans cette correspondance tout le mystère qu'elle réclame. La personne à qui ces lettres sont adressées vit encore; elle habite Paris, et a remis ces mêmes lettres sous mes yeux, il y a seulement quelques jours, pour que j'en prisse de nouveau connaissance [1].

Dans une autre, il parle du séjour qu'il a fait à Paris peu de temps avant sa mort. Le résumé de toute cette correspondance prouve que le Directoire a été perfidement cauteleux avec le général Hoche, qui, franc et loyal républicain, s'est laissé jouer par un gouvernement sans foi et dont quelques membres voulaient alors vendre la patrie. Je trouve dans l'une de ces lettres la relation d'une scène fort curieuse entre le général Hoche et un homme de Barras, nommé Lacombe. Cet homme vint comme un vrai *mouton* de police, s'offrir à Hoche, de la part du citoyen Willaume, payeur-

[1] Je n'ai jamais pu la décider à m'en laisser une pour en faire faire un *fac-simile;* elle porte à ces trésors une religieuse vénération.

général de l'armée de Sambre-et-Meuse, pour diriger ses propres affaires.

La date d'une lettre autographe de Hoche dont je vais donner quelques extraits, est assez singulière; elle porte en tête: « De Paris, rue Cé-» rutti, 19 fructidor an VI. » Et au dessous: « Oui, » regardez, et votre œil trouvera le mien; appelez, » et ma voix vous répondra. Tout cela est, comme » je le dis, autour de moi, et doit être de même » autour de vous.... »

Cette pensée, qui vient d'une âme aimante et d'une tête exaltée, peut être facilement comprise par ceux qui ne rapportent pas tout à une idée positive.

Voici comment s'exprimait Hoche:

« Le piége était trop grossier; j'ai presque été tenté » de me fâcher qu'on me crût assez simple pour » m'y laisser prendre. Le citoyen Lacombe a été » prié par moi de descendre promptement par » l'escalier pour m'éviter la peine de le faire sortir » de la maison par la fenêtre. Mes affaires! un » intendant! un trésorier! Vraiment! nous en » sommes bien là mon état-major et moi!.... Te-» nez, questionnez Chérin [1] la première fois que je

[1] Il était au Trésor. C'était le plus honnête des hommes, mais extrêmement borné. Son entendement ne passait pas sa

» l'enverrai dans cette caverne de brigands : il vous
» dira avec sa rude et loyale franchise, si nous
» avons des gâteaux à partager dont les fèves soient
» de cent mille francs. Mon sang bout dans mes
» veines, lorsque j'entends de pareilles absurdi-
» tés! Mais mon âme se révolte à la seule pensée
» que le gouvernement non-seulement les autorise,
» mais les fasse lui-même répandre. Je m'en doutais
» à mon dernier voyage à Paris, et leur conduite
» hypocrite envers moi aurait dû me dessiller la
» vue. Je voulais une explication publique dans
» laquelle j'aurais donné mes preuves, et la nation
» m'aurait jugé!... Elle aurait prononcé entre moi
» et ces pantins déguisés en Grecs et en Romains,
» il y a quelques mois, et qui veulent mainte-
» nant jouer au despotisme, arborant le manteau
» du moyen âge et le chapeau à la François Ier. O
» ma patrie!... ma patrie!... Amélie, je voulais en
» appeler à elle, peut-être ne m'a-t-elle pas oublié;
» elle ne m'aurait pas laissé calomnier par des mi-

comptabilité; il était de plus fort distrait, ce qui pourtant n'arrive qu'aux gens d'esprit. C'est lui qui un jour, écrivant à un ministre (Charles Lacroix) pour s'excuser de ne pouvoir aller dîner chez lui, finissait sa lettre en lui disant : « Et surtout faites donc plus d'attention à vos zéros : ils ont tous une queue; on les prend pour des 9. »

» sérables qui veulent aujourd'hui se disculper en » m'accusant... Je voulais provoquer une explica- » tion, je le répète... Mais vous avez eu peur, » Amélie, vous m'avez retenu : et moi, enfant, et » enfant stupide, j'ai cédé. Ah! les femmes!... les » femmes!..., etc., etc. »

Et dans une autre lettre, en date du 30 fructidor (Bonn, 30 fructidor an VI) :

..... « Ils veulent me perdre! mais qu'ils pren- » nent garde à eux; je vais les foudroyer avec des » preuves de feu.... Croient-ils donc que je me suis » dessaisi de ce qu'ils ont eu la bêtise de mettre à » ma disposition?.... Je les connaissais trop bien..... » Mais il me faut des appuis. La vertu en a bien » plus besoin que le crime, dans cette époque de » désastres. Voyez à parvenir jusqu'à Thibaudeau; » on le dit proscrit. Qu'il vienne ici; qu'il vienne » au milieu de nos baïonnettes; c'est un sûr asile...., » Voyez aussi Daunou. Je ne veux pas de Doulcet[1]; » je n'aime pas cet homme, bien qu'il dise qu'il est

[1] Je ne sais pas si c'est Doulcet de Pontecoulant; je ne le pense pas, car son caractère était trop noblement, trop franchement beau au temps des malheurs de la république, de la vraie république; car, sans avoir besoin de le répéter, il est entendu que jamais les temps désastreux de 93 ni leurs suites ne sont pris par moi dans cette acception.

» mon ami. Tâchez de rencontrer Edouard ; il peut » beaucoup...Mais, hélas ! *que pouvons-nous*, après » ce qui s'est passé !..... Mais enfin, je veux qu'on » sache que depuis trois mois le prêt manque à » mes troupes : que la partie droite du Rhin est » occupée par elles, qu'elles y vivent sans que ses » fournisseurs, dont on m'accuse d'être le com- » plice, se soient *en rien mêlé* des affaires de mon » armée. Et pourtant il s'agit d'autre chose que » d'un caporal et de quatre hommes : c'est une » armée de cinquante-huit mille hommes !..... » l'armée de Sambre-et-Meuse enfin. Peut-être » dans les salons dorés du petit Luxembourg » ignore-t-on qu'elle existe...... Peut-être même » M. Aubry [1] ose-t-il demander si elle est au nord » ou au midi. Enfin, que veulent-ils de moi, tous » ces saltimbanques ? Veulent-ils que j'aille à Paris » pour y renouveler le scandale honteux du 30 » prairial ? Le veulent-ils ? Eh bien ! j'irai aussi, à » mon tour, mettre en pièces [2] les habits brodés et

[1] Il a été ministre de la guerre. Il était exécré de toutes les armées ; parfaitement incapable, il n'a été connu pendant son ministère que par les injustices et les indignités dont il se rendit coupable. La destitution de Bonaparte fut signée par lui.

[2] Il faisait sans doute allusion à la scène indécente du 30 prairial qui avait eu lieu entre Delahaye et un autre député. Ils s'étaient battus avec une telle rage, dans le lieu même des

» les panaches de ces monstrueux pantins. Qu'ils » ne me provoquent pas ! »

Hélas ! le malheureux n'aurait pas dû provoquer lui-même un ennemi d'autant plus lâche, qu'il était coupable et faible. A peine un mois s'était écoulé depuis la date de cette dernière lettre, que le général Hoche était mort. Depuis long-temps j'ai soulevé son linceul ; j'ai interrogé ce cadavre qui, quelques minutes après le dernier soupir, devint si terriblement accusateur, qu'une voix générale s'éleva pour frapper du nom de meurtriers, ceux qui devaient poser sur le front de Hoche une couronne civique et non la planche de sapin d'une bière. Quant à ma propre opinion, elle me donne la conviction que le général Hoche est mort assassiné.

Si je me suis un peu étendue sur ces détails, c'est que cet homme est non-seulement l'une de nos plus grandes figures historiques, mais sa mort présente un fait éminemment remarquable dans les fastes révolutionnaires. Tout ce qui tient à cet événement, à la fois national et mystérieusement tragique, appartient, il me paraît, au domaine de l'histoire; et c'est pour cela que je n'ai voulu

séances du Corps législatif, que leurs vêtemens furent déchirés. La scène eut lieu à la tribune même.

rien omettre de ce qui était authentiquement à ma connaissance.

Louis Bonaparte venait chez ma mère aussi souvent que ses sœurs et ses frères. A cette époque, il était bien différent de ce que le malheureux jeune homme est devenu depuis. Sa figure était agréable; il ressemblait beaucoup à sa sœur Caroline, dont il se rapprochait aussi par l'âge, mais il était mieux fait qu'elle. Louis était parfaitement bon et doux. Il aimait beaucoup ma mère, qui pourtant le gâtait moins que Jérôme, à qui elle passait toutes ses sottises; et, soit dit en passant, il en faisait alors toutes les fois qu'il venait à Paris, bien qu'il fût un enfant : il n'avait alors que treize ans. Lucien, Joseph et surtout madame Bacciochi le sermonaient à tour de rôle; rien n'y faisait. Ma mère en obtenait toujours plus que les autres, qui avaient le grand tort de lui jeter toujours au nez l'exemple d'Eugène de Beauharnais. C'était, selon eux, une petite perfection, que du reste ils ne pouvaient souffrir, mais qui servait continuellement d'épouvantail. Il partait avec son beau-père pour cette fameuse expédition qui alors était encore un mystère, et donnait lieu à tant de conjectures qu'on avait fini par complètement déraisonner à son sujet.

Enfin, après les préparatifs les plus mystérieux

et les plus magnifiques que jamais nation ait faits pour porter sur des bords lointains un homme qui n'était pas son souverain, Bonaparte, qui les avait tous dirigés, jugea qu'il était temps de mettre ses projets à exécution; il partit de Paris, et fut s'embarquer à la tête de cette armée qui devait aller apprendre aux vieilles Pyramides que la France était toujours non-seulement la plus aventureuse, mais la plus vaillante des nations.

CHAPITRE XVI.

Retour indispensable vers le passé. — La famillle de Polignac, et les pensions de cour. — L'abbé Offray et le *président* d'Albertas. — Madame de Re....c et madame Tallien. — Relations de ma mère avec madame Tallien. — Portrait de madame Tallien. — Drapeaux apportés par Junot au Directoire. — Junot entre madame Tallien et madame Bonaparte. — La Notre-Dame-des-Victoires et la Notre-Dame de septembre. — Junot conduisant madame Bonaparte en Italie. — Mademoiselle Louise. — Influence de M. de Bourrienne sur madame Bonaparte.

Il est indispensable à la liaison des faits qui vont suivre, que je revienne un moment sur une époque antérieure.

Peu de temps avant la révolution, mon père se trouva engagé, par ses relations financières, dans une affaire assez remarquable[1], qui fut

[1] Il s'agissait d'un fonds très-considérable concédé, antérieurement à cette époque de 87, à M. de Boulon-Morange

alors peu connue, parce que l'une des deux parties appartenait à la famille Polignac. Les rap-

par madame la comtesse d'Aspect. Il y eut ensuite rétrocession; et, pour qu'il y eût balance égale, on constitua des rentes perpétuelles sur la tête de madame la comtesse d'Aspect (je crois que ce fut en 1786). M. Necker, qui n'aimait pas ces sortes de choses, ne vit d'abord là dedans, à ce qu'il paraît, qu'une grâce et même une pension. Le fait est que cela n'était pas vrai; mais la colonne des grâces et pensions offrait un total si effrayant des dépenses de ce genre imposées à l'état, que, dans le premier instant, il lui était bien permis de se montrer sévère: mais il était juste, et comprit sans beaucoup de peine.

Je ferai observer, à propos de cette affaire, combien la passion se laisse rapidement entraîner. Il parut en 89 ou 90, je crois, un écrit fait par M. Camus, dans lequel il présente une masse, à la vérité très-effrayante, des sommes données par la cour, et surtout par la reine, particulièrement à la famille Polignac. Il y a, entre autres articles, celui du dixième retenu sur la somme destinée aux livrées par la duchesse de Polignac, laquelle somme elle avait droit de retenir comme gouvernante des enfans de France; M. Camus se récrie beaucoup sur cette somme particulièrement. J'ai la certitude qu'elle était de 100 louis par an. C'est ainsi que l'on a mis sur cette colonne des grâces et pensions l'évêché de Meaux qu'avait l'abbé de Polignac, et qui rapportait 25,000 francs. Il en est de même de l'abbaye de Saint-Epvre qui valait 30,000 francs. Sans doute, on demandera pourquoi tant de grâces répandues sur la même famille? Mais les revenus du clergé à cette époque n'é-

ports d'amitié que mon père avait à cette époque avec plusieurs des intéressés lui fit donner tous ses soins à une chose qui pourtant était tout-à-fait étrangère à la charge qu'il remplissait. Ma mère, qui jamais ne se mêlait d'affaires, et cela à l'instante prière de mon père, se chargea cependant de le presser pour qu'il terminât celle-ci le plus promptement et le plus favorablement possible. Il fut assez heureux pour réussir; et, ce qu'il y a de curieux, c'est que les deux parties s'en trouvèrent bien. Ma mère avait été non-seulement excitée, dans son obligeance, par la justice de la cause, mais encore par des amis à elle qui portaient intérêt à cette cause. M. l'abbé Offray, qui depuis fut massacré dans Avignon, le président d'Albertas qui fut assassiné le jour même de la fédération, et pendant qu'il la fêtait dans son château, le vicomte de Rouvilliers (Jacques), et

taient pas encore ceux de l'État, et la question n'est plus la même. Sans nul doute, on est violemment irrité en voyant une somme de 437,000 francs donnée annuellement sous le titre de pensions, et moi-même j'avoue que je n'ai pu retenir l'expression d'un mécontentement tout national; mais m'occupant beaucoup de ces questions, j'ai depuis acquis la preuve que, dans cette somme de 437,000 francs, il y a plus du tiers à retrancher.

surtout madame de Re......c, fille naturel du marquis de Saint-A.....n, lui demandèrent de décider mon père, comme je l'ai dit plus haut, à s'occuper de ce qu'on désirait de lui[1]; et ma mère, naturellement bonne, avait été plus qu'obéissante.

Lorsqu'en 1796 on put enfin respirer, lorsque le couteau cessa enfin de jouer, Paris fut comme toujours, le point de rassemblement qui réunit tout; et un jour, à son grand étonnement, ma mère rencontra à Tivoli, cette madame de Re....c, qui lui avait été si chaudement recommandée par l'abbé Offray, lors de l'affaire dont je viens de parler[2]. C'est qu'alors on pouvait très-bien croire les gens morts sans que, pour cela, ils eussent eu une fièvre maligne[3].

Madame de R.....c était fort élégante, c'est-à-

[1] Je crois que cela avait quelques rapports avec le diocèse de Narbonne qui était spécialement dans sa juridiction, mais je n'en suis pas sûre.

[2] Une réflexion douloureuse se présente lorsque l'on jette les yeux sur la page qui précède, en voyant tant de noms que l'amitié réclame précédés d'un index sanglant. Le président d'Albertas, le marquis de Rochegude, l'abbé Offray, le marquis de Saint-Aulan, tous, tous massacrés !!!

[3] L'époque dont je parle maintenant est antérieure au 18 fructidor.

dire qu'elle portait tout à un degré de recherche outré. Elle donnait le bras droit à un collet noir, le bras gauche à une oreille de chien, causait avec une *pa-ole pa-fumée*, et affectait elle-même d'être en tout une parfaite incroyable. Elle fit des grâces sans nombre à ma mère, qui était une personne un peu accablante pour une femme comme madame de R.....c. Je me rappelle qu'elle perdit toute contenance sous le regard un peu moqueur de ma mère qui investissait toute la personne de la nouvelle arrivée avec cette *cruauté froide*, de la véritable élégante parisienne. Lorsqu'elle reprit *courage*, elle fut naturelle, et comme elle avait de l'esprit, je me rappelle aussi qu'elle y gagna beaucoup.

Elle vint nous voir le lendemain. Elle nous parla de la cour directoriale où elle allait beaucoup, et surtout de madame Tallien, qui était le prototype de tout ce qu'il y avait de beau et de bon au monde, selon elle. Elle en paraissait idolâtre.

Ma mère était femme; elle était belle, et ses opinions n'étaient pas à l'unisson de celles que l'on professait dans les salons de madame Tallien; mais elle était éminemment juste dans les éloges qu'elle distribuait elle-même, et n'en récusait pas lorsqu'ils lui paraissaient fondés. La beauté de madame Tallien l'avait vivement frappée, et

il lui était parvenu trop de détails sur sa conduite parfaite, à Bordeaux, pour qu'elle ne convînt pas que la plus grande partie de ces éloges au moins était méritée.

L'existence de madame Tallien est une des plus extraordinaires, une des plus diversement coloriées de toutes celles qui ont figuré dans notre révolution. Elle aurait pu être l'Aspasie française, et avec bien plus d'avantage que l'Aspasie d'Athènes. Son esprit, sa beauté, son influence politique semblaient devoir établir des rapports communs entre elle et la belle Grecque; mais malgré toute la pureté de goût et l'attiscisme des Athéniens, l'Aspasie française aurait été mieux appréciée; bien qu'aucun de ses maris n'ait, certes, été un Périclès.

La destinée de cette femme remarquable fut extraordinaire comme elle-même. On sait qu'elle est Espagnole, mais d'origine française. Son père, M. de Cabarrus, banquier français, établi en Espagne, s'y était fait un nom qui d'abord fut cher à sa nouvelle patrie, et devint bientôt européen [1].

[1] M. de Cabarrus fit renaître le crédit public en Espagne, et sauva l'État par l'institution d'une banque nationale : c'est la banque Saint-Charles. M. de Cabarrus a été très-persécuté, et ses talens ne furent pour lui pendant long-temps qu'une

Thérésa Cabarrus, sa fille, était, à douze ans, la plus ravissante de toutes les jeunes filles de Cadix. Son père l'éloigna de lui de bonne heure; il était jeune encore, et ne pouvait s'occuper lui-même de la surveillance immédiate d'une aussi charmante créature. Son oncle Jalabert, qui la vit à peu près à cette époque, ne put échapper à cette sorte de magie que la ravissante fille exerçait avec son regard et son sourire. Il voulait l'épouser. Peu de temps après, elle se maria avec M. de Fontenay, et devint la femme la plus séduisante, comme elle avait été la plus belle des filles. Son esprit était fin, ses aperçus rapides, et si elle eût été moins belle, on lui en aurait accordé même au delà de la mesure ordinaire et avec juste raison. Etant un jour à Bordeaux, elle fit un discours sur des matières assez abstraites, et propre à être lu en manière de sermon, comme alors cela se faisait assez souvent. Elle n'eut pas le cou-

source de chagrins et même de revers. Le ministre Sarena lui a fait beaucoup de mal, et sa haine a été aussi loin que son pouvoir a pu la porter. Il a été jusqu'à vouloir porter atteinte à la gloire, on peut dire le mot, de celui qu'il voulait perdre. Mais sa persécution elle-même a servi à établir la réputation de M. Cabarrus; elle a fourni à ses amis l'occasion de se montrer, et lorsqu'on a des amis dévoués et des ennemis bien acharnés, on n'est certes pas un homme vulgaire.

rage de le lire elle-même, et pria M. Julien de le lire à sa place; mais elle assista à la séance, dont les auditeurs étaient bien plus attentifs à la regarder qu'à écouter le débit lourd et ennuyeux de celui qui lisait son discours. Elle portait un habit d'amazone, en casimir gros bleu, avec des boutons jaunes, et le collet et les paremens en velours rouge; sur ses beaux cheveux noirs, alors coupés à la Titus, et bouclés tout autour de sa tête, dont la forme était parfaite, était posé un peu de côté, un bonnet en velours écarlate, bordé de fourrure. Elle était admirable de beauté dans ce costume. Par intervalles, elle témoignait de l'humeur en faisant une petite moue, parce que le lecteur ne lisait pas comme son oreille d'auteur l'aurait voulu. Aussi le décadi suivant alla-t-elle à la même église des Récollets, et lut-elle elle-même son discours.

Sa conduite, à Bordeaux, n'a pas besoin d'être rapportée ici. Il en a été, non pas trop, mais bien parlé dans une foule de biographies; vers cette époque, deux hommes[1] qui depuis ont eu un grand renom militaire, étaient bien épris d'elle! Ils se battirent. Le malheur ne pouvait pas poursuivre l'un d'eux en tout: il vainquit l'autre. Mais son bonheur lui fut infortune. Le blessé

[1] Le général L...he; le général Ed. Co....t.

s'appelait, dès lors, le beau La. . .he; il méritait son nom. Il avait un esprit remarquable, et sa blessure vint là comme à miracle. Le vainqueur, tout triste et malheureux, s'en fut à l'armée pour voir s'il obtiendrait meilleur marché, pour être tué par un boulet autrichien, que par son beau rival. Je ne sais si ce fut à l'armée, ou bien avant son départ, qu'il connut M. de Cabarrus, frère de madame Tallien. M. Ed... de C..... se lia avec lui, et reçut son dernier soupir lorsqu'il fut frappé par le plomb ennemi. Depuis long-temps, il était visible que le malheureux jeune homme voulait se faire tuer. Son histoire était courte et terrible: c'était celle de Réné, mais avec une entière transposition. Il chargea M. Ed...... de C..... de ses dernières volontés, pour celle qu'il était presque heureux de ne plus revoir.

Madame Tallien était surtout bonne et *obligeante*; et pourtant tel est sur la multitude l'effet d'un nom taché, que jamais le peuple ne put séparer dans son jugement sa cause de celle de Tallien: ceux seulement qui savaient la comprendre, pouvaient l'apprécier avec justice. En voici une preuve.

Junot était venu apporter les seconds drapeaux de l'armée d'Italie au Directoire[1]; il fut reçu en

[1] Ce fut Marmont qui apporta les premiers; il n'était pas encore marié à cette époque.

grande pompe, et les directeurs mirent même à cette réception un apparat qui était sans doute destiné à donner au peuple français une grande idée du gouvernement sous lequel se remportaient des victoires qui demandaient presque une ovation pour recevoir les dépouilles *opimes*. Quoi qu'il en fût, Marmont et Junot avaient été magnifiquement reçus lorsqu'ils furent envoyés en France par le général en chef. Le jour de la réception de Junot au Directoire, madame Bonaparte, qui n'était pas encore partie pour rejoindre Napoléon, voulut être témoin de cette réception. Elle s'y rendit avec madame Tallien, avec laquelle elle était intimement liée à cette époque, et qui elle-même était une fraction de la royauté directoriale, dont Joséphine, comme madame de Beauharnais, et peut-être bien un peu madame Bonaparte, avait été également revêtue, si l'on peut parler ainsi. Madame Bonaparte était encore charmante dans ce temps-là : ses dents étaient déjà effroyablement gâtées; mais lorsque sa bouche était fermée, elle faisait, surtout à quelques pas, toute l'illusion d'une jeune et jolie femme. Quant à madame Tallien, elle était alors dans la fleur de son admirable beauté. Toutes deux étaient mises avec cette recherche antique qui constituait l'élégance du temps, et avec toute la richesse que

pouvait comporter une toilette du milieu de la journée. On peut penser que Junot ne fut pas médiocrement fier de donner le bras à ces deux charmantes femmes, lorsque, la réception terminée, ils quittèrent le Directoire. Junot avait alors vingt-cinq ans; il était beau garçon, et avait surtout une tournure militaire fort remarquable; il portait ce jour-là un magnifique uniforme de colonel de hussards (l'uniforme de Berchini), et tout ce que la richesse d'un tel costume peut ajouter à sa bonne grâce avait été employé pour que le jeune et brave messager, encore pâle des blessures dont le sang avait taché ces drapeaux pris sur l'ennemi, fût digne de l'armée qu'il représentait. En sortant, il offrit son bras à madame Bonaparte qui, étant femme de son général, avait droit au premier pas, surtout dans cette solennelle journée; il donna l'autre à madame Tallien, et descendit ainsi avec elles l'escalier du Luxembourg. La foule était immense. On se pressait, on se heurtait pour mieux voir. « Tiens, c'est sa femme!... C'est son aide-de-camp! Comme il est jeune!... et elle donc, comme elle est jolie!... — Vive le général Bonaparte! s'écriait le peuple... Vive la citoyenne Bonaparte! elle est bonne pour le pauvre monde! — Oui, oui, disait une grosse femme de la halle, c'est bien Notre-Dame-des-Victoires, celle-là!...

— Oui, dit une autre, tu as raison : mais regarde à l'autre bras de l'officier ; c'est Notre-Dame de septembre ! »

Le mot était affreux, et il était injuste.

Junot fut le conducteur de madame Bonaparte, lorsqu'elle rejoignit le général en chef en Italie. Je suis étonnée que M. de Bourrienne ait omis cette particularité dans ses Mémoires. Il doit savoir, puisqu'il connaît si bien toutes les affaires de l'intime intérieur de Joséphine, plusieurs choses d'un haut intérêt dans sa vie d'alors et postérieurement à ce voyage. Comment n'a-t-il pas parlé de mademoiselle Louise, plutôt demoiselle de compagnie que femme de chambre? et au commencement de ce voyage, amie de sa maîtresse qui voulait qu'elle fût habillée comme elle; qui la faisait manger à sa table et l'admettait enfin dans une familiarité d'amitié tout-à-fait intime. Il est des personnages qui appartiennent à l'histoire. Joséphine est de ce nombre. Ainsi donc, soit qu'on la considère comme mademoiselle de Lapagérie, comme femme de M. de Beauharnais, ou comme madame Bonaparte, sa personne appartient aux observations les plus minutieuses. C'est du concours, du rapprochement, de la comparaison de ces mêmes observations, que plus tard la postérité pourra obtenir un portrait de Joséphine offrant quelque

ressemblance. Les objets les plus légers en apparence fournissent quelquefois matière à de profondes réflexions. Joséphine comme femme de l'homme qui a gouverné le monde, et sur lequel elle a elle-même exercé une sorte de domination, est un personnage qu'il devient tout de suite important d'étudier, bien que par elle-même elle ne présente aucun intérêt, et cela sous aucun aspect; et pourtant il faut l'étudier scrupuleusement. . .

Il est une vérité constante, c'est la singulière réputation que dès cette époque madame Bonaparte s'est faite pour ainsi dire à elle seule. J'aurai souvent occasion dans la suite de la placer dans son vrai jour. Il était d'une clarté fort douteuse toutes les fois que M. de Bourrienne ne la dirigeait pas; car il s'était emparé de son esprit ou plutôt de son faible caractère, et aussitôt qu'elle fut à Milan elle se trouva, sans s'en douter, sous sa direction immédiate. Circonstance dont je parlerai par la suite avec plus de détails.

Le voyage fut long, beaucoup trop long pour Junot, quoiqu'il fût très-amoureux *de mademoiselle Louise*. Mais il voulait arriver à l'armée, parce que son général était toujours pour lui la plus chère des maîtresses. Il eut des *ennuis* dans ce voyage, de graves ennuis. On le prolongeait sans

raison, mais non sans *but*. Junot m'a souvent parlé de ce voyage; il n'en a parlé *qu'à moi*. Puisqu'il aimait tant à causer sur le compte de Joséphine, il aurait pu ajouter à sa relation circonstanciée la conversation que l'on cite de lui en Égypte[1]; il avait tout à y gagner: mais il n'en

[1] Nous croyons devoir citer ici en note, pour l'intelligence du lecteur, le passage des Mémoires de M. de Bourrienne auquel madame la duchesse d'Abrantès fait allusion. Le voici:

» Pendant que nous étions près des fontaines de Messoudiah, sous El-A'rych, je vis un jour Bonaparte se promener seul avec Junot, comme cela lui arrivait assez souvent. J'étais à un peu de distance, et je ne sais pourquoi mes yeux étaient fixés sur lui durant cette conversation. La figure toujours très-pâle du général était devenue, sans que j'en pusse deviner la cause, plus pâle encore que de coutume. Il y avait quelque chose de convulsif dans sa figure, d'égaré dans son regard, et plusieurs fois il se frappa la tête. Après un quart d'heure de conversation, il quitta Junot et revint vers moi.

» Je ne lui avais jamais vu l'air aussi mécontent et aussi préoccupé. Je m'avançai à sa rencontre, et dès que nous nous fûmes rejoints. « Vous ne m'êtes point attaché, » me dit-il d'un ton brusque et sévère. « Les femmes!... Joséphine!... Si » vous m'étiez attaché, vous m'auriez informé de tout ce que » je viens d'apprendre par Junot : voilà un véritable ami.... » Joséphine!... et je suis à six cents lieues... Vous deviez me » le dire! Joséphine!... M'avoir ainsi trompé!... Elle! Mal- » heur à eux! j'exterminerai cette race de freluquets et de » blondins! Quant à elle,... le divorce!... oui, le divorce!

fit rien, parce que toujours son caractère fut noble et généreux. Quoi qu'il en soit, ce voyage

» un divorce éclatant!... Il faut que j'écrive!... Je sais tout!... » C'est votre faute!... Vous deviez me le dire!... » Ces exclamations vives et entrecoupées; sa figure décomposée, sa voix altérée ne m'éclairèrent que trop sur le sujet de la conversation qu'il venait d'avoir avec Junot; je vis que Junot s'était laissé entraîner auprès de son général à de coupables indiscrétions, et que, s'il y avait réellement des torts à reprocher à madame Bonaparte, il les avait cruellement exagérés. Ma situation était extrêmement délicate; toutefois j'eus le bonheur de conserver mon sang-froid, et dès qu'un peu plus de calme eut succédé à ce premier emportement, je lui répondis d'abord, que je ne savais rien de pareil à ce que Junot avait pu lui dire; que quand même de semblables bruits, souvent produits par la calomnie, seraient venus jusqu'à moi, si j'avais regardé comme un devoir de l'en informer, je n'aurais certainement pas choisi pour cela le moment où il était à six cents lieues de la France.

» Je ne lui dissimulai point combien la conduite de Junot me paraissait blâmable, et combien il y avait peu de générosité à accuser aussi légèrement une femme, quand elle n'était pas là pour se justifier ou pour se défendre; que ce n'était pas une grande preuve d'attachement, que de venir ajouter des tribulations domestiques aux inquiétudes déjà assez graves que lui causait la situation de ses frères d'armes au commencement d'une entreprise hasardeuse. Malgré ces premières observations, que cependant il écouta avec assez de tranquillité, le mot de divorce sortait encore de sa bouche, et il faut sa-

ne produisit pas l'effet qui résulte ordinairement de ces sortes d'événemens dans la vie habituelle,

voir jusqu'à quel point allait l'irritation de son âme quand elle était fatiguée par une inquiétude vive, pour se représenter quel était Bonaparte pendant cette scène pénible. Cependant je ne quittai point la partie ; je revins sur ce que je lui avais dit, je lui rappelai avec quelle légèreté on répandait, on accueillait des récits hasardés, amusement indiscret des oisifs, et dignes du mépris des âmes fortes. Je lui parlai de sa gloire.

« Ma gloire! » s'écria-t-il ; « eh! je ne sais ce que je donnerais pour que ce que Junot m'a dit ne fût pas vrai, tant j'aime cette femme! Si Joséphine est coupable, il faut que le divorce m'en sépare à jamais. Je ne veux pas être la risée de tous les inutiles de Paris! Je vais écrire à Joseph ; il fera prononcer le divorce! »

» Quoiqu'il fût encore très-animé, il le devenait cependant un peu moins. Je saisis un moment de repos pour combattre cette idée de divorce qui semblait le dominer ; je lui représentai surtout combien, sur une révélation probablement fausse, il serait imprudent d'écrire à son frère. « La lettre peut être interceptée, lui dis-je, elle se ressentira du moment d'irritation qui l'aura dictée ; quant au divorce, il sera temps d'y penser plus tard, mais avec réflexion. » Ces dernières paroles produisirent sur lui l'effet que je n'osais en espérer si promptement ; il redevint tout-à-fait calme et m'écouta comme s'il eût senti le besoin d'aller lui-même au devant des idées consolantes, et après cet entretien, il ne me reparla plus de ce qui en avait été l'objet. Mais quinze jours après, devant

un accord, une relation plus intime. Madame Bonaparte, au contraire, mit, à partir de ce moment, une légère teinte d'aigreur dans quelques-unes de ses paroles, et se plaignit avec une vivacité assez singulière du manque de respect de Junot envers elle, en faisant la cour à sa femme de chambre, et cela devant elle !...

Mais revenons à des temps plus rapprochés. A cette époque, madame Bonaparte ne pensait plus à mademoiselle Louise, au manque de respect de *l'aide-de-camp* et de *l'ami fidèle ;* elle ne pensait même plus, je crois, à Bonaparte lui-même. Nous parlerons ailleurs du sujet qui l'absorbait alors entièrement.

Quoi qu'il en soit, madame de Re.....c nous parlait souvent de madame Bonaparte ; elle la voyait souvent au Directoire, lorsque le charme ne la retenait pas exclusivement attachée à ses jardins d'Armide. Elle nous faisait, à cet égard, des réflexions fort amusantes, et dont Lucien et toute sa famille, mais surtout madame Leclerc, tiraient de terribles conclusions pour le bonheur à venir de leur frère.

Saint-Jean-d'Acre, il me témoigna le plus vif mécontentement contre Junot, se plaignit du mal qu'il lui avait fait par des révélations indiscrètes, qu'il commençait à regarder comme inventées par la malignité. » (*Note de l'Éditeur.*)

CHAPITRE XVII.

Mademoiselle de Doudeauville, et retour vers les anciens usages. — Madame de Sartory, Lucien Bonaparte, et la comtesse de Graveson. — Madame Visconti, Berthier, et M. A. de L. — Soirée au pavillon d'Hanovre, et le thé improvisé. — Madame Briche. — Scène comique. — Madame Leclerc jalouse de sa sœur. — M. de Mon....u. — M. Fornier de Montcazal, et recommandation de ma mère à Louis Bonaparte. — Singulières réflexions de Bonaparte en Égypte à ce sujet.

Le retour vers les anciens usages était une chose fort marquante dans notre société d'alors: aussi ne puis-je passer sous silence l'effet que produisit le mariage de M. Pierre de Rastignac avec mademoiselle de Doudeauville, jeune personne charmante, remplie de grâces et de bonnes manières, mais plutôt élégante que très-jolie. En tout elle plaisait fort. Son mariage fut le premier où les

choses se passèrent comme autrefois : le jour du contrat, l'étiquette fut renouvelée pour tout ce qui tenait à la signature, à la présentation de la corbeille, enfin pour tout ce qui a rapport à une pareille cérémonie. Les deux familles avaient des relations, des liens de parenté ou d'intimité avec ce qu'on appelait alors la rive gauche : aussi cet événement intéressa-t-il la moitié de Paris.

Vers ce temps, une amie de ma mère qui était établie en Bavière, où elle avait été accueillie lors de l'émigration, lui recommanda vivement la nièce du général Wimpfen dont le nom était connu dans notre armée et à notre tribune nationale. C'était madame la baronne de Sartory, fille de son frère, et que, depuis, tout Paris a connue sous un rapport littéraire assez distingué.

Alors madame de Sartory était une personne qui frappait à la première vue par la singularité de son extérieur, singularité que rendait encore plus remarquable une mise toujours ridicule. Quoique jeune encore, madame de Sartory était déjà assez forte de taille pour que sa manière de se mettre, ses allures, si je puis m'exprimer ainsi, lui ôtassent toute la grâce d'une femme. Il y avait dans sa démarche une sorte d'incertitude, et ses grands yeux auraient été assez beaux s'ils n'eussent été brouillés ensemble tout juste à ce degré qu'on est

convenu d'appeler à la Montmorency. Madame de Sartory était d'ailleurs une fort bonne personne, mais très-romanesquement *romantique ;* ce qui n'allait pas avec sa tournure. Je me rappelle que ce qui me frappa le plus quand je la vis pour la première fois, ce fut son vêtement : nous étions au mois de décembre, et il n'était composé que d'une chemise de batiste et d'une robe de mousseline parfaitement collante. Cela me parut ridicule, et je ne fus pas la seule à le trouver tel.

Lucien était à cette époque un des orateurs distingués du conseil des Cinq-Cents ; il faisait des discours également forts de logique et d'une brillante faconde. Nous menâmes un jour madame Sartory pour qu'elle l'entendît, ce qu'elle désirait ardemment depuis long-temps. Ce fut pour elle une chose à la fois douce et amère ; car elle prit pour le jeune tribun une de ces admirations dangereuses dans leur excès, et qui le fut d'autant plus pour elle qu'en ce moment Lucien en éprouvait une semblable pour une jeune Avignonnaise, madame la comtesse de Graveson [1],

[1] Comme l'admiration de Lucien Bonaprate pour madame de Graveson ne fut qu'honorable, et qu'elle n'eut jamais à en rougir, je puis dire ici que c'est la première femme de M. le comte de Graveson.

aussi blanche que madame de Sartory était rouge et brune, aussi parfaitement faite que la pauvre madame de Sartory était bizarrement taillée; enfin aussi gracieuse dans toute sa gentille petite personne, aussi simple, aussi aimable et surtout naturelle que l'autre était vaporeuse, un peu pédante, et, pour dire la vérité, passablement ennuyeuse [1].

Ce souvenir d'une taille faite autrement qu'une autre me rappelle une personne, du reste fort belle dans son temps, et qui avec toutes les prétentions les mieux fondées à la beauté *des formes*, avait des défectuosités toutes singulières. Cette personne, si elle vit encore, doit être au moins d'un âge à ce que des réflexions sur son bras ou son pied lui soient parfaitement indifférentes. C'est madame Visconti.

Ma mère et madame Visconti se lièrent très-

[1] Depuis cette époque, je sais que madame de Sartory a changé à son avantage. Mon frère, qui n'avait jamais cessé de la voir, me l'a affirmé, et je m'en suis assurée moi-même dans un petit voyage que nous fîmes ensemble à Saint-Denis. Une chose assez remarquable dans son côté comique c'est que c'est d'elle-même que j'ai appris seulement alors que Lucien avait été fort et même extrêmement touché de son admiration pour lui. Mon Dieu! qu'il fallait qu'il aimât la louange!

promptement, lorsque celle-ci arriva à Paris comme femme de l'ambassadeur de la république Cisalpine. Elle logeait alors quai Voltaire, hôtel Tessé. Elle était vraiment extrêmement belle. Je crois même n'avoir jamais vu de tête plus charmante que la sienne: elle avait des traits délicats, mais réguliers; un nez surtout qui était bien le plus joli des nez. Il était légèrement aquiliné et cependant un peu relevé à son extrémité, où l'on distinguait une fente presque imperceptible. Ses narines mouvantes donnaient en même temps au sourire de madame Visconti une finesse impossible à peindre. Elle avait d'ailleurs des dents rangées comme de petites perles; et ses cheveux très-noirs, toujours parfaitement relevés dans le goût antique le plus pur, lui donnaient beaucoup de ressemblance avec le camée d'Erigone, objet d'art connu de tous les amateurs.

Madame Visconti se mettait très-bien. Elle avait eu, comme les femmes élégantes de cette époque, le bon esprit de ne prendre des modes grecques et romaines, que ce qui était *séyant et séant*; et vraiment lorsque, le soir à l'Opéra, elle entrait dans sa loge avec son schall de cachemire, aussi pittoresquement drapé que celui de madame Tallien, on ne la trouvait pas beaucoup moins belle.

Ce pauvre Berthier en était tellement *affollé*, dans ce temps-là, qu'il en perdait le boire, le manger et le dormir. J'ai fait cette grande phrase-là, parce que je ne pouvais pas dire que son amour lui faisait perdre l'esprit. Toujours est-il que cet amour a rendu madame Visconti une personne historique; car enfin Berthier donne le bras à Napoléon, il s'appuie sur lui s'il ne le soutient pas, et madame Visconti est là comme une ombre reflet d'une autre ombre. Berthier était parti désespéré pour l'Egypte, laissant son cœur à Paris, et emportant en échange avec lui tous les sermens qui peuvent être reçus et donnés en pareille circonstance; mais alors nos monnaies n'avaient pas grand cours, et celle-là, à ce qu'il paraît, ne valait pas mieux que les autres : du moins le pensait-il ainsi au milieu du désert, lorsque, à genoux devant le portrait de sa divinité, il pleurait au souvenir de sa Joséphine, car *lui* aussi avait une *Joséphine*.

Tandis qu'il pleurait, madame Visconti à la vérité ne dansait pas, parce qu'elle était trop grande pour danser et que cela lui allait mal, mais elle riait, s'amusait, et, en conscience, elle faisait.......... bien. Il y avait alors à Paris une foule de jeunes gens revenus de l'émigration, ou bien entrant dans le monde qui, bien qu'elle eût pu être leur grand'-

mère, *tombèrent* amoureux d'elle, comme on le dit vulgairement; ils l'entourèrent de soins, d'hommages, et rendirent les affaires de ce pauvre Berthier plus que mauvaises : car enfin, sans lui manquer de foi, la comparaison seule était terrible à soutenir pour un homme qui est à près de mille lieues.

Dans le nombre des adorateurs de madame Visconti, il y en avait un qui, plus que les autres, devait donner le frisson du pressentiment au pauvre absent; c'était le comte Alex..... de L.....e. Il était jeune, résolu à plaire, agréable d'esprit et de manières; doux, excellent dans ses rapports habituels, non-seulement d'intimité, mais de société, et enfin, sous tous les aspects possibles, fort au dessus de l'honneur d'être choisi pour l'objet d'un sentiment passager.

Un soir nous avions été au pavillon de Hanovre, après une première représentation à Feydeau, qui alors était le théâtre le plus à la mode de Paris. Nous étions fort nombreux. Je crois me rappeler que M. de L.....e donnait le bras à une fort jolie personne [1], et comme il est habituellement fort

[1] Cette jolie dame était madame Briche, charmante personne alors. Elle est Italienne; son fils, que j'ai vu dernièrement, m'a dit qu'elle n'était nullement changée.

distrait, il n'avait pas trouvé probablement que ce fût le cas de revenir à lui-même. Nous quittâmes le pavillon de Hanovre; la soirée étant peu avancée, ma mère proposa de la finir chez elle en prenant du thé; la proposition acceptée, chacun remonta dans sa voiture. Ma mère, qui avait amené madame Briche, la jolie dame en question, la reprit dans la sienne, pour la conduire jusqu'à sa porte, et M. de L....e, toujours sous l'empire de la distraction, monta après elle dans la voiture de ma mère, comme s'il eût fait le plus beau des chefs-d'œuvre. Nous déposâmes madame Briche chez elle, bien éloignée de songer quel orage elle avait amassé sur la tête de son *cavaliere servente;* et bien heureusement qu'il lui prit fantaisie de rentrer chez elle plutôt que de prendre une tasse de thé, car je présume que sans cela elle aurait eu sa part de l'ouragan. A peine fûmes-nous dans le salon, qu'un bruit assez particulier pour que rien ne fît prendre le change indiqua à tous ceux qui avaient le dos tourné que, derrière eux, une main venait de se reposer sur une joue, et cela d'une façon un peu pesante. J'avoue que, après le premier moment de stupéfaction, il me prit une telle envie de rire que j'éclatai et bruyamment. Le bruit même que je fis en riant rappela ma mère à elle-même :

« Eh bien! Loulou! que faites-vous là, mademoiselle? voulez-vous bien aller dans votre chambre?... »

Et en disant cela ma mère me poussait par les épaules pour me faire sortir plus vite. Je m'en allai à mon grand regret, car j'avoue que j'aurais bien voulu savoir la cause de cette attaque vraiment comique. Il fallut me contenter de ce que j'avais *vu* et *entendu* : enfin, cela suffit pour me donner la plus violente envie de rire toutes les fois que je voyais M. Alex..... de L.....e, et cela pendant plus de six mois.

Madame Visconti avait, et doit toujours avoir, si elle vit encore, deux mains qui, en pareilles circonstances, ne pouvaient agir de la même manière l'une que l'autre, car elles sont attachées à deux bras, bien faits assurément, mais d'inégale grandeur. Cette inégalité était extrêmement sensible, lorsqu'on la connaissait et lorsqu'on regardait madame Visconti par derrière; on voyait un de ses coudes plus élevé que l'autre, au dessus de la hanche, de deux pouces au moins.

En résumé, madame Visconti était une fort bonne personne. Je crois, cependant, que le meilleur de ses amis était le roi de pique: mais, après tout, ce n'est pas un si mauvais choix; du

moins ne vous fuit-il pas sans retour, celui-là, et quelquefois il revient dans notre jeu.

J'ai déjà dit que madame Bonaparte la mère avait amené avec elle ses plus jeunes enfans, entre autres Annunciata, la dernière de ses filles. Madame Leclerc qui, probablement, voyait déjà une rivale de beauté dans sa jeune sœur, n'aimait pas que sa mère la fît trop souvent sortir de la pension de madame Campan pour la mener dans le monde. Je me rappelle qu'un jour madame Leclerc étant venue passer la soirée chez ma mère, mise avec une parfaite élégance, elle nous avait amené mademoiselle Aimée Leclerc, sa belle-sœur, fraîche et belle personne[1], mais n'ayant point un genre de beauté que la sienne pût redouter. M. Auguste de Mon....u, fort attentif à ses moindres volontés, et qui n'avait garde d'y faillir (car, avec elle, ce n'était pas chose facile), était en ce moment près de madame Leclerc, jouissant dans toute sa plénitude de sa gloire dominatrice, lorsque madame Bonaparte la mère entra, avec madame Joseph, nous faire une visite. Elle avait avec elle Caroline (Annunciata[2]), qui arrivait de Saint-Germain. Elle était ravissante. Elle portait

[1] Aujourd'hui madame la princesse d'Ekmühl.

[2] Dorénavant je ne la nommerai plus que *Caroline*.

alors ses cheveux blonds tous bouclés et tombant en profusion sur ses blanches épaules, et ombrageant un visage si frais, si blanc et rose, si gracieux, que c'était un plaisir de le regarder. Elle aborda sa sœur avec cette bonne humeur que les jeunes filles, libérées pour quelques jours de leur prison, ont dans leur parole, leur sourire, dans toute leur personne, et se jeta, pour ainsi dire, sur sa sœur pour l'embrasser.

« Mon Dieu, maman! » dit madame Leclerc avec une humeur très-marquée, et en repoussant Caroline avec tant de rudesse qu'elle faillit tomber, « vous devriez bien empêcher *Annunciata* » (et elle dit ce nom avec affectation, parce qu'elle savait que cela faisait de la peine à sa jeune sœur) « d'avoir des mouvemens aussi brusques; elle a l'air d'une paysanne du *Fiumorbo* [1]. » La pauvre Caroline s'éloigna les larmes aux yeux et sans mot dire. Cette petite scène ne plut pas à madame Bonaparte; cela était visible : mais elle n'aurait pas dit un mot devant des personnes étrangères. Quant à M. de Mon....u, l'expression d'admiration qu'il n'avait pu dissimuler en regardant Caroline ex-

[1] Lieu de la Corse fort sauvage, et dont les habitans feraient courir tout Paris autour d'eux s'ils y venaient tels qu'ils sont.

pliquait ce que cette scène pouvait avoir d'étrange.

Il y avait alors à Paris une foule de jeunes gens de bonne famille qui désiraient prendre du service, soit dans l'armée, soit dans l'état civil. Au nombre de ceux qui venaient souvent chez ma mère, était un jeune homme de Toulouse qu'elle protégeait et aimait beaucoup. Il se nommait Fornier de Montcazal. L'expédition d'Égypte le tenta; il voulut en faire partie, et pria ma mère de le recommander au général en chef.

« Je ne puis, lui dit ma mère; le général Bonaparte n'a pas été avec moi, pendant son séjour ici, comme il aurait dû être; aussi je ne lui demanderai rien : mais je puis vous donner une lettre pour Louis Bonaparte. C'est un bon jeune homme, et je suis sûre qu'à ma recommandation il fera pour vous tout ce qu'il pourra faire. »

En effet, M. Fornier, arrivé à Alexandrie, y trouva Louis qui, étant souffrant, n'avait pas pu faire partie de l'expédition de Syrie. Il reçut M. de Montcazal[1], l'accueillit comme un frère, et

[1] M. Fornier de Montcazal, qui avait dû partir avec le malheureux Sucy, eut le bonheur de ne pas faire partie de son

la recommandation de ma mère devint pour son protégé la source de sa fortune. Louis Bonaparte, comme cela arrive aux très-jeunes gens, quand ils ont un bon cœur, devint en effet fier de son patronage, surtout lorsqu'il put apprécier toutes les bonnes qualités de celui que lui recommandait ma mère. Il le mit en position de *faire quelque chose*, ce qui, pour un esprit industrieux, est la base de toute une fortune. M. de Montcazal suivait la carrière administrative; Louis fit les démarches nécessaires pour qu'il pût trouver à l'instant un appui et un patron; car en ce moment il était sur le point de quitter l'Orient.

Lorsque le général apprit qu'un Français était arrivé avec une recommandation de madame de Permon, et que cette recommandation n'était pas pour lui, il sourit avec amertume, et l'on vit qu'il allait dire un mot désagréable; mais il se contint,

convoi. Mais il éprouva un autre malheur; il fut pris par les Turcs lors de son retour en France, et est demeuré deux ans aux Sept-Tours. Mais depuis sa fortune a bien changé. Lorsque Louis Bonaparte fut roi de Hollande, il se rappela son jeune protégé de l'armée d'Orient, l'appela près de lui, le nomma chambellan, lui donna une place de confiance dans sa garde, et le combla de biens et d'honneurs. M. de Montcazal est aujourd'hui retiré à Toulouse, toujours le meilleur des hommes et des amis, et jouissant aussi de l'estime générale.

demanda plusieurs détails sur le personnage recommandé, et après s'être quelque temps promené en silence, il dit à Berthier :

« Quel est le nom de ce jeune homme? » Berthier et le général Lanusse le lui avaient déjà dit trois fois. Berthier le lui répéta.

« Écrivez-le sur ce cahier. » Et il en montrait un sur sa table. « Vous m'en parlerez, entendez-» vous, Berthier? Je veux montrer à madame » Permon que je puis aussi bien faire que » Louis. »

Peu de temps après, Louis revint en France; il était si changé, que nous eûmes peine à le reconnaître. L'infortuné jeune homme portait déjà en lui, je crois, le germe destructeur qui le rendit impotent avant trente ans. Mais son excellent cœur, son âme si belle et si parfaite, voilà ce qui n'était et ne fut jamais attaqué par aucun germe malfaisant.

. . . .

CHAPITRE XVIII.

Retour d'Égypte de Louis Bonaparte. — Schérer, et désastres en Italie. — Moreau commandant les débris de l'armée. — Indignité du Directoire envers Championnet. — Assassinat de Rastadt, et le seul auteur du crime. — Destruction du régiment de Scheklers. — Portrait de Joubert. — La bataille de Novi, et la mort de Joubert. — Cérémonie funèbre au Champ-de-Mars, et deuil général. — Anecdote sur Bonaparte et l'ordonnateur Chauvet. — Les deux frères Suchet. — Bonaparte à Toulon. — Une nuit à La Seille. — Les jeunes filles endormies, et Bonaparte jouant et trichant toute une nuit au *vingt-et-un*.

Louis Bonaparte avait quitté l'Egypte parce que l'amour de la patrie le rappelait en France : et lorsqu'il fut enfin dans cette France tant désirée, son cœur fut déchiré à la vue du spectacle qui se présentait à lui comme un mauvais rêve, de quelque côté qu'il portât ses yeux ; nous

étions au bord d'un abîme; menacés de toutes parts et privés de moyens de résistance. Nous venions de voir disparaître en moins d'une année, le fruit des belles campagnes d'Italie, et une hydre aux mille têtes, née de nos discordes civiles, en enfantait elle-même de nouvelles, et nous rongeait le cœur; enfin notre position paraissait désespérée. Cependant, ce n'était pas les hommes habiles qui nous manquaient. Joubert, Championnet, Masséna, Moreau, Soult, Mortier, Molitor, Macdonald, Brune, Jourdan, Lecourbe, et une foule d'autres dont les noms formeraient une liste de deux pages, étaient demeurés pour nous garder et nous défendre, après le départ de Bonaparte; mais à quoi nous servaient tant de belles renommées, lorsqu'un gouvernement comme celui que nous avions alors, laissait envahir nos frontières par des hordes sauvages, égorger nos ambassadeurs, sans faire payer chaque goutte de leur sang par une ville brûlée chez la nation meurtrière, avilir le nom de France, jusque là si radieux, et ne savait trouver d'autre remède à tant de maux, que la nomination de Schérer au noble poste de défenseur de l'Etat?

Pauvre Italie! pauvre sœur de malheur et de gloire! Elle eut aussi bien à souffrir de la présence de cet homme. Partout il foulait aux pieds les lau-

riers que nous y avions plantés. Il les arrachait de cette terre amie des batailles, pour les jeter LA avec un rire stupide, comme un enfant mal appris qui dévaste un jardin, le laissant se flétrir au feu de cet ardent soleil qui avait éclairé tant de nos journées triomphantes.

Pauvre Italie ! Oui, déjà à cette époque tu criais d'une voix forte : Liberté !..... liberté !..... Tu ne voulais plus de ton honteux esclavage. Tu nous appelais ; tu voulais être libre avec la France, par la France !..... Mais nous avons usé ton énergie ; nous l'avons laissée se consumer en cris inutiles ; et lorsqu'enfin on t'envoie du secours, quel est l'homme qui le conduit ?..... Un homme dont les fautes te font tomber rapidement en quelques semaines, de défaites en défaites, au dernier degré de malheur et de ruine.

Moreau prend le commandement de quarante mille hommes, tristes débris de notre ancienne force militaire ; il marche à l'ennemi. Mais le mouvement de l'armée austro-russe conduite par Suwarow, est mieux combiné que le sien ; il perd la bataille de Cassano, presque toute son artillerie, quinze mille hommes tués, blessés ou prisonniers, et ajoute au malheur d'une défaite [1] sa

[1] Plus de cent pièces de canon, presque tous les bagages de

terrible conséquence dans toute son horreur, en raison du moment et du danger : la démoralisation de l'armée qui a survécu.

Championnet rappelle la victoire sous nos drapeaux ; il bat le général Mack, et prend Naples. Mais comme le Directoire voulait faire expier à la patrie la gloire d'un de ses fils, Championnet est destitué [1], arrêté [2], livré à une commission militaire, au moment d'être fusillé, traité enfin en ennemi de la France ; et cela parce qu'il a voulu résister à des proconsuls lâches et cupides : et son armée, remise aux mains de Macdonald, ne parvient à rejoindre Moreau qu'après le carnage de la Trébia, qui moissonna encore huit mille de nos soldats.

l'armée, plusieurs drapeaux, etc., etc. Moreau ne parlait pas autant de cette affaire que d'Hohenlinden.

[1] Tous ces détails, ainsi que ceux de la bataille de Cassano, sont de la plus grande exactitude ; je les ai dans mes notes de la main même de mon frère ; et me trouvant un jour en Espagne avec Masséna, je passai plus de deux heures à l'écouter attentivement parler sur ce sujet et dans le même sens. Je le consignai sur-le-champ dans le journal de mon voyage d'Espagne. Masséna fit d'une manière fort remarquable tout l'historique de la guerre de l'an VI et celle de l'an VII en Italie et en Suisse.

[2] Il fut mis en liberté le 5 messidor suivant.

Pendant ce temps, dans l'ouest de la France, la chouannerie levait son hideux étendard, et les routes de la Vendée étaient de nouveau trempées de sang français[1]. Nos plénipotentiaires étaient massacrés à Rastadt par les hussards Scheklers, et quelle que fût la profonde indignation de la France, la vengeance fût encore bien tardive à frapper les assassins. Les deux conseils qui demeurèrent veufs des deux victimes furent les premiers à rendre à une telle mort des honneurs funèbres vraiment dignes d'elle. Qui peut oublier cette cérémonie après l'avoir vue? Qui peut n'être pas ému au souvenir du silence religieux qui régnait dans la salle et dans les tribunes, lorsqu'on allait procéder à un vote? Alors le président se tournait vers la chaise curule de la victime, sur laquelle on voyait le costume du représentant assassiné, recouvert d'un crêpe noir; il s'inclinait, et, après l'appel des noms de Roberjot et de Bonnier, il prononçait d'une voix dont l'effet était toujours terrible :

ASSASSINÉ AU CONGRÈS DE RASTADT!...

[1] On sait que la Vendée est coupée par une foule de sentiers ou plutôt de petites routes dans lesquelles on a souvent vu l'horrible particularité que je signale ici.

Et tous les représentans répondaient :

Que leur sang retombe sur la tête de leurs meurtriers !...

A cette époque, et dans la première indignation produite par un tel crime, une seule voix, formée par la France entière, s'éleva pour accuser la cour d'Autriche ; mais on reconnut plus tard qu'elle était innocente : si des mains autrichiennes avaient accompli l'œuvre infernale, qu'une tête autrichienne à la vérité, mais dont les laves ardentes du Vésuve avaient changé toute l'origine, leur avait donné à exécuter, comme Satan donne de l'ouvrage à ses démons, du moins la cour impériale ne doit pas en être accusée. Comme j'en ai la certitude positive, je dois à la justice que l'histoire réclame de dire cette vérité. Ce crime, qui ne trouve d'exemple que dans les temps barbares du huitième et du neuvième siècle, fut conçu et ordonné par une femme. La reine de Naples fut le seul auteur du meurtre, avec le colonel du régiment de Scheklers. L'archiduc Charles, surtout, fut long-temps fort malheureux de cette accusation, que des liens de parenté aussi forts l'empêchaient de désavouer hautement. M. de Koch a donné à cet égard des détails curieux, et je puis dire qu'ils sont très-authentiques.

Je ne me rappelle plus à quelle bataille les hussards de Scheklers se trouvèrent dans une position qui les amena à demander une capitulation, mais leur conscience leur criait qu'ils ne devaient point attendre de quartier.

FERA-T-ON DES PRISONNIERS? fit demander celui qui commandait le corps...

La réponse fut un cri de rage: « Défendez-vous, misérables!... » Et tout le régiment fut exterminé.

Il semblait que le malheur frappant sur nous sans relâche fût surtout altéré de sang. Le fer et le plomp moissonnaient autour de nous sans distinction d'âge, de talent ni de position, avec une rapidité qui augmentait chaque jour le deuil de la patrie. Une nouvelle infortune lui était réservée. Joubert fut tué à la bataille de Novi, au moment où, touché des maux de son pays, il avait oublié ses offenses pour ne voir que son danger.

Joubert était ami de Championnet; lors de l'inique arrestation de son frère d'armes, Joubert envoya sa démission au Directoire. Il fut quelque temps à se déterminer à reprendre du service, et d'après ce que je sais de particulier sur son beau caractère, je crois pouvoir affirmer qu'il n'aurait jamais accepté un commandement si Championnet eût été condamné. Il aurait servi comme soldat, mais jamais comme chef. Lorsqu'il reprit du

service, il fut d'abord nommé au commandement de la 17ᵉ division militaire, ayant alors Paris pour chef-lieu; puis, quelques semaines après, à celui de l'armée d'Italie. C'est une chose fort remarquable, à ce qu'il me semble, que cette parité entre Joubert et Bonaparte : tous deux du même âge, tous deux d'abord dans une sorte de disgrâce, tous deux également nommés au commandement de la 17ᵉ division militaire, puis à celui de l'armée d'Italie. Là s'arrête la parité des événemens : la mort s'est mise au devant de l'un de ces jeunes héros.

Joubert est une des plus grandes figures de notre drame politique. C'était un vrai républicain, mais sans la plus légère teinte de jacobinisme, et ne nourrissant, au milieu des plus nobles pensées, aucune idée que le républicanisme le plus pur aurait désavouée. Il n'était pas, par exemple, comme Bernadotte, qui, après avoir fait le Grec et le Romain pendant toute la révolution, a d'abord peloté, en attendant partie, avec une petite principauté de l'altesse sérénissime, puis a fini par faire le saint Pierre en reniant sa foi et son pays pour une couronne.

Joubert (et j'insiste sur ce point) était républicain, ennemi du jacobinisme. Il rêvait peut-être une utopie, mais il voulait que la France eût un

gouvernement républicain sans aucune des horreurs qui se sont malheureusement attachées à ce mot. Il avait en exécration tout ce qui pouvait rappeler 93, et je l'ai entendu tonner contre un discours qui avait été prononcé à la société du manége, par un nommé Désardouins, et qui était tout-à-fait incendiaire : « Voulez-vous donc que les républicains soient confondus avec des échappés du bagne, citoyen ? » lui cria-t-il avec violence. Et sa belle figure était flamboyante. « Les clichyens ont bien raison de le dire, s'ils nous jugent d'après des hommes comme vous !... »

On a accusé Joubert d'avoir eu l'intention de se faire chef de l'état. Beaucoup de biographies l'attestent, et cette absurdité se retrouve dans quelques pamphlets du temps. Quand je dis *absurdité*, ce n'est pas que je pense que la chose elle-même n'eût pu être très-convenable; et si Bonaparte eût été tué en Egypte et que Joubert eût été vaiuqueur à Novi, il ne m'est pas du tout démontré que la France ne serait pas aujourd'hui grande, forte et puissante. Mais comme je connais Joubert, non-seulement par l'étude que j'ai faite même depuis sa mort, de tout ce qui a quelque rapport avec un caractère que j'admire, mais, de plus, par les détails les plus minutieux, les plus circonstanciés, que je tiens de ses amis les

plus intimes, de ses parens les plus proches, je dis que c'est une absurdité de l'accuser d'une chose que lui-même aurait considérée comme une attaque à son honneur.

Ce qui devait faire le bonheur de sa vie, fut la cause de sa mort : son mariage le perdit. Mais comment n'aurait-il pas aimé celle qu'il épousait? Qui de nous a perdu le souvenir de Zéphirine de Montholon, de sa grâce charmante, de son esprit si fin, si bien comme il le fallait toujours en tout? Et comme elle était jolie[1] ! Quelle expression fine et maligne, sans rien de méchant! Joubert me semble bien pardonnable.

Nommé le 17 messidor au commandement de l'armée d'Italie, Joubert n'arriva au quartier général que le 23 thermidor. L'armée ennemie avait eu le temps de rassembler toutes ses forces, et le général français se trouva avoir en face de lui le double d'hommes, et surtout une artillerie infiniment supérieure en nombre à celle qu'il put réu-

[1] Je trouve que madame la duchesse de Raguse ressemble beaucoup, mais beaucoup à madame Joubert : c'est la même coupe de figure, le même nez et les mêmes yeux, à l'exception de la couleur. En tout, l'une me rappelle immédiatement l'autre.

nir [1]. Il ne compta pas ses ennemis, peut-être eut-il tort. Mais l'infortuné l'expia le premier.

« En avant! en avant! marchez toujours! » cria-t-il lorsque la balle le frappa.

Et nos soldats, dans leur rage, voulurent que du moins son corps fût entouré de tant de cadavres ennemis, que Suwarow eut à pleurer sur sa victoire. Tous les prisonniers que firent les Russes étaient couverts de blessures; particularité que l'histoire doit consacrer.

Il faut avoir vu l'effet que produisit la nouvelle de la mort de Joubert lorsqu'elle arriva à Paris, pour en parler. Ce fut une de ces impressions qui jamais ne s'effacent. Et le jour où le Directoire, qui l'honorait alors parce qu'il ne le craignait plus, lui rendit les honneurs funèbres au Champ-de-Mars, qui de nous a oublié le caractère sacré que le regret unanime imprima à cette cérémonie? Presque toutes les femmes étaient en deuil; et lorsque le buste de Joubert,

[1] Il avait 40,000 hommes, et l'ennemi 80,000. Ces détails sont parfaitement exacts. Joubert ne fit même pas la faute que quelques journaux mal instruits de cette époque lui ont prêtée; ce ne fut pas lui qui présenta la bataille, mais bien Suwarow. Il ne recula pas : voilà toute sa faute. Quel est le Français qui l'accusera?

couronné de cyprès et entouré d'une écharpe de crêpe noir, fut posé sur l'autel de la patrie par le président du Directoire, il est impossible que ceux qui ont été présens comme moi à cette pompe funèbre, toute différente des autres cérémonies de ce genre, aient pu oublier le bruit très-distinct des sanglots mêlés aux acclamations du peuple. Ce fut Garat qui prononça l'oraison funèbre de Joubert. Il y avait de belles choses sans doute, mais une foule de mots non-seulement hors d'œuvre, mais inconvenans, quoique, certes, ce ne fût pas l'intention de l'orateur.

Joubert me rappelle le souvenir d'un homme que la mort a aussi frappé depuis cette époque, et qui était lié avec lui de l'amitié la plus tendre: c'est Suchet. Lui et son frère, Gabriel Suchet, étaient les amis de cœur de Joubert, et l'amitié n'était pas un vain mot pour des hommes de cette nature: aussi la mort de Joubert les frappa-t-elle douloureusement.

Gabriel Suchet, que nous voyions plus souvent que celui qui est devenu maréchal, et qui alors était presque toujours à l'armée, où il prenait ses degrés de gloire dans la postérité, était extrêmement lié avec mon frère; cette intimité le fit admettre dans notre famille comme devait l'être un ami d'Albert et un aussi digne ami. Ils avaient

été tous deux ensemble agens des contributions à Massa-Carrara, lors de la fameuse révolte des paysans, qui voulaient les massacrer. M. Suchet et mon frère se conduisirent, dans cette circonstance, avec autant de sang-froid que de courage, échappant ainsi au danger beaucoup plus par cette force d'ascendant que donne une froide intrépidité, que par le secours qui leur parvint plus tard. C'est alors qu'arriva cette aventure avec madame Felice, que j'ai rapportée plus haut.

Il me revient en ce moment une petite histoire, relative à Bonaparte et aux deux frères Suchet, qui se passa un peu après le siége de Toulon.

Il y avait déjà quelques semaines que la ville était prise, et quoique les occupations militaires et administratives dussent remplir assez de temps pour chasser l'ennui, il y avait encore bien des heures dans la journée, dont Bonaparte ne savait que faire. Chauvet, commissaire-ordonnateur en chef de l'armée, avait ses petits arrangemens qui le mettaient à l'abri du danger de l'ennui. Mais Bonaparte était entièrement libre. Le chef des constructions maritimes (ou quelque chose dans ce genre) avait deux filles fort jolies, dont Chauvet était fort occupé. Junot avait aussi ses petites affaires, et, tout au milieu de ses occupations,

Bonaparte s'ennuyait fort. Il dit un jour à Chauvet : « Je veux aller demander à dîner à Suchet. » Fais-le prévenir. »

Or, pour l'explication de ce qui suit, il faut savoir que Suchet, alors chef de bataillon, était en cantonnement à La Seille, joli petit village situé dans le point le plus profond de la rade de Toulon. Suchet occupait là une toute petite maison, une bastide appartenant au père de ces jolies personnes dont l'une intéressait Chauvet. Ce fut donc la chose la plus naturelle du monde que d'inviter le père et les deux filles à venir dîner avec cette troupe de jeunes gens, dont le plus âgé n'avait pas vingt-cinq ans.

Suchet reçut ses hôtes comme il le fit toujours, d'abord très-bien et puis avec ce visage de bonne humeur, qui dit : « Je suis heureux de vous avoir chez moi. » Son frère Gabriel, qui alors était comme sa femme, et se mêlait de conduire sa maison [1], leur fit faire un très-bon dîner, qui, de plus, fut aimable et gai, et où l'on se divertit

[1] Nous allions quelquefois dîner chez le général Suchet après son retour d'Italie. Il était garçon, mais occupait déjà son joli hôtel de la rue de la Ville-l'Évêque. Sa maison était admirablement bien tenue, et les deux frères en faisaient les honneurs d'une manière remarquable.

comme pouvaient le faire huit ou dix jeunes têtes folles.

On ne peut pas toujours rire, et il fallut songer au retour. Mais il fut impossible; on était alors en hiver, et pendant les joies et les rires il était tombé une neige gelée, un verglas qui rendait la communication avec la ville impraticable, surtout la nuit étant fort obscure. On prit bien vite son parti: on fit du punch, on but, on causa, on rit de plus belle, et l'on attrapa enfin le bout de la soirée. Mais ce n'était rien: il fallait arriver au matin. Comment faire? Il n'y avait dans toute la bastide qu'un grand lit, dans lequel couchaient les deux frères. On proposa aux deux jeunes filles de l'occuper; mais comme la chambre à coucher était la seule dans laquelle on pût faire du feu, elles ne le voulurent pas. On voulut redoubler de gaîté alors; et on sait que, lorsque ce n'est plus qu'une résolution, cela va mal. Bonaparte, qui dès ce temps-là n'aimait pas les visages *grognons*, comme il les appelait, proposa de jouer au vingt-et-un. C'était en général la chose la plus comique que de le voir jouer à quelque jeu que ce fût: lui dont la vue si rapide, le jugement si prompt, saisissaient à l'instant même l'objet qui s'offrait à lui, il n'a jamais pu apprendre la marche même d'un jeu, quelque

simple qu'il pût être. Aussi trouvait-il plus court de tricher[1]. Ce soir-là, il mit le vingt-et-un en train, et pendant quelque temps ce moyen ranima la gaîté éteinte. Mais bientôt le froid s'empara des pauvres jeunes filles; le sommeil les gagna, en dépit de leur volonté et des œillades de Chauvet, et, je pense bien aussi, de celles de Junot, car il n'était pas homme à laisser à personne sa part à cet égard, quoique la place fût déjà prise. Les deux sœurs ne purent enfin plus résister; elles se jetèrent tout habillées sur le grand lit qui était dans un coin de la chambre, et s'endormirent bientôt d'un profond sommeil. On sait que le froid et le feu sont un opium puissant pour endormir; tout ce qui était dans la chambre se mit bientôt à ronfler, excepté Bonaparte et Gabriel Suchet: les autres, étendus sur des bancs de bois qui étaient autour de la chambre, sur des chaises, dormaient profondément, comme je l'ai dit. Quant à eux, ils passèrent toute la nuit, et une nuit d'hiver, c'est-à-dire sept heures au moins, à jouer au vingt-et-un. La paupière de Bonaparte ne s'abaissa seulement pas. De temps en temps il

[1] Je parlerai plus tard des fameuses parties de reversi, d'échecs, et même de barres de la Malmaison; dans toutes il trouvait le moyen de tricher.

tournait les yeux vers le lit, et regardait dormir les deux jeunes filles; et lorsque quelquefois Gabriel Suchet lui faisait remarquer la pose gracieuse de l'une d'elles, il souriait, mais avec une teinte de tranquillité, si je puis me servir de ce mot, singulière dans un jeune homme de vingt-cinq ans. Bonaparte n'eut jamais qu'une seule passion réelle, et dès lors elle maîtrisait toutes les autres.

Toute la nuit se passa donc à jouer au vingt-et-un et à dire d'une voix monotone et traînante, *Carte.... Content*; et, pour Bonaparte, l'inflexion de voix ne changeait pas pour les deux mots.

Gabriel Suchet me disait que, malgré le nombre d'années écoulées depuis cette époque, il voyait encore Bonaparte renversé dans son fauteuil, appuyé sur le bras, et avançant l'autre main en disant : Carte..... Content.

Le maréchal Suchet occupe une place trop remarquable dans notre histoire militaire et politique pour que je n'en parle pas. Mais son portrait sera fait plus tard, et donné en son lieu. Ce que je puis dire maintenant, c'est qu'il était le digne ami de Joubert.

CHAPITRE XIX.

Portrait de madame Lætitia. — Caractère de madame Bacciocchi. — Suwarow, et les modes russes. — Bataille de Zurich. — Conversation avec Masséna sur la bataille de Zurich. — Les généraux Soult et Molitor et les généraux de l'armée du Rhin. — Bravoure d'une fille-soldat. — Salicetti, Lucien Bonaparte, et le club du Manége. — Menées des frères de Bonaparte avant le retour d'Égypte. — Le cuisinier de ma mère et la déesse du Champ-de-Mars. — Singulier caractère d'une jeune fille. — Persécution des journaux. — Destitution de Bernadotte. — Première nouvelle du retour de Bonaparte, et attitude du Directoire.

En parlant de madame Bonaparte la mère, je ne l'ai pas fait peut-être comme je l'aurais dû. On se la représente sûrement comme une vieille femme corse, ayant sans doute été jolie, mais qui, parvenue à l'âge qu'elle avait alors (quarante-

sept à quarante-huit ans), n'était plus qu'une *vieillarde* assez ridicule; voilà du moins comme quelques biographies ignorantes la présentent aux gens qui ne la connaissent pas, et qui, sont heureux, comme la masse l'est presque toujours, d'avoir à critiquer, de trouver à rire aux dépens des personnages que le sort ou leur talent a placés au dessus d'eux.

J'ai déjà dit que madame Lætitia Bonaparte était une des plus jolies femmes de la Corse; quoique de nombreuses couches l'eussent fatiguée, et que de violens chagrins eussent sillonné son joli visage, et qu'enfin elle fût mise d'une manière fort ridicule la première fois que je la vis, elle me fit une vive impression. Il y a dans son regard quelque chose de son âme, et dans cette âme se trouvent beaucoup de sentimens de la plus haute élévation. Si on prend le mot esprit dans le sens qu'on lui donne vulgairement, madame Bonaparte la mère n'en avait pas. Comme c'est à l'époque dont je parle, c'est-à-dire en l'an VII, que madame Bonaparte mère a commencé à jouer un rôle, qui, bien qu'inaperçu par le monde, n'en a pas moins eu d'influence sur bien des événemens de sa famille, je vais la peindre comme elle était au temps dont je m'occupe actuellement: plus tard elle changea de nouveau. Lorsque nous serons à cette époque,

oupr

de la

ere devint la femme

sse d'aperçu assez com-

turels du pays, mais d'une

encore plus exquise en elle, cette

Por pourtant pas de la fausseté chez elle dans quelques-uns de ses enfans. Habi-ement même, elle est vraie. Elle a du cou-age, du caractère pour de certaines choses, et dans d'autres, une opiniatreté sans mesure; cela put être remarqué dans une foule de petitesses arrangées, qui composaient une bonne partie de sa vie.

Elle était fort ignorante, non-seulement de notre littérature, mais de la sienne. Avec cela, elle n'avait aucune connaissance usuelle des habitudes du monde, que pourtant elle avait entrevu de loin, par M. de Marbeuf et par les hommes distingués qui allaient chez elle plus qu'ailleurs, lors de l'occupation de la Corse. Mais ce qu'elle en savait lui était plutôt nuisible qu'utile, en ce que cela lui donnait la crainte de faire quelque

av.

l'ennemi, neuf de
talie et le Bas-
a été le résul-
Directoire,
russe, et

la joie
von-
é.

...e époq... ce qui lui était ... fort bonne mère, et se... ...ion d'un seul[1], étaient tous très-bie... Ils l'entouraient d'une grande considérati... de soins fort assidus. Lucien et Joseph particu...èrement étaient parfaitement pour elle. Quant à ...apoléon, s'il n'était pas pour sa mère un fils ...ussi respectueux et aussi attentif que ses frères, ...ous verrons plus tard quelle en fut la véritable ...ause. Madame Bacciocchi n'était pas bien non plus pour sa mère. Mais pour qui l'était-elle? Je n'ai jamais connu de personne plus désagréablement pointue que celle-là. Il est étonnant pour moi que M. de Fontanes, avec son esprit charmant, ses manières élégantes, et par quintessence *tout*

[1] Du reste avare au delà de toute bienséance, excepté dans quelques occasions solennelles; alors tout allait à miracle. Je dois cependant faire observer qu'elle donnait beaucoup aux établissemens de charité et aux curés de Paris.

sociabilité lui-même, ait pu s'attacher à madame Bacciocchi comme il l'était. Mais laissons ce sujet, il reviendra en son lieu.

Pendant que Bonaparte était en Egypte, un nom étranger s'était acquis une grande célébrité en France, surtout parmi les ennemis du gouvernement; je veux parler du nom de Suwarow. Ce nom était dans toutes les bouches, et nos jeunes élégans ne portaient que des bottes à la Suwarow, des chapeaux à la Suwarow; que sais-je? C'était avant la bataille de Zurich, journée qui immortalisa Masséna, et dont il rendit compte au directoire avec une simplicité vraiment digne d'un vieux Romain. Comme cette pièce a été publiée dans les journaux du temps, je n'ai rien à dire de plus; mais ayant vu Masséna pendant mon séjour en Espagne, ayant recueilli de sa bouche diverses circonstances relatives à cette mémorable affaire, en ayant pour ainsi dire pris note sous sa dictée, je les rappellerai ici, et non à l'époque où j'en eus connaissance.

Quelle victoire en effet que la bataille de Zurich! quels résultats! et que ces lauriers venaient à propos pour voiler aux yeux de la nation les derniers désastres de l'Italie!

« Vingt mille prisonniers, plus de dix mille morts ou blessés, cent pièces de canon, quinze

drapeaux, tous les bagages de l'ennemi, neuf de leurs généraux tués ou pris. L'Italie et le Bas-Rhin dégagés, l'Helvétie libre; tel a été le résultat, dit Masséna dans son rapport au Directoire, des différens combats livrés à l'armée russe, et surtout de la bataille de Zurich. »

Que j'aime à me rappeler ce temps où la joie d'un peuple tenait du délire en entendant annoncer une grande victoire ! De combien de bénédictions la France entière comblait Masséna et tous ceux qui avaient contribué à rejeter loin de nous le malheur d'une invasion! On répétait avec amour les noms de tous les généraux, des officiers, des soldats dont la conduite avait été remarquée et dont les talens ou la bravoure avaient enfin donné à cette campagne de quinze jours, une place dans la postérité. On se plaisait à se dire mutuellement ces noms, à se les apprendre. Soult [1], Oudinot, Lorge, Mortier, Gazan, Loi-

[1] Ce fut à la belle manœuvre exécutée par le général Soult que fut, peut-être, dû le succès de l'affaire de Zurich. Quelques jours avant cette mémorable victoire, il avait passé la Linth défendue par plus de quarante redoutes et de nombreuses troupes qu'il avait été impossible de surprendre. Ce fut là que fut tué le feld-maréchal Hotze, général en chef de l'armée autrichienne. Trois jours plus tard, l'armée combinée perdit le hetmann des Cosaques.

son, Bontems, Klein, Lecourbe, Gudin, Molitor [1], et *le brave chef d'escadron Foy* [2].

Lorsque Masséna vint en Espagne, il logea dans le même palais que moi à Valladolid. J'avais un grand plaisir à lui entendre raconter les beaux faits d'armes de cette époque, et pour le dire à sa louange, il s'effaçait beaucoup pour ne parler que du concours admirable qu'il avait trouvé dans cette troupe de généraux, *ce régiment à graines d'épinards*, nous disait-il, *ces hommes qui oubliaient tout intérêt personnel pour ne voir que la gloire de l'armée et celle de la patrie.* Cela était dit en regardant un officier du maréchal Ney, qui devait repartir le lendemain pour Salamanque, où était alors le quartier-général du futur prince de la Moscowa.

Junot qui, lors de l'affaire des austro-russes, était encore en Egypte, était avide de tout ce qui avait rapport aux événemens militaires d'alors. Aussi questionnait-il Masséna à en être fatigant. J'ai consigné ces souvenirs dans mon journal d'Espagne, et je trouve que Masséna a souvent répété que celui de tous ces généraux auquel il devait le plus en raison du passage de la Linth,

[1] Tous faisaient partie de l'armée du Danube.

[2] Depuis le défenseur de nos libertés nationales.

était le général Soult. Il ne l'aimait pas alors, quoique cependant il fût moins mal avec lui qu'avec le maréchal Ney. Après le général Soult, il plaçait immédiatement Molitor [1] : « Voilà un luron comme il en faut, disait-il à Junot en lui frappant sur l'épaule. C'est comme toi. *Tête dure et bras lourd.* Sais-tu ce qu'il répondit à ce vieil ours de Suwarow, lorsque cet imbécile-là, au lieu de rentrer en Suisse par *Einsidlen*, pour se battre avec moi en rase campagne, chercha son chemin comme un capon, par le côté de Glaris, pour rejoindre Korsakow qui était rossé, et l'autrichien qui était mort[2], et rencontra Molitor dans le Linthal, où celui-ci ne l'attendait pas non plus? Le vieux sauvage russe, qui ne doutait de rien, fit attaquer *mon Molitor* par le corps de *Jellakuhen* [3], et puis par un autre en flanc droit. Le garçon était mal à son aise. Suwarow le vit bien vite, car le vieux chien avait de bons yeux de troupier et il envoya un parlementaire à Molitor pour lui *ordonner* au nom de toutes ses bêtes [4] de se rendre à lui parce que, disait-il, vous

[1] Bonaparte avait aussi pour lui la plus haute estime.

[2] Le feld-maréchal Hotze.

[3] Corps autrichien.

[4] On sait que Suwarow faisait souvent mettre en tête des

êtes entouré de partout, ce qui était vrai; mais Molitor et une capitulation avec Suwarow, cela n'allait pas ensemble; il répondit NON.

—« Mais, lui dit l'officier parlementaire, vous êtes environné de tous côtés. Rendez-vous.

» — Ce ne sera pas moi qui me rendrai, répondit fièrement Molitor; ce sera vous.

» Et mon homme, poursuivait Masséna, s'est, en effet, tiré de ce mauvais pas-là. Il a frotté les Russes, et rejoint Gazan au pont de *Naufels.* Alors tous deux se sont retournés, et se ruant sur l'ennemi, ils l'ont abîmé à Schwanden. Mais il y a une foule de traits que je n'ai pas pu consigner dans mon rapport au Directoire, ajoutait le maréchal, et qui pourtant sont du plus haut intérêt. Ce n'est pas, au reste, la faute d'Oudinot[1], car il est, j'espère, assez bon camarade, celui-là. » Ici Masséna jeta encore un coup-d'œil, même de son mauvais, sur l'officier de Ney.

Comme le reste de la conversation de Masséna roula sur le même sujet, que les questions de

proclamations: « De l'Ordre du Scorpion, de la Panthère, etc., » et que tous ces noms étaient imaginaires.

[1] Le général Oudinot était chef d'état-major de Masséna dans la campagne austro-russe. Ce que dit Masséna de lui est vrai; il est bon camarade, du moins l'ai-je connu tel.

Junot et les miennes prolongeaient à l'infini, je m'arrête ici, en renvoyant au Moniteur ceux qui voudraient avoir des détails plus circonstanciés. Je n'ai mis ici que des faits, non-seulement peu connus, mais ayant la couleur originale de Masséna, lui-même, me les racontant.

Voici encore un fait que je tiens de lui. « Un jour, nous dit-il, étant à Bussinghen [1], j'aperçus un jeune artilleur de l'artillerie légère, dont le cheval venait d'être percé d'un coup de lance. Le jeune homme, qui paraissait n'être encore qu'un enfant, se défendait en déterminé: ce qu'attestaient plusieurs cadavres ennemis qui étaient autour de lui. J'envoyai un officier avec quelques hommes pour le dégager; mais il arriva trop tard. Quoique cette action se soit passée isolément, et sur la lisière du bois, en face du pont, l'artilleur avait été le seul but de la petite troupe de Cosaques et de Bavarois que nos gens firent fuir. Son corps était criblé de balles, lardé de coups de lance et haché de coups de sabre. Certainement

[1] Ou Buezenghen. Comme je n'ai pas vu le nom écrit, je ne connais pas sa véritable orthographe. Il est donc possible que je me trompe. Cela pourra arriver quelquefois relativement aussi à des noms propres que j'ai seulement entendu prononcer.

il avait plus de trente blessures. Et savez-vous bien ce que c'était que ce jeune homme-là, Madame? me dit Masséna en se tournant vers moi. C'était une femme!... Oui, une femme, et jolie encore; quoique, en vérité, il fût un peu difficile d'en juger, tant elle avait le visage souillé de sang. Elle avait suivi à l'armée son amant, qui était capitaine d'artillerie; elle ne le quittait jamais; et lorsqu'il fut tué, elle défendit ses dépouilles comme une lionne. Elle était de Paris, s'appelait Louise Bellet, et était fille d'un passementier de la rue du Petit-Lion. »

Du reste, Masséna n'avait pas des idées bien positives sur la beauté des femmes qui s'habillaient en homme et suivaient leurs amis à l'armée; et nous avons pu en juger dans une certaine circonstance. Quant à cette Louise Bellet, le général Eblé, qui l'a connue, m'a dit qu'elle n'était pas jolie. Après tout, avec un tel amour, un tel dévouement, quelle femme ne serait pas belle!

J'ai parlé tout à l'heure de la fameuse victoire que Masséna remporta à Zurich. Cette victoire était immense dans ses résultats. Sans doute nous n'étions pas dans un état aussi désespéré que Bonaparte a voulu nous le persuader à son retour d'Égypte, mais nous étions fort malades. Les royalistes attendaient avec impatience le moment

où ils pourraient tenter la contre-révolution ; et, dans de telles circonstances, une invasion étrangère nous perdait. La société du Manége[1] était véritablement un foyer dangereux où se réchauffaient les élémens de la constitution de 93. La société de la rue du Bac ne valait pas mieux. Je sais bien qu'il y avait dans l'une et dans l'autre des hommes purement et véritablement républicains ; mais, pour quelques individus, combien de misérables qui ne voulaient que l'anarchie pour tout détruire de nouveau ! Lucien, Joseph et Salicetti[2] étaient accusés d'en faire partie. Un jour ma mère en parla à Lucien, qui voulut répondre par de grandes phrases et une sorte de dénégation embrouillée. « Je n'entends

[1] Cette salle du Manége, fameuse par ses séances, tenait au jardin des Tuileries, et se trouvait dans l'enceinte extérieure du Conseil des Anciens. Elle fut fermée le 7 thermidor an VII.

[2] Je n'ai pas parlé de son retour en France ; il eut lieu l'année qui suivit la première campagne de Bonaparte en Italie. Salicetti fut toujours extrêmement reconnaissant du service que ma mère lui avait rendu, et parut enfin touché de la conduite de Bonaparte envers lui. Mais nous le vîmes moins à dater de ce second séjour à Paris. Ses opinions toujours extrêmes étaient en dissidence avec celles de ma mère ; cependant il venait presque toujours deux fois par semaine nous voir.

rien à la politique, lui dit ma mère, mais il est une chose que je sais très-bien, c'est que je veux garder ma tête sur mes épaules. Elle me plaît à cette place-là ; et tous vos beaux orateurs du Manége ne l'y feront pas rester non plus que la leur et la vôtre, si cela continue. Je l'ai aussi dit au ministre de la guerre [1], l'autre jour, chez Joseph. Je l'ai répété plus ouvertement encore à Salicetti, avant hier soir. Je n'aime pas à voir un homme, comme lui, se mettre de nouveau non pas *dans le pot au noir*, comme on le disait autrefois, mais dans une mer de sang. » Lucien, qui n'avait pas grande attention à donner aux discussions politiques avec une femme, quelque lié qu'il fût avec

[1] Bernadotte. Il avait été nommé au ministère de la guerre, le 14 messidor an VII, en remplacement de Milet-Mureau, qui n'avait, je crois, que le portefeuille. Sa démission est la plus charmante escroquerie politique qu'on ait faite pendant la révolution. Sieyes, alors président du Directoire, et que Lucien avait préparé depuis long-temps aux événemens du 18 brumaire, eut une conversation avec Bernadotte le 27 fructidor, dans laquelle il eut la finesse d'amener Bernadotte à dire qu'il voudrait aller commander l'une de nos armées ; une heure après, Bernadotte reçoit un arrêté du Directoire qui lui annonce qu'en raison de son désir, on accepte sa démission. Bernadotte fut confondu, et voilà au juste comment il donna sa démission.

elle, répondait à ma mère en riant; et, si elle se fâchait, il riait encore plus fort, lui prenait les mains, et parlait de mademoiselle Philis ou bien de madame Saint-Aubin. Le fait réel est que *lui*, Lucien, ayant en tête le retour de son frère, et tous les événemens du 18 brumaire, ne pouvait pas être *véritablement* l'un des chefs du parti du Manége; mais il fallait paraître du même sentiment pour rallier autour de lui des hommes qu'il était surtout important de ne pas avoir contre soi.

J'ai déjà parlé des fêtes du Directoire, et je ne reviendrais pas sur ce sujet si, à cette époque, il n'y en eût pas eu une remarquable par un fait assez singulier.

On sait que c'était ordinairement au Champ-de-Mars que se célébraient nos fêtes nationales. Un amphithéâtre immense s'élevait au milieu du Champ-de-Mars. Là se plaçaient le Directoire, les ministres et les premières autorités; les savans les plus distingués, les orateurs, les littérateurs et les artistes, tous les militaires qui se trouvaient à Paris, étaient également invités à se réunir autour du Directoire qui, dans cette occasion, il faut le dire, ne me parut pas du tout ridicule, tandis qu'il était même burlesque de voir ces cinq hommes avec leur costume d'ap-

parat dans les salons du petit Luxembourg ; mais là, tout allait bien. Ces plumes flottantes agitées par le vent, n'avaient plus que de la noblesse, et ce manteau se drapait avec grâce, même autour de Laréveillère-Lépaux.

Dans ces fêtes, le discours du président du Directoire n'était pas ordinairement ce qu'il y avait de plus amusant ; mais le jour dont je veux parler il fut plus qu'ennuyeux ; il faillit faire naître le danger que lui-même signalait. Sieyes, dans son discours, après avoir fait des vœux pour la conservation de la république, appelait l'anathème national sur la tête de celui qui oserait le premier toucher seulement à une pierre de l'édifice. » Il a raison, mille fois raison, criait ma mère en frappant ses petites mains l'une contre l'autre. *Il peut bien avoir raizon*, *sans doute*, disait le duc de Lauraguais, qui faisait partie de notre troupe, *mais ze ne sais pas si le moment est opportun*, pour dire : *Z'ai raison*. — Allons donc, mon cher duc, répondait ma mère, vous êtes tout-à-fait fou. Quand on a raison, on le dit partout et en tout temps. — Ze vous prie, madame Depermon, de ne pas prendre celui-ci pour me donner un titre que ze dédaigne. Au reste, ajoutait-il en parlant plus haut et relevant son immense cravate..... Ze ne suis pas ;.....

et comme les yeux noirs de ma mère annonçaient qu'elle allait éclater, il se pencha vers elle et lui dit de sa voix naturelle: « Au nom de tous les diables, voulez-vous donc me faire mettre à la lanterne par ces enragés-là? Regardez un peu quelles figures ont ceux qui jurent après cet imbécile ou ce coquin de Sieyes..... — Allons donc, dit ma mère, après avoir serieusement regardé autour d'elle, il n'y a pas de réverbères ici, de quoi avez-vous peur? — Parbleu! ze vous le dis, d'être pendu. Il y a là des arbres qui feraient très-bien et trop bien l'office de potence, et, quant à la corde, ma cravate en ferait l'affaire. — Voilà ce que vous avez dit de plus juste, dit ma mère, après avoir tranquillement regardé la demi-pièce de mousseline dans laquelle la vieille figure de M. de Lauraguais était ensevelie. Seulement, la mousseline est bien fine; » et ma mère ôtait son gant pour juger la finesse de l'étoffe et du *degré de force* qu'elle pouvait avoir.

« Oui, dit M. de Lauraguais, elle est fort belle cette mousseline, ze l'ai payée fort cher et en arzent encore. Pas de ces chiffons de papier! de l'or! l'or est la monnaie des zens de qualité. C'est Larochefoucault qui a envoyé cette mousseline-là de Hollande, à madame..... Il déroze, ce coquin-là, il déroze; moi, je lui ai..... — Paix donc, lui

dit ma mère. Vous prétendiez, tout à l'heure, que j'allais vous faire pendre, et vous, vous allez vous faire jeter à la rivière. » M. de Lauraguais prit son lorgnon, et jeta un regard effaré sur ceux qui nous entouraient; mais le discours de Sieyes occupait une partie des spectateurs, et l'autre était attentive à regarder une autre figure que celle de M. de Lauraguais. De ce nombre étaient non-seulement ceux qui aimaient un joli visage, mais toute la partie de la société de ma mère, et voici pourquoi.

Nous avions, depuis des temps infinis, un cuisinier nommé *Mirande;* il avait été et était encore fort habile, et en cette qualité, très-connu de tous nos habitués. Or, ce roi des casseroles avait une nièce, laquelle nièce avait une fille, laquelle fille était ravissante de beauté, avait dix-huit ans, et une voix charmante. Cette jeune perfection était élève du Conservatoire, où la protection de ma mère l'avait fait entrer quelques années auparavant: mais elle voulut se faire actrice, et ma mère se fâcha. Mirande, comme on le pense bien, fit comme sa maîtresse; mais la petite obstinée ne tint compte ni de la colère de l'un, ni des menaces de l'autre. Elle débuta; fut, non pas sifflée, parce qu'à l'Opéra on ne siffle jamais, mais assez mal reçue pour que Lays lui donnât

le conseil de ne pas faire un second essai. Mais comme elle était ravissante de beauté et de fraîcheur, qu'elle avait une taille dont les riches proportions la faisaient remarquer dès qu'elle paraissait en public, on jugea qu'elle était faite pour représenter à elle seule le Parnasse ou tout au moins Euterpe, Therpsicore, ou quelque autre des neuf vierges. Cette différence avait paru immense en bien à son oncle, qui était le meilleur des cuisiniers, le plus honnête des bonnets de coton, mais le plus bête des hommes. Ma mère au contraire en était plus courroucée contre elle. Cependant ce fut principalement pour la voir que nous assistâmes à la fête du Champ-de-Mars, dont j'ai parlé précédemment. Mirande, qui avait renoué ses relations avec sa nièce, nous dit qu'elle représenterait une déesse et se montrerait sur un char traîné par quatre chevaux blancs : « Elle doit chanter un air, nous dit Mirande, et je compte bien l'applaudir, moi..... — Taisez-vous, imbécile, lui dit ma mère ; allez à vos fourneaux, et ne vous mêlez pas de ce que vous ne comprenez pas. Vraiment ! aller applaudir votre dévergondée de nièce ! Et mon dîné ! » Le pauvre Mirande s'en fut tout honteux et ne parla plus de sa course. Mais, tout en le grondant, ma mère pensa à aller elle-même au Champ-de-Mars pour

voir Antoinette. Elle devait remplir le rôle de la Nymphe de la Seine, dans une cantate exécutée par plusieurs élèves du Conservatoire.

Un des charmes particuliers à cette jeune fille, et qui dans une solennité comme celle à laquelle nous assistions, devait paraître encore plus belle, c'était l'amour qu'elle avait pour son pays, c'était l'idolâtrie qu'elle professait pour tous ceux qui contribuaient à sa gloire. Dans un moment comme celui où elle se trouvait, par exemple, elle ne pouvait se contraindre; l'émotion était trop vive. Lorsque le président du Directoire, qui alors était l'abbé Sieyes, commença son discours, on vit la physionomie d'Antoinette s'animer; ses yeux bleus s'agrandirent, elle lançait des flammes à l'orateur. Elle parcourait avec des yeux étincelans la foule qui était autour du char. On voyait qu'elle cherchait quelqu'un. Lorsqu'elle l'eut trouvé, ce beau visage devint à l'instant même farouche et terrible. Elle écoutait avec attention toutes les paroles qui venaient à elle de la tribune. Tout à coup, elle repousse ceux de ses camarades qui veulent la retenir, et s'élançant, autant que la foule le lui permettait, vers la tribune nationale, elle s'écria d'une voix puissante:

« Il n'y a que les traîtres eux-mêmes, qui osent attaquer les vrais républicains!... »

Au moment où elle allait franchir la dernière distance qui la séparait de la tribune, un jeune homme, celui qu'elle cherchait des yeux quelques instans auparavant, s'approcha d'elle, l'enveloppa dans un grand châle, et, l'entraînant par le bras, disparut avec elle.

Cette petite scène fut si rapide, que l'orateur ne fut pas même interrompu par le mouvement qu'elle occasiona : « C'est une folle! disaient les uns. — C'est la sœur de Robespierre! disait une femme; elle lui ressemble! »

Le fait est qu'Antoinette était devenue une républicaine aussi pure que l'assemblée du Manége et aucune autre pût en offrir. Elle était aimée et aimait avec passion; Edme Parisot, assez mauvais peintre, mais bon Français, chaud républicain, austère de principes, portant un culte religieux à la mémoire des girondins et à celle des victimes de prairial, était celui qu'elle allait épouser. Il était l'un des orateurs les plus remarquables du Manége, et déjà plusieurs fois sa liberté avait été menacée. Il n'était pas aussi bien en homme, qu'Antoinette l'était en femme; mais cependant, il était bien, et avait surtout une expression animée qui se communiquait. Maintenant voici la fin de l'histoire d'Antoinette.

Dans la foule pressée qui l'entourait, et parmi

laquelle circula bientôt la relation très-courte et très-simple de ce qu'elle était, et surtout de ses opinions, se trouvait un Américain, M. Davis de Charlestown. Quoiqu'il ne fut plus dans l'âge où l'imagination se laisse dominer par ce prestige que peut produire un beau visage et la vue d'une taille de Vénus, M. Davis fut frappé si fortement, qu'après avoir pris tous les renseignemens possibles sur mademoiselle Antoinette Mirande, il alla un jour à son modeste appartement, rue du Faubourg Montmartre, lui dit, ainsi qu'à sa mère, qu'il avait vingt-cinq mille livres de rentes bien solidement établies, qu'il était honnête homme, que sa figure était devant elle pour qu'elle en jugeât, et que la figure, l'honnêteté, la fortune, tout cela avec une belle existence en Amérique, lui était proposé par lui. Antoinette le refusa, et coupa court à toute instance en lui disant : « Monsieur, je suis amoureuse du citoyen Edme Parisot, et nous devons nous marier dans un mois. » L'Américain ne poursuivit pas, et s'en alla le cœur probablement fort gros; car Antoinette était bien autrement jolie avec ses cheveux blonds, sa petite robe de toile, qu'avec ses atours de déesse. Si l'on y ajoute tout le charme que répandait *sur elle* sa noble résolution, elle devait être bien séduisante; or, j'aurais très-bien compris que l'Américain des-

cendît de chez elle par la fenêtre plutôt que par l'escalier : elle demeurait au quatrième étage. Quant à Antoinette elle est mariée avec M. Parisot, et s'est établie à Bruxelles, où son mari s'était réfugié; car en 1815 il obtint les honneurs de la persécution, et fut exilé.

Le 18 vendémiaire, au soir, nous étions réunis autour d'une grande table ronde, chez ma mère, et nous faisions un loto-dauphin, jeu que ma mère aimait beaucoup; madame de Caseaux, sa fille, madame de Mondenard, beaucoup d'hommes de notre société étaient réunis autour d'une immense table, et la partie était fort gaie. Tout à coup un cabriolet, arrivant très-rapidement, s'arrête à la porte, un homme monte l'escalier en deux sauts, c'est Albert qui nous dit : « Devinez quelle nouvelle je vous apporte. »

Comme nous étions tous très-gais, et que sa physionomie l'était aussi, ce fut à qui dirait le plus d'absurdes folies. Il remuait toujours la tête. — « Eh! tu m'ennuie, lui dit ma mère, en reprenant le sac des petites boules; quand il serait question *du changement de la république*, tu ne ferais pas plus l'important.

» — Ma foi, dit Albert en prenant un air sérieux, savez-vous bien, ma mère, que ce que vous dites

en plaisantant pourrait bien se réaliser. Bonaparte est en France. »

A l'instant même où mon frère eut prononcé cette parole, chacun resta immobile comme s'il eût été frappé par une baguette magique. Ma mère, qui avait déjà tiré une boule du sac, tenait sa petite main en l'air, tandis que l'autre avait laissé échapper le sac, et toutes les boules roulaient sur le parquet sans que personne y fît attention. Chacun restait dans sa propre attitude. Ce fut Albert qui, sachant la nouvelle, ne voyait que le comique de notre position, et un grand éclat de rire de lui, rompit le charme et nous fit revenir à nous.

« Bonaparte en France! dit enfin ma mère,... Et comment donc cela s'est-il fait? Mais ta nouvelle n'a pas le sens commun, ajouta-t-elle; j'ai vu madame Bonaparte, la mère, aujourd'hui même, à cinq heures, et rien en elle ne donnait la pensée qu'elle crût même son retour prochain.

— » Ma nouvelle est très-sûre, dit Albert; j'étais chez Brunetière lorsqu'on est venu le chercher de la part de Gohier. Comme le Luxembourg est tout près de chez lui, il m'a dit de l'attendre, et au bout d'une demi-heure il est revenu, il m'a appris que le général Bonaparte était arrivé *hier* à Fréjus, c'est-à-dire, il y a deux jours. Brune-

tière m'a dit qu'il avait trouvé chez Gohier madame Joséphine Bonaparte, qui y avait dîné, et avait reçu chez lui la première annonce de cette nouvelle si immensément importante. Il lui a paru, à ce qu'il m'a dit, ajouta mon frère, parlant plus bas à ma mère, qu'elle n'était pas aussi contente du retour qu'elle devrait l'être. — Bah! dit le vieux marquis d'Hautefort, elle saura bien prendre son masque du jour de noce en le revoyant. Mais qu'elle y prenne garde; c'est un matois qui y voit clair, et elle, elle n'est qu'une sotte. »

Ma mère rêvait profondément. Tout à coup elle se leva, repoussa vivement son fauteuil: « Quelle heure est-il? » demanda-t-elle. Il était onze heures.

« Il est trop tard! » dit-elle, comme se parlant à elle-même.

« — Et où donc voulez-vous courir? » dit M. d'Hautefort.

« — Je voulais aller voir ce qu'il y a de vrai dans tout cela; car enfin tu n'as vu et entendu que par les yeux et les oreilles de Brunetière, » dit-elle à mon frère.

Albert ne laissa pas ma mère achever sa phrase; il reprit son chapeau, s'élança vers la porte: « Dans un quart d'heure je suis ici, nous cria-t-il de l'escalier; je vais chez Joseph et chez Lucien. »

Il revint au bout de quelques minutes avec la confirmation de la nouvelle.

Le lendemain ma mère était dès le matin chez madame Bonaparte la mère, et chez madame Leclerc. Madame Bonaparte la mère était fort mesurée dans ses paroles; mais madame Leclerc! je n'ai jamais vu une semblable haine entre deux belles-sœurs, et le fait réel, c'est que madame Leclerc était injuste; car enfin madame Bonaparte avait été excellente pour Paulette lors de son mariage. Madame Bonaparte occupait alors à Milan le palais Serbelloni; elle s'était plu à y faire arranger, pour sa jeune belle-sœur, un charmant appartement, et lors de son mariage, Paulette n'eut pas à se plaindre de tout ce qui fut fait pour elle, et qui eût été sans doute moins bien sans la sollicitude de madame Bonaparte. Peut-être pourrait-on, en cherchant bien, trouver la cause de cette violente inimitié. En consultant mes souvenirs, je place à Milan, à peu près à cette époque du mariage de madame Leclerc, un jeune homme fort agréable de figure, de manières, d'esprit, tout cela dans un très-élégant uniforme de chasseurs à cheval; ce jeune homme adjoint, puis aide-de-camp du général Leclerc, était fort attentif auprès de madame Bonaparte, et peut-être négligeait-il pour elle la femme, la jeune, la

ravissante femme de son général. Ce sont de ces offenses que des cœurs féminins ne pardonnent pas. Après tout, je ne décide rien, j'émets seulement un doute.

CHAPITRE XX.

Mouvement occasioné par le retour de Bonaparte. — Madame Bonaparte (Joséphine) et Gohier. — Menées de la famille contre madame Bonaparte. — La maison de la rue Chantereine. — Refus formel de Bonaparte de voir sa femme. — Eugène et Hortense conciliateurs. — Observations sur un passage des Mémoires de M. de Bourrienne. — Jérôme et Hortense. — Madame de Lostanges et le duc de Lauraguais. — Visite de Bonaparte à Barras. — Arrivée de Joseph Bonaparte chez ma mère au milieu d'une nombreuse assemblée. — Sortie de madame de Lostanges, et bon esprit de Joseph. — Arrivée de madame Leclerc, et singulière conversation. — Note mystérieuse et remarquable sur un de mes livres. — La bande du rémouleur. — Conversation avec ma mère et mon frère, et discrétion.

Il n'existe, dans aucune langue, des termes capables de donner l'idée précise de l'effet que produisit en France l'arrivée de Bonaparte. M. de Bour-

rienne a raison lorsqu'il dit que c'était un délire. Beaucoup de gens, de ceux au moins qui veulent toujours faire et dire mieux que tout le monde, ont prétendu que si le Directoire avait voulu agir avec fermeté il aurait eu la victoire. Ceux qui parlent ainsi ne connaissent ni la France d'alors ni la position du Directoire. L'enthousiasme de la nation, celui des deux Conseils, dont il avait eu la maladresse de se faire détester, étaient à eux seuls la preuve que le Directoire ne faisait qu'avancer le moment de sa chute. Il était du nombre de ces gouvernemens que le doigt de Dieu a touché, et auquel sa voix dit : Tu ne passeras pas telle journée.

A dater du 18 vendémiaire tout fut autour de nous dans une agitation continuelle. Le 19, au matin, madame Bonaparte (Joséphine) était partie, et avait été au devant de Bonaparte, mais sans aucune indication sûre relativement au chemin qu'elle devait prendre; seulement, comme on savait qu'il aimait beaucoup la Bourgogne, Louis et elle suivirent cette route pour se rendre à Lyon.

Madame Bonaparte avait des inquiétudes vives et fondées. Soit imprudence, soit faute réelle, il est de fait que devant le tribunal de la famille de son mari elle était fortement accusée, et que le

projet général était de faire divorcer Bonaparte. M. de Caulaincourt le père nous communiquait toutes ses inquiétudes à cet égard; mais lorsqu'il venait à aborder un pareil sujet, la conversation languissait, parce que ma mère, qui connaissait la manière de voir de la famille Bonaparte, ne pouvait pas répondre sans la compromettre ou sans mentir. Elle connaissait d'ailleurs, d'une manière très-précise, beaucoup de détails dont M. de Caulaincourt paraissait douter, et dont la position de ma mère vis-à-vis Bonaparte lui défendait de parler.

Madame Bonaparte avait formé depuis quelque temps, lorsque son mari revint d'Égypte, une liaison assez intime avec Gohier et sa femme. La famille y cherchait une raison qu'elle ne pouvait trouver que dans l'espoir de s'en faire un appui, dans le cas où Bonaparte écouterait ses frères et ses sœurs. Le 18 brumaire a légitimé la haine de Gohier pour Napoléon; mais elle lui était antérieure de beaucoup. Je puis parler de cet homme avec une entière assurance, parce que j'ai eu pour amis les plus intimes deux personnages dont l'esprit et l'extrême probité ne me laissent aucun doute que ce qu'ils ont vu, ils l'ont bien jugé. J'en donnerai la preuve.

Une grande faute de madame Bonaparte a été,

à cette époque, de ne pas chercher, au contraire, un appui au sein même du danger. C'était à sa belle-mère qu'il fallait qu'elle demandât du secours contre ceux qui la voulaient perdre, et qui l'ont perdue huit ans plus tard. Car il ne faut pas s'y tromper : le divorce de 1809 fut le résultat des tentatives sans cesse renouvelées de tous les membres de la famille de Napoléon, et de celles de quelques-uns de ses plus intimes serviteurs, que *madame Bonaparte* et *Joséphine*, impératrice, négligea trop de ramener à elle. Elle voyait bien qu'elle courait des dangers en n'étant appuyée sur aucun faisceau de famille, attaché par les liens dont aucun événement n'altère jamais la force.

Bonaparte, en arrivant à Paris, le 24 vendémiaire au matin, ne trouva donc personne dans sa petite maison de la rue Chantereine, où il alla descendre, puisque Louis et madame Bonaparte n'étaient pas encore revenus de leur course inutile. Il fut donc entouré, aussitôt après son arrivée, par sa mère, ses sœurs, ses belles-sœurs, et enfin de toute la partie de sa famille qui n'avait pas été au devant de lui. L'impression qu'il reçut de la solitude de cet appartement, de l'abandon de sa maison par celle qui en était la maîtresse, fut terrible et profonde. Il en parla depuis fort

longuement à Junot, et une particularité bien remarquable, c'est que, neuf ans plus tard, dans une circonstance funeste pour sa malheureuse femme, il ne l'avait pas oublié [1]. Il pensa, en ne la trouvant pas au milieu de sa famille, appuyée sur ses sœurs, présentée par sa mère, qu'elle-même se sentait indigne de leur protection et qu'elle fuyait jusqu'à la présence de celui qu'elle avait outragé. L'erreur de route ne lui parut qu'un prétexte. Il fut blessé profondément, et dans une âme comme la sienne, une pareille douleur devait faire ravage. « Il a dû bien souffrir, » me disait Junot, lorsque, quelques mois plus tard, je lui parlai de cette époque de la vie de Bonaparte, dont la contre-épreuve se frappait tous les jours sous mes yeux!

Madame Bonaparte revint; M. de Bourrienne dit que Bonaparte témoigna pendant trois *jours une extrême froideur* à sa femme. Puisqu'il était témoin *oculaire* des faits, pourquoi ne dit-il pas que Napoléon *ne voulut* pas la voir et *ne la vit pas* à son arrivée? ce qui est plus fort que de la *froideur*, et rétablit les faits dans leur vérité. Madame Bonaparte ne dut à cette époque de retrouver, non pas

[1] Je rapporterai plus tard à cet égard une conversation bien remarquable entre Napoléon et Cambacérès.

le cœur de son mari, car depuis long-temps il n'était plus amoureux d'elle, mais enfin cette tendresse d'habitude, ces rapports intimes qui lui rendaient le titre de compagne du plus grand homme du monde; elle ne dut cette faveur de la fortune qu'aux soins, aux prières de ses enfans. Bonaparte à cette époque aimait beaucoup Eugène Beauharnais, qui, dans le fait, était alors un charmant sujet. Il connaissait beaucoup moins Hortense; mais sa douceur, sa jeunesse, cet appui qu'elle venait, comme fille adoptive, lui demander de ne pas lui enlever, étaient de puissans titres auprès de lui et devaient vaincre sa résistance. Il y avait eu ensuite de l'habileté à ne lui adjoindre aucun tiers, quelque puissant qu'il pût être auprès de Bonaparte par ses rapports d'amitié ou de haut intérêt. Ainsi, madame Bonaparte n'avait eu garde de faire intervenir Barras, Bourrienne ou Berthier dans cette grande affaire. Il fallait que ceux qui parlaient pour elle pussent *tout dire*, *tout invoquer*, sans qu'on pût leur répondre. Or, le moyen d'entretenir des enfans de l'âge d'Hortense et d'Eugène des torts de leur mère? Bonaparte était contraint de se taire, et ne pouvait combattre par aucun argument les armes irrésistibles de deux jeunes et innocentes créatures, qui étaient à ses genoux, mouillaient ses mains de leurs

larmes, et lui répétaient : « N'abandonnez pas ma mère!.... elle en mourra!.... et nous pauvres orphelins, nous dont l'échafaud a déjà dévoré le protecteur naturel, faut-il que l'injustice nous prive de celui que la Providence nous avait envoyé? »

Le résultat de cette scène, qui fut longue et douloureuse, à ce que Bonaparte a dit depuis, fut que les deux enfans allèrent chercher leur mère et la mirent dans ses bras. La malheureuse femme attendait la décision de son sort, pendant que son fils et sa fille priaient pour elle, à la porte d'un petit escalier dérobé, presque couchée sur les marches, et souffrant sans doute des douleurs, dont la moindre devait cruellement la punir.

Enfin, quels que fussent les torts de sa femme, Bonaparte parut les mettre en oubli [1], et la récon-

[1] C'est ici qu'une réponse à un paragraphe de Mémoires de M. de Bourrienne, cité plus haut, doit trouver sa place. Il s'agit de la conversation que Junot aurait eue avec le général Bonaparte en Égypte, aux fontaines de Messoudia'h. Je n'hésite pas un instant à affirmer que tout ce que renferment les quatre pages relatées dans une note de ce volume est entièrement faux. Comme je ne puis penser que M. de Bourrienne ait inventé cette histoire, ce qui serait indigne, je supposerai un moment ce que M. de Bourrienne admet pendant tout le cours de ses Mémoires : c'est que Bonaparte a

ciliation fut complète. Les soins importans qui allaient l'occuper étaient ensuite d'une nature

fait un conte au lieu de raconter une histoire. Je suis même certaine que M. de Bourrienne le voyait ainsi avant moi, car enfin il ne peut pas mettre en doute l'attachement de Junot pour le général Bonaparte. Cet attachement s'est montré par des preuves, lorsque ces preuves étaient des garanties. Madame mère, le roi Joseph, le cardinal Fesch, tout ce qui existe enfin de la famille impériale, peut le certifier, si la chose était nécessaire; comment alors supposer que Junot allait affliger celui auquel son amitié idolâtre lui faisait rendre une sorte de culte, lorsque cette affliction, privée de ce qui pouvait l'adoucir, était dans l'isolement de toute consolation? Comment? Pourquoi? Dans quel but? J'ai le besoin de faire ces questions; car j'avoue qu'excepté la mauvaise intention qu'il n'est pas possible de méconnaître, je comprends fort peu le *fatras* (je demande pardon de l'expression) que renferment ces quatre pages, où il y a une foule de mots qui hurlent de se trouver ensemble. Ainsi, « Junot est coupable d'indiscrétion; et s'il y a » réellement des torts, il les a cruellement exagérés. » Dans un tort de la nature de ceux dont il est ici question, il n'y a jamais exagération; le tort est ou n'est pas. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Bonaparte n'a pas pu dire, sans mentir, que Junot lui avait appris en Égypte les fautes reprochées alors à Joséphine. Un fait notoire, ignoré probablement de M. de Bourrienne, c'est que Bonaparte fut informé en Italie de ce dont il est ici question, que la chose était si bien connue de lui à cette époque que la personne dont il s'agit, M. Ch....s reçut ordre de revenir en France, et que peu s'en fallut qu'il

trop grave pour qu'auprès d'eux quelque chose fût de quelque intérêt.

ne fût fusillé. La disgrâce dans laquelle il a toujours été de Napoléon date de ce moment. Des lettres de Duroc, de M. Ch....s lui-même; ainsi que de Junot, constatent que l'amitié de ce dernier pour M. Ch....s n'a été occupée pendant dix ans qu'à combattre les préventions plus qu'injustes de Napoléon à son égard. Or ce serait un singulier moyen employé par cette amitié, que d'établir la culpabilité de celui qu'on veut sauver. Ensuite, jusqu'à sa mort, Junot est resté l'ami intime de M. Ch....s, en a reçu de grands services en plus d'une occasion, notamment dans les deux années qui suivirent le retour d'Égypte. Si Junot eût joué le plus lâche des rôles; ce qui d'abord n'allait pas à son caractère, comme M. Ch....s n'est pas de la race des anges, il eût au moins cessé de voir celui qui aurait agi ainsi. Enfin cela n'est pas la vérité. Quant au peu d'amitié que Bonaparte avait conservée pour Junot en raison de ces avertissemens, en vérité, je ne sais ce qu'elle aurait produit s'il en eût été autrement. Il l'aurait donc fait roi comme ses frères. Quel est celui de ses camarades qui a été comblé de grâces, de faveurs, de biens, de dignités, comme Junot l'a été? Quant au bâton de maréchal, si Junot ne l'a pas eu, M. de Bourrienne est dans la plus profonde erreur en attribuant cette sorte de défaveur à ce qu'il rapporte, et voilà à quoi l'on s'expose lorsqu'on veut écrire sur une cour, sur des hommes qu'on a perdu de vue et qu'on ne connaît plus. Junot fut fait gouverneur de Paris, la plus belle des dignités de France, telle qu'il l'avait; gouverneur général du Portugal avec autorité de vice-roi, et enfin grand-officier

Celle de la famille qui ne put endurer en silence le pardon accordé par Bonaparte fut madame Leclerc; c'était un véritable état de colère que le sien; madame Bonaparte la mère n'en était pas plus contente qu'elle, mais du moins garda-t-elle le silence. Madame Joseph Bonaparte, toujours bonne et parfaite, ne s'était jamais mêlée de rien: aussi se trouva-t-elle bien à son aise pour le rôle qu'elle avait à choisir, lorsque le beau jeu revint à madame Bonaparte. Madame Bacciochi ne se contraignait pas, et laissait voir toute son inimitié dédaigneuse: aussi sa belle-sœur ne pouvait-elle la souffrir. Christine*, ange de bonté, suivait l'exemple de madame Joseph. Pour Caroline, elle était trop jeune pour que son opinion fût comptée pour quelque chose. Quant aux frères, ils étaient en guerre déclarée avec madame Bonaparte, et ne s'en cachaient pas. Jérôme lui-même, tout enfant qu'il était (il avait à peine

de l'empire. Il remplit une foule de missions, tout aussi grandes, tout aussi importantes. M. de Bourrienne, dans le septième volume de ses Mémoires, donne à Junot le nom de *favori* de Napoléon. Il faut être d'accord avec soi-même. Cela fait pitié.

Je n'ai pas fini avec M. de Bourrienne; et l'article qui concerne M. Collot me fournira l'occasion d'y revenir.

quinze ans), voulut aussi se mettre dans l'opposition de famille et frondait tant qu'il avait de voix; mais il n'y songeait plus quand il courait dans le petit jardin de la maison de la rue Chantereine, après sa jolie demi-sœur, comme il appelait Hortense de Beauharnais. Les beaux yeux bleus, les cheveux blonds, tournaient facilement une petite tête dès lors facilement pivotante. Madame Bonaparte, tout enfant qu'était son jeune beau-frère, songea à lui avant de jeter les yeux sur Louis, et cela immédiatement après le raccommodement. M. de Bourrienne, qui était son ministre dirigeant en toutes choses, lui donna ce conseil; mais elle avait à faire à trop forte partie, ayant Lucien en tête, et Jérôme courut bien dans le petit jardin, joua bien à de petits jeux dans le salon; mais, tout enfant qu'il était, il comprit très-bien qu'il ne devait pas devenir amoureux des yeux violets, des tresses blondes, qui captivèrent son frère plus tard. Dès que le parti *famille* se fût aperçu du plan de madame Bonaparte, il en fut ce qu'il sera toujours des projets mis au jour avant leur exécution; ils manquent; et de *tels* moyens furent employés que Jérôme revint bientôt aux intérêts de famille, et depuis ne les a jamais abandonnés contre Joséphine. A l'époque dont je parle, au retour de son

frère, et avant le 18 brumaire, il venait de sortir ou était encore, je crois, au collége de Juilly. Il avait dans ce temps-là toute la légèreté, l'étourderie, la frivolité de toute la famille et que je n'ai vu dans aucun de ses frères. C'était en homme, c'est-à-dire en jeune homme, le portrait ressemblant de sa sœur Paulette; lui et elle n'ont jamais rien eu de commun avec le caractère des six autres.

Dans les trois semaines qui se sont écoulées entre l'arrivée de Bonaparte et le 18 brumaire, il me serait diffcile de dire à quel point nous avions une existence désordonnée. Une chose qui surtout mettait du trouble dans la nôtre, c'étaient les discussions politiques.

Un jour madame de Lostanges, Armand et Hippolyte de Rastignac, avec le vieux marquis d'Hautefort, madame de Mondenard et le vieux duc de Lauraguais vinrent chez ma mère. L'une de ces dames commença par dire qu'elle venait de rencontrer le général Bonaparte, allant faire une visite du matin à Barras, « Et pour cela, ajoutait-elle avec un rire moqueur, il est à cheval avec des aides-de-camp, et deux ou trois généraux en uniforme. Le peuple, qui aime tout ce qui est représentation, crie à s'égosiller : Vive le général Bonaparte ! vive le vainqueur de l'Italie !...

Et qui croyez-vous qui ajoute sa voix à celle de toute cette canaille? poursuit madame de Lostanges. Monsieur ! » Et avec sa jolie main si blanche, elle montrait le duc de Lauraguais [1], qui, comme on peut se le rappeler, se mettait à soixante ans comme les jeunes gens de vingt-cinq, et trouvait charmant de parler en *ze-ze;* ce qui, en vérité, lui donnait une teinte de ridicule bien prononcée. Le reste rendait le ridicule moins plaisant. Mais dans le moment dont je parle, ainsi désigné par le petit index rosé de madame de Lostanges, qui, ajoutant la démonstration à ce qu'elle venait de dire, se mit à le contrefaire d'une manière si burlesque; elle-même si drôlement elle dit, « Vive le zénéral Bonaparte! » qu'il fallut rire en dépit de la politesse, d'autant qu'elle-même nous en donnait l'exemple.

« Comment, Monsieur ! vous criez *vive quelque chose!* et ce n'est pas le roi? dit madame de

[1] Je ne puis me rappeler comment M. de Lauraguais est venu chez ma mère; car il ne tenait intimement à aucune de nos sociétés habituelles. Ce fut, je pense, le marquis Mondenard de Saint-Sandos qui nous l'amena à un très-grand bal que donna ma mère dans l'hiver de 99. Comme il était complètement ridicule et qu'il m'amusait beaucoup, ma mère l'invita à revenir, mais il ne fut jamais de notre intimité.

Saint-Sandos, dans une grande indignation...... — *Mais, écoutez-moi donc!* disait M. de Lauraguais, *écoutez-moi donc!* » Et sa vieille figure sortait de son immense cravate, de son collet rembourré, et de son gillet de mousseline brodé au plumetis et doublé de rose-pâle. « *Ze ne m'en défends pas. Z'ai crié; oui, z'ai crié: et ze vous donne ma pa-ole de zentilhomme, que ze n'étais pas le seul; et mon cousin le directeur.....*—Oh! il ne manquerait que cela pour achever ses perfections! s'écria ma mère; ne crie-t-il pas aussi *vive Bonaparte!* »

Comme on en était là, la porte s'ouvrit et le valet de chambre annonça Joseph Bonaparte : tout le monde fut d'abord embarrassé. C'est une position qui a dû être fréquente dans la vie de beaucoup de personnes. Joseph vit bien d'abord que sa venue avait interrompu une conversation relative à son frère; or, dans les circonstances où nous étions, rien n'était plus naturel. Cette pensée devait nous rassurer, et puis Joseph a de l'esprit, de la bonté, des manières parfaites. Cependant on fut troublé.

Ma mère, qui avait l'art de tenir son salon mieux que femme de France, ainsi que je l'ai fait souvent remarquer, le prouvait surtout dans de pareils momens. « Est-il vrai, dit-elle à Joseph

Bonaparte, que votre frère soit sorti ce matin à cheval, et que le peuple l'ait accueilli par des *hourra?* Ces messieurs me racontaient quelque chose de semblable, au moment où vous êtes entré. » Joseph répondit qu'en effet son frère était sorti à cheval, avec le projet de faire une longue promenade et d'aller ensuite demander à dîner à Barras. « Mais, ajouta Joseph avec un mouvement d'orgueil fraternel qui embellissait encore sa charmante figure, le peuple de Paris est aussi expansif, aussi démonstratif dans sa tendresse que brutal dans l'expression de sa haine. Il aime mon frère; et toutes les fois que le général paraît en public, depuis son retour d'Egypte, il est accueilli comme il l'a été ce matin par des témoignages si bruyans de la faveur populaire, qu'il a renoncé à son projet de promenade, et malgré le beau soleil qui dore les feuilles jaunies, *il* est prisonnier volontaire; mais je vais l'emmener à la campagne.

»—Je crois que vous ferez bien, pour lui et pour nous, monsieur, » dit madame de Lostanges. Joseph eut l'air de n'avoir pas entendu, et pria ma mère de passer avec lui dans la pièce voisine.

« Pourquoi donc lui avez-vous parlé ainsi? dit un de ces messieurs. — Eh bien! après? Qu'importe ce que je lui ai *ramagé!* dit l'aimable femme

en tournant vers celui qui lui parlait son gracieux et joli visage si frais, si rond, si riant et si bien en harmonie avec tout ce qu'il y a de spirituel et beau à la fois. Il serait un sot s'il se fâchait de ce que je viens de lui dire là. Et il ne l'est pas; car il aime la musique, » et la voilà qui se met à mon piano, et qui fait voler ses doigts sur les touches.

« Madame Leclerc, » dit le valet de chambre, en ouvrant de nouveau la porte, comme madame de Lortanges[1] commençait un petit air italien.

Madame Leclerc s'avança vers elle, lui demanda de continuer, et se mettant sur le canapé de ma mère, s'établit comme si elle eût été chez elle, en disant: Mais où est donc Joseph? j'ai vu sa voi-

[1] Madame la comtesse de Lostanges est non-seulement une des plus spirituelles personnes que je connaisse, mais elle joint à son amabilité des talens fort remarquables; elle est surtout parfaite musicienne; et sa fille, madame de Virieux, qui n'a jamais eu d'autre maître que sa mère, prouve à ceux qui ont le plaisir de l'entendre chanter la vérité de ce que j'avance.

Lorsqu'on forma les maisons princières des sœurs de Napoléon, je sais que la *princesse* Pauline eut la volonté d'avoir madame de Lostanges pour dame d'honneur. Cela, j'en suis sûre. Je n'ai jamais bien connu l'empêchement; mais il est venu de madame de Lostanges elle-même; je crois pouvoir l'assurer.

ture à la porte. Et Julie est-elle ici?... Comme elle est laide, la pauvre Julie! N'est-ce pas, Laurette?» me dit-elle tout bas. Comme j'aimais beaucoup madame Joseph, je répondis que non. «Comment, non! me dit-elle avec un air de stupéfaction inconcevable; comment! Julie n'est pas laide. Entendez-vous votre sœur, Permon?» Comme elle répétait son exclamation, et y mettait toute l'extension de sa voix, Joseph et ma mère rentrèrent dans la chambre. «Bah! il sait bien que sa pauvre femme est laide,» dit madame Leclerc à quelqu'un qui lui faisait signe. Joseph se mit à rire, embrassa sa sœur et s'enfuit. Aussitôt après son départ, mon frère prit sa harpe, et l'on fit de la musique jusque à l'heure du dîner[1]. Madame Leclerc était si bien installée, nous dit-elle, qu'elle ne voulait pas se déranger; en effet elle demeura avec nous jusqu'à onze heures du soir, ainsi que cela lui arrivait souvent. Après le dîner, il vint du monde; on fit de la musique, et la soirée fut tellement remplie, qu'il me fut impossible de faire part à mon frère et à ma mère d'un fait assez singulier qui n'était venu à ma connaissance qu'au moment où l'on se mettait à table. Voici le fait.

[1] Il n'y a pas un mot d'ajouté ni d'omis à cette conversa-

Ma chambre était séparée de celle de ma mère par une petite pièce éclairée par le haut, et qui me servait de cabinet d'étude. La chambre voisine achevait de faire le tour de la maison, et ouvrait sur l'escalier. Ces trois petites cellules composaient mon *appartement*. Comme elles étaient bien arrangées, elles faisaient tout-à-fait partie de celui de ma mère; et le matin c'était *chez moi* qu'elle recevait. Le jour dont je parle précisément, on y demeura jusqu'à l'heure du dîner. En remettant plusieurs choses en place, je m'aperçus qu'un de mes volumes de Plutarque avait été pris dans son rayon, et était déposé entr'ouvert sur la tablette au dessous. Je le pris; il était ouvert et partagé par un crayon de mine de plomb à la vie de Jules-César. Sur la marge était écrit:

« Lorsque cet homme (César) fut conduit devant Sylla par son précepteur, Sylla dit: « Vous n'êtes » pas sage de ne pas voir beaucoup de Marius dans » cet enfant. » Sommes-nous donc aussi aveugles » que le tyran romain!... »

tion, qui fut transcrite le jour même où elle a eu lieu, l'avant-veille du 18 brumaire an VIII.

Il est d'ailleurs de ces conversations qui, toutes puériles qu'elles sont, laissent des souvenirs profonds. Je suis sûre que M. le comte Perregaux n'oubliera jamais que la princesse Pauline mangeait, à Aix en Savoie, sa soupe sans sel.

Et plus bas:

»Quant à toi, Joseph, laisse tes jeunes frères
»imiter Cassius et Tibérius. Nous serions fâchés
»d'être contraints à t'envoyer une pierre venge-
»resse.»

Cette singulière note était écrite sur la marge du livre. L'écriture en était tellement déguisée qu'il me fut d'abord impossible d'en porter aucun jugement; je ne connaissais pas l'écriture de la plupart des personnes qui étaient venues ce jour-là. Cela n'avait pu, d'ailleurs, être fait que le matin, car le soir, personne n'était entré dans mon cabinet que ma femme de chambre et moi.

Ma mère et mon frère se regardèrent longtemps, en se passant tour à tour le livre marginé, sans pouvoir dire une parole. Enfin le résultat de nos trois pensées, fut que l'auteur de cette note ne pouvait être que M. d'Hautefort ou M. de Lauraguais. M. d'Hautefort avait la prétention d'être malin, et pour peu qu'on fût juste, on pouvait le trouver fort méchant. Ses idées; qu'il donnait pour originales, avaient un côté peu estimable en ce qu'il était à volonté, l'homme du faubourg Saint-Germain, ou l'homme de la révolution: « Mais, dit Albert, je crois qu'au fond il est royaliste, et cela doit être. Quant à M. de Lauraguais, je ne le connais pas assez pour en juger. —

Ni moi non plus, répondit ma mère. C'est Mondenard qui me l'a amené, et sa visite de ce matin est la seconde qu'il m'ait faite depuis le bal où il me fut présenté. Mais je ne veux pas de lui dans ma société.

» Comme il a de l'esprit au fond, il pourrait bien avoir deviné la position de Bonaparte vis-à-vis le Directoire, et voulu faire sa cour au cousin, en lui rapportant cette belle prouesse, » ajouta ma mère, en repoussant le livre avec humeur. Puis elle appuya sa tête sur sa main, et regarda le feu quelque temps sans parler.

Il est de fait que ce qui se passait pouvait inquiéter les amis de la famille Bonaparte, car il était évident qu'il se préparait de grands événemens. J'étais trop jeune alors pour que l'on me fît part de choses aussi graves; et puis ma mère me dit ensuite qu'étant aussi liée que je l'étais avec mademoiselle de Caseaux et mademoiselle de Périgord, il aurait pu m'arriver, non par indiscrétion, mais par suite de l'étourderie naturelle à une jeune fille de quinze ans, de raconter un seul fait insignifiant en apparence, et dont la suite eût été capable de compromettre. Ce que j'avais fait pour la note prouva cependant à ma mère que je pouvais *comprendre* la prudence, si je n'en avais pas. Elle et Albert m'embrassèrent et

me louèrent de mon silence, surtout à cause de madame Leclerc : « C'est une trompette qui aurait répété tout cela à contre-sens avant que midi n'eût sonné demain aux Capucins [1], dit ma mère. Elle est bien gentille, mais c'est un grand enfant, et un grand enfant gâté. — Plaignez-vous-en, dit Albert; c'est vous-même qui faites le mal. Vous êtes plus indulgente pour ses caprices que vous ne le seriez pour Laurette bien malade [2]... » Ma mère regarda mon frère quelques instans et son front se dérida aussitôt. Son imagination mobile eut bientôt laissé là les vieux ducs, les vieux marquis, pour s'emparer d'un sujet bien plus gracieux : « A propos de Paulette, voudrais-tu bien me dire si depuis quelques jours on a signalé dans la rue Joubert, la rue du Mont-Blanc ou bien la rue de la Ville-l'Évêque, la bande du *Rémouleur* [3] ?

[1] On appelait alors ainsi la petite église de Saint-Louis devant laquelle nous demeurions, rue Sainte-Croix.

[2] Malgré le long temps écoulé, ce mot de mon frère me frappe encore; il est fort remarquable dans la bouche d'un homme comme lui, et montre combien, dans une âme comme la sienne, la rigidité n'était pas le résultat d'une sévérité de caractère, d'une rudesse de sentiment qui rompt les liens de famille. Elle était le fruit du raisonnement.

[3] C'était un scélérat infâme qui était chauffeur. Il a fait des

» — Non, en vérité, répondit Albert en ouvrant ses grands yeux et souriant à cette question. Pourquoi me demandez-vous cela? — Parce que je pensais que Paulette avait besoin d'un défenseur. Depuis huit jours tu lui donnes le bras pour la reconduire chez elle, et j'ai tout de suite été m'imaginer que le Rémouleur était *là*. Mais, mon enfant, dit ma mère, en prenant un ton plus sérieux, tu devrais ne pas courir un danger *réel* pour une folie passagère. Paulette, ne court aucun risque dans le cas d'une attaque; ce qui est, d'ailleurs, aussi probable que de voir demain le grand-Turc à l'Opéra. Mais un jeune homme peut être attaqué, volé et assassiné pour avoir traversé, comme cela t'arrive souvent, la rue de l'Arcade, la rue des Mathurins, à minuit, une heure du matin. Paulette est une folle, ajouta ma mère, une jolie, folle; mais quand elle en voudra le brevet je le lui signerai et *parapherai* tant qu'elle le voudra. Pourquoi ne se fait-elle pas reconduire par ce grand général, que j'ai vu hier chez elle, et qu'elle appelle *son Ajax*[1]? on lui donnerait

horreurs dans les environs de Paris, mais il n'y est jamais entré.

[1] Le général Beurnonville, qui s'était lui-même surnommé l'*Ajax français*.

pour page M. de Montaigu, et les choses iraient bien. Mais, au nom de la Panagia, que veut-elle faire de toi? »

Mon frère répondit alors en grec à ma mère. Ce qu'il lui dit était sûrement plaisant, car ils firent tous deux de tels éclats de rire, que les larmes leur en vinrent aux yeux. Lorsque je les vis en telle gaîté, je me mis de la partie sans savoir de quoi ils riaient tous deux; mais le rire a quelque chose de magnétique. Lorsque l'accès fut un peu calmé, mon frère reprit la parole; mais à peine eut-il prononcé deux mots d'une voix douce et traînante et comme imitant une femme, que ma mère recommença à rire de plus belle, et il était deux heures du matin lorsque nous allâmes nous coucher.

Avant de nous séparer pour la nuit, ma mère et mon frère me recommandèrent avec les plus vives instances de ne pas parler, même dans notre famille, de la note écrite dans le Plutarque; avec de la gomme élastique et de la mie de pain, nous l'effaçâmes après l'avoir copiée, et il n'en resta aucune trace. « Je tiens beaucoup, dit ma mère, à ce que cette petite histoire ne soit pas connue, surtout de Joseph et de Lucien. Joseph me disait hier encore, avec sa douceur ord
que je voyais beaucoup de leurs *ennemis*. Ce mot

m'a fait de la peine, et pendant ce temps-là on écrivait *chez moi*, *sous mes yeux*, une chose presque insultante.—Lucien serait fort affecté s'il voyait ce parallèle avec les Gracques, dit Albert; je le connais assez pour en être certain. »

J'avais fort bien compris ce qu'avait dit mon frère, et je m'engageai à ne rien répéter de l'histoire de la note; mais ce qui arriva ensuite, aida merveilleusement à me la faire même oublier. Elle nous occupa pendant la matinée du lendemain; puis les événemens se succédèrent avec une telle rapidité, et devinrent si éminemment intéressans et importans, que le souvenir de ce fait ne se rattachant, par lui-même à aucun, il s'effaça par degrés de ma mémoire, à un tel point, que si un ami ne me l'avait pas rappelé, je ne l'aurais peut-être pas inséré dans mes souvenirs. Junot ne l'a connu lui-même que par mon frère en 1804. La raison de mon silence était dans ce reproche continuel et fort injuste que me faisait Nopoléon, de recevoir dans ma société intime des personnes qui étaient ses ennemis.

CHAPITRE XXI.

Le 18 brumaire. — Mon beau-frère chez Bonaparte. — Attitude de Bonaparte. — Ma mère et moi chez madame Bonaparte la mère. — La famille Bonaparte pendant la journée du 18. — Son danger. — Moreau geôlier du Directoire. — Moreau jugé par Bonaparte. — M. Brunetière et Gohier. — Dureté de Moreau envers Gohier. — Moulins. — Relations de Moreau avec madame Leclerc. — Intrigue compliquée. — Coquetteries de Bonaparte avec Moreau. — Madame Bonaparte la mère au spectacle le 19, et scène prodigieuse à Feydeau. — Calme de Paris, et mesures de Fouché. — Singulière ignorance de la famille de Bonaparte sur les évènemens. — Madame Lætitia racontant la naissance de Napoléon. — M. de Sémonville. — M. Brunetière. Gohier, et curieuse conversation sur Bonaparte. — Le trousseau de clefs, et l'épée de Moreau.

Le 18 brumaire a été raconté par tant de témoins, acteurs eux-mêmes dans ce grand drame

politique, que je me bornerai à rapporter ici des faits isolés qui s'y rattachent cependant, qui ne sont connus que de peu de personnes, et dont quelques-uns même ne peuvent l'être que de moi.

Pendant les jours qui précédèrent le 18 brumaire, une très-grande agitation régnait dans Paris : elle avait cela de particulier qu'on ne savait pas ce qu'on avait à craindre, mais l'on craignait. Cependant rien n'était menaçant, et chacun était soumis à je ne sais quel instinct d'inquiétude. Hélas ! qui nous avait rendus si timides ? Nos souvenirs.

Le 18 au matin, Lucien quitta la maison de la petite rue Verte, dans laquelle il demeurait, et vint établir son quartier-général chez M. Mercier, président du Conseil des Anciens, qui demeurait alors dans une maison située à côté de l'hôtel de Breteuil, près du Manége. Il était tout-à-fait dévoué ; mais le décret de translation n'était pas expédié ; il était sept heures et demie, et Bonaparte envoyait à tout instant pour savoir si la chose marchait. Mon beau-frère fit plusieurs fois le voyage pour l'engager à prendre patience ; lorsqu'il y alla pour la première fois, le domestique du général confondit les deux beaux-frères, qu'il connaissait tous deux, et se trompant de

nom, annonça le citoyen Permon. Le général fit une exclamation de surprise; car au fait il n'attendait pas mon frère. Il reçut très-bien M. de Geouffre, et le renvoya de suite pour accélérer la venue du décret. Mon beau-frère remarqua que Bonaparte avait une paire de pistolets à sa portée. Dans ce moment, il était encore tout seul; mais déjà la rue Chantereine commençait à se remplir tellement de chevaux et de monde, qu'on avait peine à circuler. Enfin à huit heures et demie à peu près, la nouvelle que le décret était expedié, lui fut portée par mon beau-frère; il monta aussitôt à cheval pour se rendre aux Tuileries. Comme ils mettaient tous pied à terre, mon beau-frère rencontra le général Debel avec lequel il était intimément lié. Le général était en habit bourgeois. Au premier bruit du mouvement, il était accouru. « Comment, lui *dit M.* de Geouffre, tu n'es pas en uniforme?—Je ne savais rien qu'imparfaitement. Mais attends, cela ne sera pas long; » et se tournant vers un canonnier qu'il jugea être de sa taille : « Donne-moi ton habit, mon brave, » lui dit-il en ôtant le sien. Le canonnier lui donna son habit; et ce fut dans ce costume-là qu'il suivit le général Bonaparte au Conseil, en attendant que son domestique lui eût apporté son uniforme.

La révolution du 18 brumaire était faite, et Paris n'y croyait pas encore. Nous allâmes voir madame Bonaparte la mère, qui demeurait chez Joseph, comme je l'ai déjà dit. Elle était calme quoique fort inquiète : son extrême pâleur et un mouvement convulsif qui venait l'agiter toutes les fois qu'un bruit inattendu frappait son oreille, faisaient presque mal à voir. C'est alors que j'ai pris d'elle une grande et forte opinion. Madame Bonaparte me rappelait bien, ce jour, la véritable mère des Gracques. Il y avait parité de position ; son enjeu était même plus fort que celui de la grande Romaine. Elle avait trois fils sous le coup du sort ; l'un d'eux pouvait être frappé, si les deux autres échappaient. Elle le sentait, et le sentait fortement.

Ma mère et moi, nous restâmes avec elle une partie de cette pénible journée, et nous ne la quittâmes que lorsqu'elle fut rassurée par différens messages de Lucien qui, plusieurs fois dans la journée, lui envoya *Mariani*, son valet de chambre, pour calmer ses inquiétudes et celles de sa femme. Nous laissâmes donc ces dames presque rassurées, et nous allâmes voir madame Leclerc, qui était la moins effrayée véritablement, parce qu'elle ne réfléchissait jamais sur rien, et qui était celle qui pourtant criait le plus haut.

Elle faisait écrire tous les quarts d'heure au général Moreau [1]; elle avait alors une femme de chambre, sorte de *serva padrona*, qui écrivait sous sa dictée, et Dieu sait comment. Lorsque j'arrivai avec ma mère, elle voulut que j'écrivisse à mon tour, en son nom, au général Moreau. C'était toujours pour avoir des nouvelles; et de-

[1] Il lui était arrivé d'étranges histoires avec madame Leclerc. Je ne les ai connues que beaucoup plus tard. Le général Lannes, qui, je crois, ne l'aimait guère, non plus que ceux qui avaient été mystifiés avec lui, était bien amusant à entendre là-dessus. Il avait puisé ces détails, à ce qu'il prétendait, à une source authentique; il les tenait de madame Leclerc elle-même. Et dans le fait, lorsqu'on en parlait devant elle, elle riait beaucoup de l'effet qu'avaient produit deux ou trois mots seulement, disait-elle, sur trois têtes aussi bonnes que celles de Moreau, Macdonald et Beurnonville; et en les nommant, elle comptait sur ses doigts.

Le fait est qu'ils étaient tous trois fort liés ensemble, et qu'un jour, sans qu'ils sussent pourquoi, ils se trouvèrent brouillés. Un certain charme empêcha toute explication pendant quelque temps. Mais le plus doux songe voit enfin venir le réveil. On s'ennuya bientôt de se bouder; on s'expliqua, et cela mit à jour la plus compliquée, la mieux ourdie des noirceurs. Les trois amis ne firent qu'en rire, et se promirent seulement de renoncer à l'*amie*. Trois acteurs, hélas! de cette scène et maligne et joyeuse ont déjà disparu! L'un d'eux seulement a survécu!

puis deux heures cependant on était venu lui dire que Moreau n'était pas chez lui, et qu'il *ne rentrerait très-probablement pas cette nuit.* Elle nous fit promettre de revenir la voir le lendemain de bonne heure. Ma mère s'y engagea sans peine, parce qu'elle l'aimait beaucoup; quant à moi j'étais alors bien plus attachée à Caroline, la plus jeune des sœurs de Bonaparte, dont l'âge était bien plus rapproché du mien.

Tandis que nous étions sorties, mon beau-frère était venu pour nous voir et nous donner des nouvelles; ne nous ayant pas trouvées, il était allé rejoindre Lucien, qu'il ne voulait pas quitter dans ces heures périlleuses, car la tranquilité n'était qu'apparente, surtout pour la famille Bonaparte. Son danger fut même imminent dans la nuit du 18 au 19. Si le Directoire n'avait pas été gardé aussi étroitement par les troupes sous le commandement de Moreau, qui avait accepté la charge de geôlier en chef des directeurs captifs, si au lieu de leur attacher les menotes, ce qu'il fit même en les serrant plus fort qu'on ne le lui avait dit, si au lieu de jouer un vilain rôle, enfin s'il eût agi comme il le devait, le Directoire et les Conseils auraient été vainqueurs et non pas vaincus, le 19 brumaire. Cela eût été malheureux, sans doute, mais enfin leur cause était celle

de la constitution; si cela eût été ainsi, tous les frères de Bonaparte l'auraient suivi sur l'échafaud, et leurs amis et leurs partisans auraient eu tout au moins la Guyane en perspective.

Je ne me rappelle plus maintenant l'époque précise du mariage de Moreau, je crois cependant que ce fut à peu près vers l'époque du 18 brumaire. Bonaparte avait eu l'intention de lui faire épouser sa sœur. Peut-être est-il fâcheux pour tous deux, pour tous trois, que cela n'ait pas eu lieu. Au reste, il est difficile de juger si Moreau eût été plus fidèle, comme beau-frère, qu'il ne l'a été comme frère d'armes; Bonaparte avait été fort *coquet* pour lui. Après l'avoir rencontré chez Gohier, il alla le lendemain chez lui, et lui donna un cimeterre parfaitement beau et enrichi de pierreries, venant de Mourad-Bey; aussi, à l'époque du 18 brumaire, Moreau était-il tout-à-fait sous ce charme que Bonaparte savait si bien jeter sur ceux qu'il voulait conquérir. Mais revenons aux fameuses journées.

Ce fut long-temps pour moi une sorte d'énigme que la conduite de Moreau. Je ne voulais pas croire mon frère, qui ne cessait de répéter que c'était sa très-grande médiocrité qui l'avait ainsi mis à la disposition de Bonaparte; mais j'en ai eu la confirmation de la propre bouche de Na-

poléon. J'étais un jour à la Malmaison, dans la chambre à coucher de Joséphine. Il y vint un instant; elle lui donna à lire un petit billet, je crois de madame Hulot, belle-mère de Moreau, qui alors était marié. Bonaparte lut le billet, et leva les épaules en disant : « Toujours le même ! » A la merci de qui veut bien le mener... A présent » c'est une vieille femme méchante... Il est heu- » reux que sa pipe ne parle pas; elle le mènerait » aussi. »

Joséphine voulut lui répondre. — « Allons, tais- » toi... tu n'entends rien à tout cela. » Et il l'em- brassa. — « Si encore il était mené par une gentille » femme comme toi... Mais son caporal de belle- » mère et son casse-noisette de femme sont mé- » chantes comme des pestes... Je ne veux pas de » cela ici. »

Pourquoi disait-il cette dernière phrase ? Je n'en sais rien, non plus que des autres. Je n'ai pas demandé, comme on le pense bien, ce qui était dans le billet. Mais voilà ce que j'ai entendu, et ces paroles du premier Consul me frappèrent beaucoup. Je venais de me marier.

On sait que Moreau s'était établi *et fait reconnaître* comme commandant les troupes chargées de la garde des directeurs prisonniers. La consigne la plus sévère fut donnée jusque dans

les lieux *les plus intérieurs*; et nous eûmes dès le lendemain là-dessus des détails bien curieux que nous donna Brunetière, et qui, certes, ne se peuvent trouver dans le *Moniteur*. Le pauvre Gohier avait un homme qui *ne le quittait pas*. Il n'y a pas de terme pour exprimer jusqu'où allait sa surveillance. Et en disant que cette sentinelle demeura à son chevet pendant qu'il était dans son lit, je ne dis que ce qu'il y a de cruel, d'odieux, dans un pareil ordre, et non pas ce qu'il a de complètement ridicule. « Heureusement, disait Brunetière, qu'il est enrhumé (le gardien); car enfin Gohier n'est pas militaire, lui. Ce n'est pas son métier d'avoir du courage; et, ma foi, écoutez donc, une journée comme celle-là était bien faite pour produire un terrible effet sur lui. »

M. Brunetière était intime ami de Gohier. Aussitôt qu'il apprit ce qui se passait, il se rendit au Luxembourg, d'où il demeurait à deux pas, rue du Théâtre Français; arrivé aux premières sentinelles, il se crut dans une place de guerre. Son assurance ordinaire, et il n'en manquait pas, échoua devant les réponses répétées : *On ne passe pas*. Inquiet pour son ami, il voulut voir Moreau, impossible; il retourne au Luxembourg; son agitation, l'insistance qu'il mit à vouloir parvenir auprès d'un ami malheureux, qui peut avoir be-

soin de son ministère, inspirent des soupçons. On alla prendre les ordres de Moreau, qui ordonna que tous ceux qui se présenteraient sans un écrit signé de lui, et qui insisteraient pour voir les directeurs prisonniers, seraient conduits devant l'officier commandant. Quant à toutes les personnes qui sortaient de chez Moulins ou de chez Gohier, elles devaient donner leur parole d'honneur qu'elles ne portaient ni papier, ni message verbal. Heureusement que Brunetière voyant la tournure des choses, et jugeant qu'il serait plus utile à son ami loin de lui que près de lui, se hâta de sortir du Petit-Luxembourg.

La conduite de Gohier dans les deux journées du 18 et du 19 fut parfaitement convenable. Il refusa de voir Moreau lorsque celui-ci se présenta chez lui le 18 brumaire. Moulins l'avait déjà traité avec un mépris tellement offensant, que les personnes qui furent témoins du fait en souffrirent pour Moreau. Le général-directeur le regarda quelques instans avec une expression de mépris accablante, le toisa plusieurs fois, puis lui indiquant l'antichambre; *Restez là!* lui dit-il[1]. Et il rentra chez lui. Quant à Gohier, comme je l'ai déjà dit, il ne le reçut pas.

[1] Moreau a dit depuis qu'il n'y était pas allé; cela n'est pas

C'était le 19 que devait se développer le plan tout entier de la conjuration (car enfin il faut dire le mot), qui n'avait été qu'annoncée par les événemens de la journée du 18.

Un fait assez singulier, c'est l'ignorance complète où se trouvait toute la famille de Bonaparte qui n'avait pas pris part à l'action, c'est-à-dire les femmes. Tout était si calme dans Paris, Fouché avait si bien pris ses mesures, pour qu'aucune nouvelle ne se répandît, que l'on va voir comment la mère et la sœur de Bonaparte apprirent ce qui s'était passé.

Les événemens de la veille avaient été si doux que l'inquiétude de madame Bonaparte la mère était presque dissipée : on croyait que les conseils, après avoir sanctionné le renvoi de trois directeurs et voté une dispense d'âge, procéderaient à la nomination de Bonaparte et que *tout* serait terminé. Albert pensait que M. de Talleyrand serait un des directeurs remplaçans, et j'en étais bien aise, parce que sa nièce était mon amie.

Ma mère parut étonnée que madame Lætitia n'eût pas été chercher sa belle-fille dans une pareille circonstance. Elle le dit à son amie : signora

il ne fut pas reçu. La note qui relate ce fait n'est nullement juste.

Panoria, répondit-elle, ce n'est pas là que je dois aller pour avoir le cœur content, c'est chez Julie, chez Christine; voilà où je vois mes fils heureux, mais l'autre... non, non.

Et en finissant sa phrase, elle serrait les lèvres et ouvrait les yeux, ce qui était un mouvement très-caractéristique chez elle pour indiquer que ce qu'elle venait de dire l'intéressait fortement.

Ce fut ce jour-là surtout que je pus juger de la bonté maternelle de madame Lætitia. Nous n'avions personne à dîner; et, pendant plusieurs heures, elle parla avec plus d'abandon qu'elle ne l'avait fait encore avec ma mère, depuis son arrivée de Corse. Toutes deux se mirent à se rappeler les jours de leur jeunesse. Madame Bonaparte était à son aise parce qu'avec nous elle ne parlait qu'italien ; et que, pour dire la vérité, son français n'était pas compréhensible. Je me rappelle que ce fut ce jour-là qu'elle nous raconta comment étant à la messe le jour de la fête de Notre-Dame d'août, les douleurs lui prirent, et qu'elle eut à peine le temps d'arriver jusque chez elle, où elle accoucha de *Napoleone*, sur un méchant tapis. Déjà pendant cette grossesse elle avait éprouvé des accidens. Lorsque les Français étaient entrés à Corte, plusieurs familles principales, parmi lesquelles était la famille Bonaparte, furent contraintes

de fuir. Elles se réunirent au pied de Monte-Rotondo, la plus haute montagne de la Corse. Elles eurent beaucoup à souffrir dans cette fuite, et pendant ce séjour au milieu des montagnes. Dans ce moment, madame Bonaparte était grosse de Napoléon : « Je ne sais pourquoi, nous dit-elle, on a répandu le bruit que Paoli était le parrain de Napoleone. Cela n'est pas vrai. C'est Laurent Jiubéga [1], » qui l'a tenu sur les fonts de baptême avec une autre de nos parentes, Celtruda Bonaparte [2]. » Et toutes les personnes qui connaissent madame Bonaparte, savent qu'une fois sur le chapitre des parentés, on n'en sortait pas facilement.

Madame Leclerc pendant ce temps-là était établie sur son divan favori, s'admirant dans une grande glace qui était en face d'elle, et tout en arrangeant les plis de sa robe et de son *schall* de cachemire, rapelait à sa mère tout ce qu'elles avaient eu à souffrir pendant leur fuite d'Ajaccio. Madame mère m'a bien souvent raconté ces faits ; mais ils ne me présentaient pas le même

[1] Son neveu fut depuis préfet en Corse. Il était parent de Napoléon.

[2] Fille de Charles Bonaparte, oncle de l'empereur, et femme de Paravicini, aussi cousin de Napoléon.

degré d'intérêt que le 18 brumaire, lorsque six années seulement avaient rendue si différente la position de ces mêmes enfans, qu'à elle seule, faible femme, elle était forcée de soustraire à la proscription, portant dans ses bras les plus jeunes, lorsque, accablés de fatigue, ils ne pouvaient plus marcher; cheminant tantôt dans une mauvaise barque, tantôt sur un littoral où les dangers se multipliaient. En racontant cette partie de sa vie, madame Lætitia Bonaparte était bien belle et bien éloquente.

C'est ici, c'est au moment où une nouvelle ère va commencer pour toute cette famille, que je veux rappeler et résumer la position de ses différens membres, dans les années révolutionnaires.

A l'époque où l'intention de Paoli était de livrer l'île de Corse aux Anglais, il fut connu que beaucoup de familles considérables du pays résolurent de déjouer ses projets, et de s'emparer elles-mêmes d'Ajaccio, de Saint-Florent et de Calvi, capitale de la Catalogne. Les Bonaparte étaient à la tête du mouvement d'Ajaccio, les *Jiùbéga*, de celui de Calvi, et les Gentily, de celui de Saint-Florent. Calvi et Saint-Florent réussirent; mais l'influence de Paoli, qui était immense, et le défaut de moyens d'action, paralysèrent l'exécution du plan des conjurés par

triotes d'Ajaccio, dont les chefs, après cette tentative manquée, furent contraints de fuir. C'est alors que la famille Bonaparte, plus menacée que tout autre, quitta la ville. Napoléon, qui était l'un des meneurs, se sauva dans les montagnes avec Moltédo [1] : tous deux étaient déguisés en matelot. Il fut arrêté par les partisans de Paoli, qui descendaient alors des vallées supérieures [2], au nombre de 4 ou 5 mille, mais il parvint à s'échapper, et, traversant le *Marzzolino* (petit district intermédiaire), il se rendit à Calvi. Là, apprenant que sa mère, ses jeunes frères et ses sœurs n'étaient pas encore arrivés, il se rembarque et veut aller à Ajaccio. Mais apprenant en route que sa mère avait eu le bonheur de passer, il revint à Calvi, où il trouva sa famille établie chez les *Jiùbéga* et les *Paravicini*, leurs parens et amis. Madame Bonaparte avait alors avec elle Joseph [3], Elisa (Marianne), Jérôme, Louis, Paulette, Ca-

[1] Il est bien singulier que l'empereur n'ait pas dit plus tard à Sainte-Hélène *un mot* sur des événemens si remarquables et auxquels il avait pris une part aussi active.

[2] Ce fut vers ce temps que le gouvernement envoya trois commissaires pour faire arrêter Paoli. Ces trois commissaires étaient Salicetti, Delcher et Lacombe.

[3] Voici leur ordre de naissance : Joseph, Napoléon, Élisa, Lucien, Paulette, Louis, Caroline et Jérôme.

roline (Annonciata), Napoléon et Fesch. Ce fut de Calvi que madame Bonaparte se rendit à Marseille, où elle demeura jusqu'à son retour en Corse, ce qui n'eut lieu que lorsque son fils fut général en chef de l'armée d'Italie. Jérôme demeura avec le général Casabianca, commandant de Calvi, et Caroline, fut confiée aux Paravicini. Lucien n'était plus avec sa famille depuis un mois, lorsque les troubles éclatèrent. M. de Sémonville, en quittant la Corse pour revenir en France, dire au comité de salut public qui avait bonne envie de sa tête, qu'il ne la lui voulait pas donner, avait emmené Lucien avec lui. Il avait attaché sur le jeune homme cet œil d'un homme habile, qui sait distinguer l'esprit et le talent, parce que lui-même est tout talent et tout esprit. Il avait lu dans cette âme ardente, dont les laves comprimées l'auraient dévoré, tué, si M. de Sémonville n'eût été sa providence. Au désespoir d'être destiné à l'état écclésiastique[1], pour lequel il n'avait aucune vocation, Lucien se fit un ami de M. de

[1] Lucien avait été destiné à l'état ecclésiastique, à la demande d'un abbé Bonaparte, de ses parens, qui voulait lui résigner un canonicat du chapitre noble de Saint-Étienne à Florence. Cet abbé vivait encore lors de la conquête de l'Italie. Il habitait San-Miniato.

Sémonville, qui se détermina à le prendre avec lui dans son service particulier, lorsqu'il fut nommé à l'ambassade de Constantinople. Lucien n'avait nulle fortune, tenait à une famillle malheureuse. M. de Sémonville faisait là une bonne action. Cela ne m'étonne pas; les gens d'esprit, quoi qu'on en dise, sont presque toujours bons.

Lucien demeura à Marseille avec madame de Sémonville et ses enfans, parmi lesquels était cette jolie Zéphyrine, qui plus tard devint madame Joubert; et les MM. de Montholon, dont le nom est maintenant attaché à la plus illustre des infortunes. Lucien échappa de cette manière à la captivité de M. de Sémonville[1]; il prit la carrière administrative qu'il voulait suivre alors, et c'est à cette époque qu'il alla à Saint-Maximin; quant à Bonaparte, on sait quelle fut sa direction.

Tandis que madame Lætitia nous parlait des dangers auxquels elle avait soustrait sa jeune famille, ses enfans couraient de nouveaux hasards à Saint-Cloud. Mais la tranquillité de Paris n'était nullement troublée, et tout était si tranquille,

[1] M. de Sémonville, partant pour son ambassade, fut arrêté dans sa route à Novate dans les Grisons, sur le lac de Garda. Ce fut le colonel même qui l'escortait qui le vendit aux Autrichiens (juillet 1793).

que notre partie de spectacle ne fut pas dérangée. A sept heures, ma mère fit mettre ses chevaux; madame Bonaparte avait fait venir sa voiture, parce que ma mère n'ayant qu'une voiture coupée, nous n'aurions pas pu tenir toutes quatre dans la même. Albert n'était pas avec nous; je pense qu'il était avec Joseph. Nous partîmes pour Feydeau. La salle était aussi remplie que les jours de représentation ordinairement courues. Il n'y avait pas foule, mais il y avait du monde. A cette époque, le théâtre Feydeau était le théâtre le plus agréable. Elleviou, Martin, madame Saint-Aubin, mademoiselle Philis, Juliet, Chenard, toute cette réunion d'excellens acteurs, attirait continuellement la foule. Je ne me rappelle plus quelle était la première pièce; la seconde était l'*Auteur dans son ménage*.

Depuis que nous étions arrivées, madame Bonaparte paraissait être dans une disposition d'esprit tout-à-fait agitée et inquiète. Elle ne disait rien, mais elle regardait souvent la porte de la loge, et nous voyions, ma mère et moi, qu'elle s'attendait à voir arriver ou Albert où mon beau-frère; mais la soirée s'écoula sans qu'aucun deux parût. Dans l'entr'acte, il y eut un peu d'agitation dans le parterre; c'était un homme qu'on arrêtait pour avoir volé je ne sais quoi. Madame Bonaparte

tressaillit, mais sans parler : cette femme a vraiment une âme forte. Le rideau se leva; la pièce se jouait fort tranquillement, lorsque les acteurs qui étaient en scène s'arrêtèrent tout à coup, et *l'auteur dans son ménage, lui-même*, s'avança sur le devant de la scène; et ayant fait sa révérence au public, quoiqu'il fût en robe de chambre de basin blanc, il dit à très-haute voix :

» Citoyens, le général Bonaparte a manqué d'être assassiné, à Saint-Cloud, par les traîtres à la patrie... »

En entendant ces paroles, madame Leclerc jeta un cri terrible qui fit à l'instant même tourner tous les regards vers notre loge [1], malgré l'agitation qu'avait excitée cette nouvelle. Madame Leclerc continuait à crier, et sa mère qui, certes, avait été frappée aussi douloureusement qu'elle, n'était occupée qu'à la calmer. Elle était elle-même fort pâle, et put à peine prendre le verre d'eau que nous lui fîmes apporter par l'ouvreuse.

Cependant il fallait sortir. Il n'était que neuf heures et demie. Madame Bonaparte avait renvoyé sa voiture, et ma mère n'avait demandé également la sienne que pour la fin du spectacle. Mais par un hasard heureux, il se trouva que notre domesti-

[1] N°. 11, premières grillées.

que était dans le corridor, et nous dit que notre voiture était en bas. Ma mère proposa alors à ses amies de les emmener, car l'état de madame Lætitia surtout devenait alarmant : « Je vais vous reconduire chez vous, lui dit ma mère, et puis, je mènerai Paulette chez elle. — Non! non! dit madame Bonaparte. Allons rue Chantereine, chez ma belle-fille. Ce n'est que là, que nous aurons des nouvelles certaines. » Et la pauvre mère tremblait au point de ne pouvoir marcher. Et pourtant, elle était calme en apparence et ne pleurait pas.

Nous nous entassâmes comme nous pûmes dans notre voiture, et en peu d'instans, nous fûmes rendues rue Chantereine. La cour, l'avenue, tout était emcombré de chevaux, de voitures, de gens à pied qui se heurtaient, qui criaient: c'était un vacarme à rendre sourd.

« Je voudrais bien avoir des nouvelles de Lucien et de Joseph, dit ma mère à madame Bonaparte lorsqu'elle descendit de voiture. Comme je ne connais pas madame votre belle-fille, je ne puis me présenter chez elle....

» — C'est égal! s'écria madame Lætitia, dans un moment comme celui-ci! et une amie comme vous! » Ma mère ne voulut jamais consentir à monter. Au bout de quelques instans, nous vîmes descendre mon beau-frère qui arrivait de Saint-Cloud;

il nous donna une foule de détails dont j'ai rapporté une partie, et sur laquelle je reviendrai dans le volume suivant.

Mon beau-frère remonta chez madame Bonaparte, il ne pouvait nous reconduire. En rentrant, nous trouvâmes Brunetière qui nous attendait; l'excellent homme était attéré; il aimait beaucoup Gohier, et sa chute l'affligeait douloureusement. Ma mère lui raconta ce qu'il ne savait pas encore, et il partit pour tenter de voir son ami malheureux. M. Brunetière avait un caractère que n'effrayait pas l'infortune.

Peu de jours après le 18 brumaire, causant sur les événemens qui avaient précédé et suivi cette journée, Gohier ne parla de Bonaparte qu'avec une extrême aigreur, mettant même une affectation ridicule à lui refuser un talent transcendant. « Oh! pour cela, lui dit M. Brunetière, c'est aussi trop fort. — Pas du tout, répondit Gohier: les fautes des uns font souvent les succès des autres; et, si lorsque le général Bonaparte vint à Paris après fructidor, Moulins, Barras et Ducos avaient voulu me seconder, ce petit monsieur-là ne serait pas à leur place et à la mienne. Etait-ce donc si difficile? — Mais, à ce qu'il me semble, dit M. Brunetière, la chose n'aurait pas été bien aisée. Quel prétexte prendre? — Lequel? nous

en avions vingt, dont le moindre pouvait le faire passer à une commission militaire. D'abord le 18 fructidor conçu par lui, exécuté par ses ordres.
— Mais il me semble que c'était pour sauver la république? — Oui! un beau salut vraiment; en mutilant toutes les parties de son administration, en portant la main jusque dans le sein du Directoire, en voulant faire fermer nos sociétés politiques.... Allons donc; il était en cela le premier conspirateur. »

Gohier oubliait ou voulait oublier, en parlant ainsi, que Carnot avait été sacrifié à une intrigue à laquelle le général Bonaparte était étranger, du moins je crois en avoir acquis la certitude; et quant au Manége, à la société de la rue du Bac, c'est un autre point de question. M. Brunetière, qui avait de l'esprit et un sens assez droit lorsqu'il n'était pas en colère, ce qui lui arrivait dix fois sur douze en discutant, fit observer à Gohier qu'il était impossible de traduire un homme devant une commission militaire sur de pareilles pauvretés, et surtout quand il était si chargé de lauriers qu'il n'en peut marcher, disait-il. « Ecoutez donc, mon cher Gohier : nous sommes avocats tous deux, et nous pouvons dire comme on peut être mis en accusation. » Gohier leva encore une fois les épaules : « Et les contributions qu'il levait

en Italie! il n'était peut-être pas concussionnaire? — Mais, mon cher, vous voulez rire? Avez-vous fait passer à une commission militaire Masséna, Brune et vingt autres qui en ont encore plus fait que lui? car, en résumé, il n'en est pas plus riche. La république Cisalpine lui a donné, *à lui général* Bonaparte, de fort beaux diamans qu'il a pu accepter sans nul remords[1]. Allons! allons! la mise en jugement n'était pas facile à faire. — Eh bien! il fallait accepter sa démission le jour où il l'offrit. Rewbel fut le seul qui eut du cœur: il lui présenta la plume, en lui disant: *Vous voulez vous retirer du service, général? la République y perdra sans doute un brave et habile chef, mais elle a encore des enfans qui ne l'abandonneront pas.* Le résultat de cette bravade, poursuivit Gohier, fut que Bonaparte ne prit pas la plume, qu'il ne donna pas sa démission, et qu'il partit pour l'Egypte, emmenant l'élite de nos troupes, la fleur de notre littérature, nos plus habiles savans

[1] Il n'est point vrai qu'il ait rapporté trois millions de l'armée d'Italie. J'ai su la somme précise, à un centime près; mais j'ai perdu la note qui en parle; tout ce que je puis affirmer sur ma conscience, c'est que cette somme ne montait pas à un million. Au surplus, il est bien vrai de dire que la chose importe peu.

et toute notre marine. Nous lui avions montré de la défiance parce qu'il la méritait, et il nous a échappé. » Il fallait le frapper, ajouta l'ex-président du Directoire encore froissé et endolori de sa chute; il le fallait frapper, et sans pitié : la république existerait encore. C'était mon avis. Mais Sieyès, qui était son complice [1], a bien eu assez de force dans notre conseil pour faire accepter la démission de Bernadotte que celui-ci n'avait pas donnée, étant ministre de la guerre, pour l'envoyer au loin, et il n'a pas articulé un mot pour faire prendre celle d'un factieux quand il bravait le premier pouvoir de la République, en la lui offrant avec insolence. Je le répète, ajouta-t-il avec force, si l'on m'avait écouté, tout aurait été facilement arrangé. »

Cette conversation tenue par Gohier à M. Brunetière, et que je viens de rappeler dans sa plus stricte exactitude, donne l'idée du danger qui fut révélé à Bonaparte lorsqu'il insista sur son départ pour l'Égypte. Non-seulement l'Orient l'avait tou-

[1] C'est un mot vide de sens, et que Gohier répéta plus de dix fois dans cette conversation. Bonaparte ne conspirait pas avant son départ pour l'Égypte, si tant est qu'il ait jamais conspiré autrement que par les sottises et les fautes du Directoire.

jours attiré, mais dans le moment où sa gloire venait de prendre place dans l'immortalité, par ses admirables succès en Italie, il devait tenir à cette vieille Europe, dont chaque écho redisait ses hauts faits. Il a donc fallu qu'au vif désir d'aller réveiller les vieux cris de guerre de nos croisés, il se joignît une intention positive d'échapper à un péril certain qui lui était connu. Je parlerai plus tard de plusieurs faits qui précédèrent et suivirent son départ de Paris, qui feront juger de la vérité de mon assertion, et que je n'ai connus qu'après mon mariage, par Junot et par ses amis.

Quelque temps après cette conversation, Gohier rencontra Moreau chez M. Garat. Le général fut embarrassé de cette rencontre, et voulut essayer une justification, qui ne pouvait être que maladroite. « Général, lui dit Gohier avec dignité, je suis par mon état appelé à lire dans les consciences; ne me forcez pas à vous dire que je ne vois dans la vôtre rien qui puisse vous excuser. »

Moreau voulut élever la voix et paraître blessé des paroles un peu amères de Gohier : « Général! » lui dit celui-ci, je ne vous cherchais pas, et sur» tout ne vous interrogeais pas. Je ne veux point » poursuivre une conversation qui doit être aussi » pénible pour vous que désagréable pour moi. » J'ajouterai seulement, » dit-il en touchant légère-

ment le pommeau de l'épée de Moreau, « que main-
» tenant il manque là un trousseau de clefs. »

Moreau devint fort pâle. Le coup avait porté; il balbutia quelques mots que Gohier feignit de ne pas entendre, en s'éloignant de lui. On prétend qu'il a déploré sa faute, et qu'il a cru la racheter en disant : *Je saurai la réparer.* Si c'est en pointant les canons russes contre les phalanges françaises, il a prouvé par là seulement, qu'il ne savait jamais ce qu'il avait à faire.

NOTICE

SUR LA FAMILLE DE MA MÈRE.

Chute de l'empire d'Orient. — Massacre des Comnène. — Courage surnaturel de l'impératrice Hélène. — Le prince George Nicéphore. — Les Comnène protogéras héréditaires de Mania. — Départ de la Laconie après deux siècles. — Erreurs graves du Mémorial de Sainte-Hélène, et le Mémorial démenti par l'Atlas de Le Sage. — Mon oncle Démétrius revenu d'émigration. — Singulière démarche auprès de mon oncle. — Curieuse conversation entre Louis XVIII et moi sur la famille de ma mère.

Au commencement de ces Mémoires, je n'ai voulu prendre dans l'histoire de la famille de ma mère que ce qui était indispensable pour bien faire apprécier sa position en Corse, et mettre le lecteur à même de juger de ses relations avec la famille Bonaparte. J'ai craint que trop de détails ne contrariassent l'impatience du lecteur à connaître les faits qui se rapportaient à Bonaparte lui-même. Actuellement que j'ai rempli une partie de ma tâche, je pense qu'il me sera permis de

rétablir, sans répéter ce que j'ai déjà dit, des circonstances volontairement omises, et qui, pour se rattacher spécialement à une famille, ne sont pas toutes dépourvues d'intérêt général : c'est, au surplus, ce dont le lecteur pourra juger.

Lorsqu'une famille souveraine descend du trône pour rentrer dans la vie commune, ce qui tient à sa filiation cesse bientôt d'appartenir à l'histoire, qui dessine à trop grands traits pour s'occuper d'intérêts privés. C'est alors dans des chartes particulières, dans des actes civils, qu'il faut chercher les documens. A cet égard les Comnène ont été favorisés par le sort. Tout a respecté le seul bien qui leur restât, la possibilité de prouver leur noble origine. Rien n'est plus complet que la réunion des pièces qui établissent le fait de leur lignage; et, si aujourd'hui cette famille infortunée se trouve réduite au seul souvenir des grandeurs et du pouvoir dont elle fut jadis revêtue, du moins peut-elle prouver que ce souvenir n'est pas idéal.

Lorsque avec Constantin Dragosès tomba l'empire d'Orient, Mahomet voulut détruire tout ce qui pourrait un jour l'inquiéter sur le trône qu'il venait de conquérir. Les Paléologues s'étaient tant avilis qu'ils n'étaient plus à craindre, mais l'empire de Trébisonde restait encore aux Grecs en

1462. David Comnène n'était pas fait pour alarmer la politique du sultan, mais il avait onze enfans et des droits : ce fut son arrêt. Trébisonde est saccagée, David est mis à mort avec une partie de sa famille.

L'impératrice Hélène échappa à ce massacre, non qu'elle l'ait évité par la fuite, car l'infortunée prouva sa présence d'une manière effrayante. La sentence qui condamnait son époux et ses fils prononçait en même temps la peine capitale contre tous ceux qui leur donneraient la sépulture; leurs cadavres, disait l'arrêt, *devaient rester pour être la proie des chiens et des bêtes féroces*. Hélène, après avoir accompagné ces chères victimes jusqu'au lieu de leur supplice, assista à leur martyre avec la force de la femme grecque et la résignation de la mère chrétienne. Elle demeura en prières jusqu'au soir dans les champs du carnage, à côté de ces cadavres, dont sept avaient reçu d'elle-même cette vie qu'on venait de leur ôter. Ensuite, lorsque la nuit fut venue, seule, sans assistance, elle creusa une fosse qu'elle bénit de ses larmes, y déposa le père et les enfans massacrés, recouvrit cette fosse de terre, et s'éloigna de ce lieu d'horreur, sans qu'un Grec eût osé l'aider dans son pieux et cruel office! sans qu'un Turc eût osé s'y opposer!...

Tels furent les résultats de la conduite des princes chrétiens envers Constantin. En oubliant ou dédaignant ce qu'ils devaient à la croix, ils amenèrent la chute de l'empire d'Orient. Singulière politique que celle qui fait humilier Bethléem devant la Mecque! Ce fut à cette même époque et à la honte éternelle des souverains dont le front était encore brillant de l'onction de l'huile sainte, que Scander-Beg, ce brave parmi les braves, ce champion de la foi, eut peine à se défendre contre Amurat et son fils, parce que leur armée était doublée par la foule des princes chrétiens qui combattaient comme volontaires sous l'étendard du croissant! Et plus tard, lorsque Constantin fut assiégé dans sa capitale, lorsque ses cris de détresse retentirent dans toute l'Europe chrétienne, quelle fut sa réponse, à cette Europe elle-même menacée?... La honte du silence... la lâcheté de l'abandon... Elle était donc bien forte, cette surdité de l'honneur!... Elle était donc bien profonde, cette léthargie de l'humanité, pour durer encore après trois cent soixante-sept ans, lorsque de nouveau la Grèce appela à son secours et ne fut point entendue!... Non, elle ne fut pas entendue!... Qu'est-ce qu'un secours tardif accordé à des voix qui se sont brisées à force de crier?... Les maux que les Grecs ont souffert, tous les

souverains de l'Europe doivent se les reprocher. Quant aux lauriers que leur sang a fait fleurir, ils sont à eux; c'est leur bien : nul n'y a droit.

Les enfans de David Comnène qui survécurent à leur père demeurèrent d'abord au pouvoir du vainqueur. La jeune fille, la despœne Anne-Marie avait été destinée à Mahomet II, par un article de la capitulation ; et le sultan, après avoir fait à David l'affront de la lui demander, y ajouta plus tard l'humiliation d'éluder l'accomplissement de sa demande. Le jeune prince Georges Nicéphore fut enfermé dans le sérail pour être instruit par un docteur de la loi et converti à l'islamisme. Devenu plus âgé, il comprit non-seulement tout l'odieux, mais toute la gravité de sa position. Se voyant incessamment menacé par la cruelle politique du bourreau de sa famille, il résolut de s'y soustraire avant qu'on lui demandât une abjuration qu'il était déterminé à refuser. Il réussit à s'échapper, et se réfugia en Perse, auprès de sa tante Sara, mère d'Ussum Cassam; mais, toujours poursuivi par Mahomet, il fut bientôt forcé de quitter la Perse; et, de nouveau fugitif, il ne sut où trouver un asile.

Après bien des recherches, le district de Mania, dans la Laconie, lui parut le lieu le plus sûr. Depuis long-temps les Maniotes bravaient les

Turcs du haut de leurs rochers, et se maintenaient libres au milieu de la Grèce asservie. Nicéphore s'y rendit, et fut accueilli avec la distinction due à son nom et à ses malheurs. Dans un état purement républicain, tel que celui de Mania, le titre d'héritier de l'empire d'Orient ne lui aurait pas valu une plus haute considération qu'au dernier réfugié grec; mais il avait par lui-même des qualités, et surtout celle d'être fils, non pas d'un empereur, mais d'un martyr de la foi. On sait combien la religion a d'empire sur les Grecs: aussi Nicéphore, malgré sa jeunesse (il n'avait que dix-neuf ans), fut-il préféré aux autres réfugiés, bien qu'il y eût parmi eux des Paléologues, des Lascaris et des Ducas: le sénat le nomma protogéras ou premier sénateur, et rendit cette dignité héréditaire dans sa famille.

Ainsi accueilli à Mania, Nicéphore s'y maria avec l'une des plus belles et des plus riches jeunes filles du pays. Il mourut n'ayant que trente ans, et laissant plusieurs fils.

L'aîné, Alexis, lui succéda. Il fit beaucoup de mal aux Turcs, surtout au siége de Rhodes, où il causa un grand dommage à la flotte ottomane. Mais, comme son père, il mourut jeune. Il semblait que ces malheureux rejetons ne pouvaient prendre racine dans la terre de l'exil.

Ce serait écrire l'histoire, ce que je n'ai nulle intention de faire, que d'entreprendre de raconter les belles actions des Comnène, tandis qu'ils furent protogéras de Mania. Je franchirai rapidement deux siècles pour arriver au moment où Constantin Stéphanopoulos, dixième protogéras, fut contraint de quitter la Laconie.

Une insurrection, dont le chef avait formé des intelligences avec les Turcs, força les Comnène à quitter Mania. *Liberacci*, maniote, d'ancienne et de noble extraction, fut celui qui les contraignit à fuir leur patrie adoptive : il fut à son tour obligé de s'exiler, et mourut à Venise, accablé de misère et de remords.

Mais avant ce moment expiatoire il devait causer de grands malheurs à son pays.

Déjà les partis étaient en présence. Liberacci avait levé le masque et était passé au service de la Turquie, à l'éternelle honte de ses compatriotes. Les Stéphanopoulos, les Protegeriani n'attendaient qu'un mot, un regard de Jean Comnène pour en venir aux mains. Il s'y refusa, vit avec douleur le prochain déchirement de cette belle république, qui depuis deux siècles avait lutté contre les Turcs, les avait souvent vaincus, et maintenant allait être leur proie. Il résolut de ne pas autoriser une telle infamie par sa présence. Sa

charge de protogéras n'était plus d'ailleurs qu'un vain nom. Il forma le projet d'aller s'établir soit en Italie, soit en France, et communiqua son dessein à ses partisans qui l'approuvèrent. Il partit aussitôt, parcourut l'Italie et surtout la Sicile; mais la guerre qui venait de s'allumer entre la France et l'Espagne l'empêcha de céder au désir qu'il avait de s'y établir. Enfin il trouva des facilités auprès du sénat de Gênes, qui ne demandait que des colons pour peupler et cultiver la Corse.

Ici, je ne pourrais que répéter les détails dans lesquels j'ai dû indispensablement entrer sur la situation de ma famille en Corse, je ne puis qu'y renvoyer le lecteur, et, pour en venir à la manière plus qu'étrange dont, selon le *Mémorial de Sainte-Hélène*, Bonaparte se serait exprimé sur ma famille, je citerai d'abord, comme preuve de l'impossibilité des paroles qu'on lui attribue, la lettre de Joseph Bonaparte à mon oncle Démétrius, lettre que l'on a lue dans ce volume même. Ensuite je me contenterai de citer des faits irrécusables, car je ne connais pas de meilleure réfutation.

Je le demande à toute personne impartiale : est-il possible qu'un Corse, et un Corse dont la famille a toujours eu avec la mienne des rapports intimes, ait pu écrire ou dicter le paragraphe du Mémorial de Sainte-Hélène, tom. V, pag. 39?

Comment a-t-il pu dire, que *M. de Vergennes, voulant faire une princesse grecque de sa femme, on fut chercher un fermier en Corse pour en faire un descendant des derniers empereurs d'Orient?* Ce n'aurait donc été que pour son amusement: et alors il devait se croire bien assuré que de pareils contes ne sortiraient jamais de Sainte-Hélène. Ceux qui font parler une bouche aussi auguste devraient avant tout s'assurer, que, la preuve *à la main*, on ne pourra jamais venir disant: Cela n'est pas vrai. C'est s'aventurer bien légèrement.

Un soir, quelque temps après son retour à Paris, le prince Démétrius Comnène vit arriver, chez lui, le chevalier d'Hénin, qui était devenu maréchal-de-camp. Il pria mon oncle de passer dans un cabinet, et là il lui parla très-longuement pour l'exhorter à reconnaître que *Calomeros*, revenu en Corse, était le petit-fils de celui qui était allé en Toscane.

Mon oncle, après avoir attentivement écouté M. d'Hénin, lui répondit:

« Je n'ai pas fait ce que vous me demandez, mon cher général, lorsque j'étais en Corse près des Bonaparte *malheureux*, vivant avec eux en ami et en frère, parce que je ne trouvais pas que les preuves de leur parenté fussent assez positives pour ajouter une nouvelle branche à notre arbre de famille,

bien qu'à dire vrai, je sois, *moi, intimement convaincue*, que les *Calomeri* sont nos parens et nos parens très-proches. Mais une conviction morale, qui m'est personnelle, ne suffit pas ici, je le répète; et certes, ce que je n'ai pas fait lorsque les Bonaparte, étaient malheureux, je ne le ferai pas aujourd'hui que Napoléon est au pouvoir et qu'il semble me le commander. »

M. d'Hénin insista, en assurant qu'il n'était chargé d'aucune mission, et que son intérêt pour le prince Démétrius le guidait seul dans cette démarche. Mais mon oncle avait prononcé. M. d'Hénin ne put rien obtenir. A quelque temps de là, une autre personne renouvela la tentative sans plus de succès. Quant à moi, pour cette dernière fois, je suis *sûre* que l'empereur le savait. Mais laissons cela; nous y reviendrons.

Il faut réfuter les choses quand on arrive à l'objet qu'elles attaquent; ainsi je vais répondre ici à l'article du Mémorial où il est dit que M. de Permon fut nommé à une place importante à l'armée d'Amérique par le crédit de M. de Vergennes, *et surtout pur suite des intrigues pour la reconnaissance de la famille.*

Lorsque mon père fut nommé à la place qu'il occupa à l'armée de Rochambeau, il l'obtint par le crédit d'une personne attachée à la maison de

madame Élisabeth et qui lui voulait beaucoup de bien. A cette époque il n'était nullement question de faire reconnaître la famille : elle ne le fut qu'en 84. Et puis, dans la position où était mon père, la place qu'il remplissait n'était pas du tout une faveur. Mais la meilleure raison, c'est que mon père fut nommé et partit en 1776 ou 1777. Or un fait arrivé cinq et six ans plus tard, ne put nécessairement exercer une influence rétroactive sur sa nomination.

Lorsque je dis donc qu'il est *impossible* que l'empereur ait dit ce qu'on lui prête, je m'appuie sur une vérité incontestable que Napoléon connaissait comme moi, ce qu'ignoraient probablement ceux qui ont cru rapporter ses paroles : c'est que M. de Vergennes, ses enfans, ses neveux, tous ses descendans, avec qui je passais ma vie dans l'intérieur de l'empereur, n'ont jamais songé à réclamer le moindre lien de parenté entre eux et moi. Cependant il est à croire que si l'on a été chercher un fermier pour en faire un Comnène, si l'on a fabriqué trente-cinq actes originaux, gagné toute une population, mystifié un doge, un sénat, insulté la cour de France et joué son parlement, tout cela (remarquez bien) pour faire de madame de Vergennes une princesse d'Orient ; il est à présumer qu'on lui en aurait donné le titre et

qu'elle aurait été appelée *cousine* par l'empereur, improvisé uniquement pour cela. Et j'ai beau chercher : je ne trouve pas madame de Vergennes dans les cousines, même au cinquantième degré. Madame de Rémusat, madame de Nansouty, aimables et charmantes femmes, qui m'inspiraient un attrait véritable, et qui, j'ose m'en flatter, le partageaient un peu, n'ont pas plus que moi songé à réclamer un lien de famille que la gloire de Junot et sa position auprès de l'empereur ne rendaient pas à dédaigner, s'il eût existé seulement comme tradition. Et je répète qu'elle n'était connue ni d'elles ni de moi. Je ne trouve pas plus de fondement à la raison politique qu'ajoute le Mémorial : « *Et puis*, dit-il, *on rêvait alors la chute de Constantinople.* » On a bien pu rêver la chute de Constantinople, je crois que l'empereur lui-même y a bien *pensé.* Mais que ce soit la France, que ce soit à cette époque surtout qu'elle le voulut, cela n'est pas. Et cela est tellement connu que je me dispenserais de donner une explication à cet égard, si l'attaque ne regardait et ne choquait que le bon sens et la vérité de l'histoire.

Ce moment où l'on prétend que la France rêvait la chute de l'empire ottoman est précisément celui des troubles de Pologne et de la guerre déclarée à la Turquie par la czarine. Je croirais faire

injure à ceux qui me liront, si j'avais besoin de leur rappeler autrement qu'en sommaire les avertissemens journaliers de l'ambassadeur de France au grand-visir et au divan; les secours continuels donnés à la Porte, malgré la neutralité qu'alors la France devait garder en apparence; le *don*, si l'on peut parler ainsi, qu'elle fit à la Turquie d'un homme habile[1], pour relever son artillerie, ré-

[1] Le baron de Tott. Il était d'origine hongroise, mais devenu français. Il était, ainsi que son père, un officier dont s'honorait notre armée. Il était d'une de ces familles qui avaient combattu dans leur pays pour la défense de la liberté; cause toujours soutenue par la France et la Turquie dans les guerres générales, et toujours abandonnée lorsque les traités de paix se signent. Le père du baron Tott s'était refugié en France, et avait acquis une nouvelle renommée dans sa nouvelle patrie par ses talens militaires. Il y joignait, comme son fils, une rare instruction. Aussi le gouvernement l'employa-t-il dans les affaires de Turquie. Il fut chargé par la France d'une mission bien délicate (je parle du fils): il fut chargé d'aller en Crimée et de faire engager la querelle entre les empires en rompant l'union des Tartares avec les Russes. La chose fut exécutée; l'affaire de *Balta* eut lieu. De retour à Constantinople, le sultan le chargea, d'abord en secret, puis ouvertement, de la défense des Dardanelles. Le baron de Tott, n'ayant rien trouvé, fit face à tout; et la Turquie fut sauvée. Livres, instrumens, employés subalternes, tous ce qui pouvait assurer et activer son travail, tout lui fut envoyé de France. J'ai eu, moi person-

parer ses ports, ses arsenaux et rétablir ses moyens de défense. Maintenant une dernière remarque.

On nous parle beaucoup de l'admiration de l'empereur pour l'Atlas de Le Sage; admiration, au reste, bien juste et bien méritée; car c'est un excellent et parfait ouvrage (je le dis sans la moindre ironie); mais l'exactitude est surtout une

nellement, les détails les plus curieux et les plus intéressans relativement à cette campagne de 1770, par M. le baron de Breteuil, que j'ai vu pendant deux ans assez régulièrement chez moi à Paris, et par M. le comte de Dirsehkoff, aide-de-camp du comte Théodore Orloff. Cet aimable et excellent homme, qui est actuellement retiré à Moskow, où il achève une longue et honorable carrière, est l'un des Russes les plus agréablement instruits que j'aie remontrés. Il était spirituel, quoique fort savant (j'en demande pardon à la science, mais la chose est malheureusement rare); triste, mais parfaitement bon et aimable. Il avait fait cette campagne comme officier d'état-major du comte Orloff (le plus jeune des cinq frères), et m'en a donné des détails curieux et fort rares. Il m'a dit que le contre-amiral anglais, homme d'une violence de caractère peu commune, avait voulu appeler le baron de Tott en duel, prétendant que sans lui il aurait rempli la parole qu'il avait donnée à l'impératrice de Russie, d'aller mouiller à la pointe du sérail avec le gros vaisseau amiral tout chargé de reliques. Je vis quelques années plus tard M. le baron Breteuil, qui, très-versé dans nos affaires politiques de cette même époque,

de ses grandes qualités. Comment l'empereur, en parlant de son confrère, dont il fait si promptement un fermier (il avait tellement l'habitude de

m'a dit la même chose, mais inspirée par un autre sentiment: cela était assez simple.

Lorsque M. de Tott entra dans l'arsenal de Constantinople, rien ne peut peindre son étonnement à la vue du désordre qu'il aperçut. Mais ce qui était plus affreux pour la nation qu'on se chargeait de secourir, c'est qu'il n'y avait rien qui pût servir dans ce désordre-là: pas un outil; les mèches à peine allumées devenaient en charbon; la poudre détestable; enfin la plus barbare ignorance. Une particularité digne de remarque, c'est qu'à cette époque il fit venir de France tous les livres du métier, tous les excellens ouvrages sur l'attaque et la défense des places, sur l'art de la guerre en général, sur celui de lancer les projectiles, sur l'art du mineur; enfin il fit demander le dictionnaire de l'Encyclopédie, pour le faire traduire en turc: car dans notre époque la guerre renferme presque tous les arts. Et si les ministres ottomans n'avaient pas encore plus redouté les lumières que l'ennemi, la Turquie se serait trouvée régénéré il y a plus de cinquante ans; car, qu'on ne s'y trompe pas, l'Orient ne repoussera pas la lumière, bien qu'elle lui arrive de l'Occident. On peut beaucoup. Ce qui le prouve, c'est alors (à cette époque que je cite) la rapidité avec laquelle on accueillit tout ce qui se montrait, et surtout avec laquelle on exécuta les ordres de M. de Tott: au moment où il prit le commandement, les Turcs étaient, au moral comme à l'effectif, incapables de soutenir l'attaque de la moins instruite des nations de l'Europe; en quelques semaines le détroit fut rendu inexpugnable, et tous les ouvrages pourvus de bons défenseurs.

donner une couronne qu'il l'ôtait avec la même insouciance), n'a-t-il pas fait remarquer à M. de Las Cases l'article de son Atlas conçu ainsi qu'il suit, et que je copie dans un exemplaire que j'ai sous les yeux en ce moment:

« Les principales maisons assises sur le trône de » Constantinople, pendant les onze siècles qu'a » subsisté l'empire d'Orient, sont : la Théodo» rienne, la Justinienne, la Phrygienne, l'Héra» clienne, la Macédonienne, l'Isaurienne, celle » des Ducas, des Comnène, des Langes, de Flan» dres, Courtenai, Brienne, Cantacuzène et Pa» léologue.

» Il existe encore aujourd'hui des rejetons de » quelques-unes de ces familles. Ceux de la maison » Comnène ont été reconnus par lettres patentes » de Louis XVI, qui relatent dans cette maison six » empereurs de Constantinople, onze de Trébi» sonde, dix protogéras ou chefs en Morée et » trois en Corse. »

Il y a ici évidemment contradiction entre les deux ouvrages. Pour concilier les diverses opinions qu'ils peuvent faire naître, pour connaître celle de la famille Buonaparte, il suffit de se reporter à la lettre de Joseph Bonaparte à mon oncle Démétrius, comme félicitations, à l'époque où il fut présenté à la cour avec mes oncles Etienne

et George, et où tous trois montèrent dans les carrosses du roi.

Mon oncle George, qui vivait habituellement avec ma grand-mère, avait été mandé à Paris par mon oncle Démétrius pour jouir de sa prérogative de présentation et de présence dans les carrosses du roi, puisque c'était à de vaines formules de cérémonial que se réduisait l'exercice de leurs droits. Dirai-je? Et pourquoi le taire? Dirai-je que cet événement fit une sensation dans la petite ville d'Ajaccio et qu'elle y produisit la jalousie? Une jalousie sotte, ridicule, sans doute, mais par cela plus difficile à combattre. Je déclare que je ne comprends pas dans cette accusation Joseph Bonaparte. On connaît assez ma façon de penser sur cet excellent homme.

Je prie, d'ailleurs, de ne pas perdre de vue la date de la lettre de Joseph à mon oncle, que j'ai citée dans ces mémoires, qui fut écrite en 1786, et par conséquent, deux ans après la mort de M. Bonaparte le père, Joseph savait que sa famille pouvait compter sur la mienne.

Quant aux obligations directes que les miens peuvent avoir contractées envers les Bonaparte, j'avoue qu'ici je me trouve encore plus ignorante. Jamais ils n'ont été en mesure d'obliger d'une manière pécuniaire, en admettant que ces obligations

eussent cela pour objet. La famille Bonaparte, surtout après le procès qu'elle perdit contre les jésuites pour une affaire de succession, était tout-à-fait malheureuse. A cette époque nous étions dans une position totalement différente de la leur, et nous en donnâmes des preuves à ce malheureux M. Bonaparte lorsqu'il vint mourir à Montpellier. Ce ne peut être avant cette époque, car alors mes parens avaient une position qui était positivement heureuse. Voici, au surplus, une pièce dont nous possédons aussi l'original et qui est déposée entre les mains de mon éditeur.

« Nous, administrateurs du directoire du dis-
» trict d'Ajaccio, etc., certifions que la famille
» Comnène possédait en Corse, dans le territoire
» de Paomia, des terres d'une vaste étendue et
» de bonne qualité, mais dont il n'est pas possible
» dans ce moment-ci de désigner les limites pré-
» cises, ayant été partagées entre plus de *cent fa-*
» *milles* qui composent le nouvel établissement
» de Cargèse, et n'existant plus aucun des Grecs
» ayant travaillé le territoire; que cette famille
» est arrivée en Corse *à la tête* d'une colonie grec-
» que, dont elle a toujours été la *plus riche* de
» toutes celles qui la composaient.

» En foi de quoi nous avons signé et délivré le
» présent, auquel nous avons fait apposer notre

» cachet du district, pour valoir et servir en ce » qu'il appartiendra.

» A Ajaccio, ce 14 mars 1791 (l'an II de la Liberté).

» Les administrateurs du directoire du district d'Ajaccio,

» *Signé :* BUONAPARTE, président.

» POZZO DI BORGO, secrétaire.

» Pour duplicata, TAVERA. »

Mon oncle, en partant pour l'émigration, emporta cette pièce comme pouvant lui être utile, en ce qu'elle en représentait une grande quantité d'autres. Mais quelle singulière concordance! Il faut qu'après trente-neuf ans je retrouve cette pièce en original dans les papiers de mon oncle! Elle n'a pas été égarée, brûlée, comme devenue inutile!... Il faut que les deux signataires soient vivans, que l'un soit le frère de celui auquel on prête un langage si étrange! On dit que ce monde est une bizarre chose: on ne le dit pas encore assez.

Maintenant je terminerai cette notice que j'ai cru devoir à la mémoire de la famille de ma mère, au souvenir de mon père et au respect que quiconque écrit doit à la vérité, par une anticipa-

tion sur la suite de mes Mémoires; et l'on pensera probablement, comme moi, quand on aura lu ce qui suit, que cela se trouve ici mieux placé que partout ailleurs.

Quelque temps après le premier retour de Louis XVIII, fort inquiète sur le sort de mes deux fils, que l'empereur n'avait pas fixé [1], je fis demander au roi une audience, qui me fut accordée à l'instant avec une grâce qui est sans prix lorsqu'elle vient du pouvoir.

Après m'avoir longuement parlé de mon mari, avec une connaissance fort remarquable de sa vie militaire, le roi me dit : — « Vous êtes, je crois, nièce du prince Démétrius de Comnène: quel est votre degré de parenté?

— Je suis fille de sa sœur, sire. — Ah! vous êtes aussi près que cela! C'est un homme bien remarquablement instruit, que votre oncle: il a surtout uue mémoire!... une mémoire presque plus

[1] Je suis certaine que, sans les événemens de 1814 et de la fin de 1813, Napoléon aurait grandement et noblement assuré le sort des enfans de l'homme qui l'avait servi si long-temps avec tant d'amour et de dévouement. Aussi je ne l'accuse pas de ne l'avoir pas fait; seulement il est tout simple que je me sois occupée, comme mère et comme tutrice, de l'avenir et du sort de mes enfans.

sûre que la mienne. » Et le roi souriait en faisant tourner sa tabatière dans sa main.

« Un jour, reprit-il, il dînait chez moi à Brunoi; j'avais plusieurs hommes de lettres, entre autres l'abbé Delille et M. Suard. Nous fîmes assaut de *mémoire*. L'abbé était bien fort; je n'étais pas faible non plus dans ce temps-là... » Et le roi prenait lentement une prise de tabac. Il était visible que ce souvenir lui plaisait. Puis il reprit :

« Mais le prince de Comnène nous laissa, ma foi! bien loin. Il offrit à l'abbé, qui lui citait toujours des vers de Virgile, de dire le vers suivant de celui qu'on lui citerait. On fut chercher un Virgile, et votre oncle tint parole, à la grande mortification de l'abbé qui n'avait pas mal de vanité.

» — Puis-je prendre la liberté de demander à Votre Majesté si elle n'a pas daigné entrer en lice? »

Si je n'avais pas fait cette question, je n'aurais pas été *femme*.

« Oh! presque rien!... une misère!... Je leur ai dit les noms de tous les curés de Meudon. »

Je crus avoir mal entendu; cependant le respect m'empêchait de faire répéter : mais mon étonnement parlait pour moi; l'expression de ma figure était sûrement comique, car le roi se mit à rire de ce bon rire que les rois connaissent si peu.

« Oui, oui, les curés de Meudon! S'ils ne sont pas tous de la force du *maître en l'art de rire et de mener vie joyeuse*, il en est de fort habiles. Oui, tous les curés de Meudon, » reprenait-il en riant encore plus fort.

« Savez-vous bien l'histoire de votre maison? » me demanda-t-il après un moment de silence.

« —L'histoire en général est une étude que j'ai toujours aimée, et votre majesté doit penser que je n'ai pas négligé celle du bas-empire. Il est surtout un fait que je regarde comme précieux entre tous les autres, l'alliance de notre maison avec celle de France. »

Louis XVIII me regarda un moment avec une expression presque interrogative; mais on ne le prenait *jamais sans vert*, et comme si nous avions joué au jeu *de la devination*, il s'écria :

« Ah! oui, oui: Andronic Comnène a eu pour femme Agnès de France, fille de Louis VII. C'est juste, oh! c'est juste. »

Et puis, comme s'il eût voulu me rendre ce que je venais de faire, il me demanda tout à coup :

« Connaissez-vous le mot de votre oncle à monsieur le prince de Condé?

» —Je suis *sûre* que non, Sire; et si Votre Majesté veut avoir l'extrême bonté de me l'apprendre, cela en doublera le prix pour moi.

»— Lorsque votre oncle arriva à l'armée de Condé, le prince alla au devant de lui, et, lui prenant la main, il lui dit, « Monsieur de Comnène, vous savez comment on descend du trône. — Oui prince, lui répondit votre oncle; mais mes ancêtres n'avaient pas un Condé. »

« C'est un homme de mérite que M. de Comnène, poursuivit le roi. J'ai été fort content de tous les rapports que nous avons eus ensemble pendant notre malheureux exil. »

Telle est la conversation que j'eus avec Louis XVIII, le 17 novembre 1814. Son opinion personnelle comme homme privé y est assez clairement établie ; je vais fournir une preuve de ce qu'elle était comme souverain. On sait que Louis XVIII, versé dans la science généalogique et chronologique, mettait un intérêt peut-être même trop minutieux à l'admission de nouvelles prétentions d'une famille noble. M. de Vergennes *n'était plus là*, et l'esprit de Louis XVIII ne pouvait même pas être circonvenu. Je terminerai donc cette notice en rapportant ici la copie d'une lettre écrite de sa main au roi de Naples, pour lui recommander le prince Comnène. A coup sur, en 1794, Louis XVIII, malgré la malice qu'on lui connaissait, n'a pas pu l'écrire pour donner un

jour un démenti au mémorial de Sainte-Hélène. La voici, parfaitement conforme à l'original.

Monsieur comte de Provence, Louis Stanislas de France, régent de France, à Sa Majesté Ferdinand IV, roi de Naples et de Sicile.

Le 15 mars 1794.

« Je prends la liberté de recommander aux bon-
» tés de Votre Majesté le prince Démétrius Com-
» nène, colonel au service de France, et chef de
» la maison de ce nom qui a figuré si long-temps
» sur le trône. Il désire offrir ses services à Votre
» Majesté; et quoique sa naissance me paraisse une
» recommandation suffisante, j'y ajoute avec plai-
» sir le témoignage que sa conduite dans tout le
» cours de notre malheureuse révolution a tou-
» jours été irréprochable, et qu'il a toujours rem-
» pli avec zèle les délicates et différentes commis-
» sions dont le gouvernement de France l'a chargé.

« Je suis, etc.

» LOUIS-STANISLAS-XAVIER, *régent de France.* »

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.